T. XXXV. N° 13. *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 1er Oct. 1928

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

La Joie[1]

I

Elle ouvrit doucement la porte, et resta un moment sur le seuil, immobile, tenant levée sa main à mitaine noire. Puis elle reprit sa marche à pas menus, furtive, éblouie, sa vieille petite tête invisible sous le triple bandeau d'un châle de laine, aussi seule qu'une morte dans le jour éclatant. Un rayon de soleil traversait la pièce obliquement, de bout en bout. Quand elle s'arrêta, l'ombre lumineuse du tilleul continua de flotter sur le mur.

— Qui vous a laissé venir ici, maman, pourquoi? dit M. de Clergerie. A une heure pareille! De si bon matin. Que fait donc Francine?

Il était apparu à l'autre extrémité de la salle, avec ses lunettes d'écaille et son petit bonnet de drap, un veston de chambre à brandebourgs sur sa chemise de nuit. Mais elle ne cessait pas de le regarder fixement, comme pour le mieux reconnaître et lui trouver une place dans la mystérieuse et implacable succession de ses pensées. Il s'approcha d'elle,

en haussant les épaules, et lui serra un peu le bras sans parler.

— Les clefs? dit-elle.

— Peut-être les avez-vous laissées sur votre table de nuit? Hier déjà, maman, souvenez-vous. Et tenez, je les sens dans votre poche : les voilà.

La main ridée sauta dessus, avec l'agilité d'une petite bête. Elle les approcha de son oreille, les fit cliqueter, puis sourit malicieusement. La voix de son fils, une pression de ses doigts, sa seule présence réussissait toujours à l'apaiser. Mais ses traits ne se détendirent cette fois qu'un instant, et elle se mit de nouveau à parler pour elle seule, à voix basse.

— Je sais ce qui vous inquiète, oui, oui, dit-il, sans lâcher le bras dont il sentait à travers l'épaisseur de l'étoffe la résistance impuissante. Je sais. Ne vous mettez pas en peine... *Elle* ne se lèvera pas encore aujourd'hui. *elle* ne sortira pas de sa chambre. Je compte absolument sur vous, maman.

— Quelle faible santé! pauvre ami, reprit la vieille dame après avoir réfléchi profondément. Quelle faible santé... N'importe : je veillerai à tout, mon garçon, laisse-moi faire. Je me sens aujourd'hui si active, si gaillarde, c'est à ne croire pas. Nous surveillerons la lessive. Edmond a-t-il rendu la clef du grenier à foin? Oh! c'est une lourde charge pour moi qu'une maison comme la nôtre... Ton père est très bas, très bas.

Elle avait écarté un coin du châle, et montrait son regard gris, encore plein de méfiance, mais néanmoins déjà raffermi. Et tout à coup son bras cessa lui-même toute résistance, s'abandonna. Elle se mit à rire, délivrée.

— Pourquoi me caches-tu qu'*elle* est morte, mon garçon? fit-elle. Voilà son trousseau de clefs. Elle ne se lèvera pas encore aujourd'hui, dis-tu, pauvre fille. Hé non! elle ne se lèvera pas, bien sûr. Quelle affreuse comédie! Est-ce que tu me crois folle?

— Mais non, maman, mais non! reprit M. de Clergerie, en rougissant. Je vois au contraire que vous êtes à présent tout à fait réveillée, ne vous creusez plus la tête. Avez-vous écrit notre menu pour la journée? Je le ferai porter à la cuisine.

— Voilà, voilà, dit-elle, en tirant vivement de son giron un carré de papier couvert de signes incompréhensibles. J'ai très faim. J'ai fameusement faim. De *son* temps — je ne

lui reprocherai rien, pauvre enfant, c'était ainsi, voilà tout — la cuisinière n'en faisait qu'à son bon plaisir, quelle nourriture... Et à ce propos ! Et à ce propos, mon ami...

Elle frappa plusieurs fois son menton du bout de l'index, avec une colère soudaine qui fit monter le sang à ses joues. Son regard dansa de nouveau :

— *Elle* a mangé hier, à elle seule, la moitié du plat, je l'ai vue — le morceau du rognon, si gras, si luisant, à elle seule — un péché, un vrai péché. Est-ce que les malades ont cet appétit, je te demande? Mais tu es aussi simple qu'un enfant.

Il n'osait l'interrompre, il n'osait même plus porter la main sur le corps fragile, tout tremblant de colère. Cette voix, que la vieillesse avait bizarrement aigrie sans toutefois en changer le timbre, c'était celle que petit garçon il avait appris à redouter, mais c'était celle encore qui avait toujours apaisé ses terreurs, tranché d'un mot ses scrupules, répondu de lui devant les hommes, et il semblait qu'elle gardât, qu'elle dût emporter un jour du côté des ombres le médiocre secret de sa vie, ses joies tristes, ses remords. Il l'aimait. Il l'aimait surtout parce qu'elle était la seule chose vivante qu'il comprît pleinement, qu'il comprît comme on aime, par un élan de sympathie profonde, charnelle. Il eût désiré de pouvoir l'entendre, à l'heure de la mort — telle quelle — non pas amollie, mais avec cet accent particulier, cette même vibration de fureur contenue, ou de mépris, qui avait tant de fois jadis calmé ses nerfs, lorsque au temps de sa chétive adolescence il s'éveillait brusquement la nuit, dans un délire d'angoisse. « Imbécile ! disait la voix espérée, libératrice. Tu n'as rien vu du tout... Et si tu réveilles ton père, tu auras affaire à moi. » Alors il savourait sa honte, le nez sous les draps, soulagé d'un poids immense. Car le malheureux porte aujourd'hui à regret, au seuil de la vieillesse, ainsi qu'un fardeau chaque jour plus pesant, l'estime universelle qui ne va qu'à son image, à la vaine effigie de sa renommée.

M. de Clergerie est un petit homme noir et tragique, avec une tête de rat. Et son inquiétude est aussi celle d'un rat, avec les gestes menus, précis, la perpétuelle agitation de cette espèce. Douze volumes ennuyeux sont écrits, sur sa face étroite que plisse et déplisse sans cesse une pensée

secrète, vigilante, assidue, toujours la même à travers les saisons de la vie, et si étroitement familière qu'il ne la reconnaît même plus, ne saurait désormais l'exprimer en langage intelligible : il rumine le malheur de ses rivaux, mais sans aucune dépense de haine, d'un cœur exact et laborieux. Ainsi croit-il seulement peser ses chances. Car il a l'honneur d'appartenir à l'Académie des Sciences morales, et il brigue un siège à l'Académie tout court.

Mais la pitié divine, qui de rien n'est absente, n'a pas voulu que le petit homme fît mieux que grignoter et ronger, selon la loi de sa nature. Il n'exerce ses dents ferventes que sur des biens de nul prix. Toute grandeur l'étonne, et il s'en écarte avec stupeur. A peine l'ose-t-il contempler de loin, sans appétit, en passant dans sa courte barbe grise une main fébrile. Sa méchanceté, qui n'a que les traits d'une ingénieuse sottise, n'est mortelle qu'aux sots moins ingénieux que lui. Car la seule force de cet ambitieux minuscule est de n'admirer rien, ni personne, se tenant lui-même pour un pauvre homme, avide de déguiser son néant. Ainsi va-t-il d'instinct aux médiocres qui lui ressemblent, et il les traite comme tels avec une sorte d'ingénuité terrible, il entre dans leur mensonge sans se laisser détourner un moment par de pauvres obstacles, dont il connaît la fragilité. Chaque être, si misérable qu'on le suppose, a néanmoins sa vérité. Mais qu'importe la vérité des êtres à qui n'a jamais entrepris de rechercher sa propre vérité?

Parmi ses confrères de journalisme ou d'académie, qu'émeut favorablement le vaste escalier de son hôtel de la rue de Luynes, il passe assez pour grand seigneur. Ainsi est-il noble à la ville, et rustre aux champs. Car les vieux philosophes de cabaret, tout fleuris d'expérience et de magnifiques ribotes, experts à évaluer d'un coup d'œil le poids d'un sac de farine ou la généreuse capacité des flancs d'une génisse, ne s'y sont pas trompés. Il est un paysan comme eux, trop faible seulement, devenu simple spectateur, spectateur aigri, inconsolable, de l'énorme fécondité de la terre. Sa ladrerie les enchante. Sa poltronnerie légendaire — car il passe pour craindre également les ivrognes et les braconniers — les attendrit. Ce qu'ils apprennent de ses travaux et de ses succès, ce qu'ils en lisent dans les gazettes, les remplit d'une joie maligne, et ils n'en croient pas un mot, supputant les frais d'une telle publicité. « Quoi! disent-ils, c'est son pé

craché, pas sot de rapports, mais mal vivant » — sans pouvoir exprimer leur pensée trop subtile autrement que par un rire muet, ou même un simple battement des paupières.

La méprise de la gloire, lorsqu'elle se refuse incompréhensiblement au génie est sans doute une tragique aventure : la médiocrité méconnue a aussi son calvaire. La charge en est si lourde à M. de Clergerie, l'accable à son insu depuis tant d'années, qu'il lui arrive d'évoquer, pour son plaisir, par une sorte de morose délectation, les souvenirs pourtant cruels de sa jeunesse, alors qu'il n'était au collège de Coutances qu'un maigre garçon, chétif et sournois, inhabile à tous les jeux. Il ne croyait rien souhaiter de plus en ce temps-là que l'humble revanche, sur ses camarades plus vigoureux, d'une vie de propriétaire opulent, maire de son village, peut-être conseiller général. Mais ses premiers succès universitaires en avaient décidé autrement. Après la brillante soutenance d'une thèse sur la querelle des Investitures, l'évêque de Bayeux, en tournée de confirmation, avait daigné faire le voyage de Courville, pour féliciter de vive voix le jeune docteur. Dès ce moment, secrètement effrayé d'une promotion si soudaine, il commença de jouer, bon gré mal gré, son rôle de gentilhomme érudit, conseiller bénévole de la société bien pensante, et futur académicien. L'admiration paternelle ne lui laissa plus de repos. Né pour faire une carrière et non pas une vie, il n'en dut pas moins épouser à trente ans Louise d'Alliges, petite fée provençale au regard marin, sacrifiée sur l'autel de l'histoire et de l'archéologie par un tuteur imbécile. Elle l'aimait, d'un cœur sans tache. Elle mourut peu après, d'ennui à ce qu'elle crut, mais c'était du remords de le trouver, malgré elle, sot et laid, d'être indigne de lui. Elle laissait une fille âgée de dix-huit mois, Chantal, dont la grand'mère s'empara aussitôt comme on retrouve un bien volé. Car la vieille femme avait toujours méprisé — mais avec une prudence et un ménagement villageois, sans une seule parole injurieuse, ni même un geste hasardeux — l'étrangère aux yeux tristes qui n'avait jamais pesé son beurre, et laissait son trousseau de clefs sur un coin de la table — *les clefs*...

*
* *

— Maman, dit-il enfin, vous me faites beaucoup de peine. A quoi bon? Dès que vous le voulez un peu, vous êtes aussi

raisonnable que moi. Allez-vous donc faire rire Francine? Elle peut nous entendre.

— On entre ici comme dans un moulin, remarqua la folle, sentencieusement. Il en a toujours été ainsi. Tu n'as aucune méfiance. Non plus que ton père... De son vivant quel désordre! Et dis-moi donc encore, mon garçon : qu'ai-je à trembler comme ça? Ai-je froid?

— Vous venez seulement de vous mettre en colère, oui.

— Je ne m'en souviens plus, dit-elle après un silence. Contre qui? Dois-je le croire? Je n'ai jamais parlé sans réflexion. Écoute-moi, tu es malheureux, très malheureux, je le sais : tu n'as pas de caractère, voilà le mot, pas plus de caractère que mon petit doigt. *Elle* non plus.

— De qui parlez-vous, maman?

Elle le regarda un moment d'un air rusé.

— La saison n'est pas bonne pour toi, mon garçon, fit-elle. Tu as les oreilles rouges, le sang à la tête. Tout le mal vient de là. Ce n'est rien, rien du tout. Bah! Bah! tu n'es occupé que de toi, de ta santé. Je parie que tu prends encore ta température, deux fois par jour, comme à vingt ans, te souviens-tu? J'ai jeté le thermomètre par la fenêtre. Une femme malade, chez toi, bonté divine! c'était la ruine de la maison.

— De qui parlez-vous, maman?...

— Ne fais donc pas le nigaud. Quelle question!

Il saisit au hasard, sur la table, la main à mitaine noire, et la garda dans la sienne :

— Taisez-vous du moins. Soyez sage. Je vais sonner Francine et elle vous promènera un peu, jusqu'au déjeuner. Allons!

— Tu évites de répondre, dit-elle, tu es un finaud... (elle le menaçait de sa main restée libre.) Mon Dieu, je suis lasse! Vois-tu, je ne comprends pas toujours tes malices du premier coup, mais elles me reviennent après, j'ai l'habitude. Ainsi voilà dix ans que Louise est morte, vingt ans peut-être? Lorsque tu m'as dit tout à l'heure : « Ne vous mettez pas en peine : elle ne se lèvera pas aujourd'hui... » pourquoi t'aurais-je cru? Pauvre chérie! Je ne risque pas de la rencontrer dans le couloir, avec ses belles dents, et mon trousseau de clefs à la main. L'innocente! Un trousseau de clefs, à quoi ça pouvait bien lui servir, je te demande? Elle ne fermait pas un placard, jamais rien.

— Pourquoi revenir là-dessus? Vous ne l'aimiez pas. Voilà tout.

— Comment, je ne l'aimais pas! s'écria la vieille dame, en croisant convulsivement sur sa poitrine les deux pointes de son châle. Elle était gourmande, c'est vrai. Que de bons morceaux elle a pris dans le plat, sous mon nez! Je n'y faisais même pas attention, alors... et maintenant j'y pense toujours : je les revois, il me font faim, c'est une manie. A mon âge... Et toi, veux-tu que je te dise, tu n'as pas l'espèce de santé qu'il faut à un homme. Tu manges aussi comme un glouton, mais sans profit, ça se tourne en bile. Elle avait horreur de ton teint jaune, pauvre chérie. Une mère voit tout. Elle se le reprochait, sûrement, elle devait s'en accuser à confesse. Tu n'as jamais rien compris aux femmes, mon garçon.

— Cela se peut, dit-il en haussant les épaules, et regardant vers la porte avec impatience. Je me demande seulement quel plaisir vous pouvez prendre à me tourmenter. J'ai énormément à faire, maman, vous le savez ; beaucoup de travail.

— Baste! fit-elle, le travail? Tu dois travailler. Tu dois briser tes nerfs : le travail est ta santé. Autrement ton foie t'étoufferait, je l'ai toujours dit. Tu ne ressembles pas à ton père, c'est de nous que tu tiens.

Elle s'arrêta brusquement, prêta l'oreille, et lorsque la porte s'ouvrit, elle baissa vers la terre un regard glacé.

— Francine, dit M. de Clergerie en rougissant, madame fera son tour de promenade aujourd'hui un peu plus tôt que d'habitude. Prenez garde au grand soleil, veillez bien à suivre le côté gauche de l'avenue. Vous tournerez au carrefour, et vous reviendrez tranquillement par la charmille et le bois de noisetiers. Si madame veut s'asseoir à l'ombre, il sera bon de porter sa capeline et de la jeter à ce moment sur ses épaules.

Tandis qu'il parlait, la vieille dame, soudain livide, et probablement humiliée jusqu'au fond de sa pauvre âme obscure, redressait sa petite taille, s'efforçait de cacher sous son châle le tremblement de ses mains. Elle parut se calmer enfin.

— Je regrette de vous déranger de si bonne heure, Francine, dit-elle, et un jeudi encore! Il y a tant d'ouvrage! Nous aurons la lessive demain. Je...

Elle se caressait lentement les tempes du bout de ses

doigts pointus, peut-être pour retenir une minute de plus, ou ressaisir, dans sa cervelle exténuée, les idées devenues si légères, sans forme, sans poids, sans couleur, ou tout à coup impétueuses et bourdonnantes, comme des mouches.

— Je verrai où en est le maçon. Qu'il attende une semaine et le voilà pris par son travail en ville, nous ne l'aurons plus. C'est chaque fois ainsi, à cette époque de l'année, tu sais bien... Jadis nous allions chercher nous-mêmes notre provision à la briqueterie : juge un peu : le cent de briques nous revenait à dix sous. La grange des Deruault, avec la toiture, nous a coûté trois mille francs.

De nouveau ses mains se mirent à trembler de fatigue, et disparurent sous le tricot de laine. D'un dernier effort qui fit sourire cruellement la fille aux cheveux jaunes, elle pinça fortement les lèvres pour arrêter les paroles absurdes, les mots dangereux qu'elle sentait venir, que sa volonté ne contrôlerait plus, et le front moite, le regard trouble mais encore dur, elle salua son fils d'un sourire et disparut à petits pas, impénétrable.

M. de Clergerie rappela Francine d'un geste, et à voix basse :

— Laissez madame prendre les devants, à son aise, n'ayez pas l'air de la surveiller, n'approchez qu'à bon escient. Une fois de plus, je vous prie aussi de ne parler devant elle, entre vous, qu'avec beaucoup de précaution. La vieillesse a sans doute très affaibli sa mémoire, mais l'intelligence et la volonté restent intactes ; elle comprend tout, peut tout comprendre, au moment même où vous vous y attendez le moins. N'est-ce pas? Je sais que je puis avoir confiance en vous, Francine... Et veuillez aussi prévenir mademoiselle que je désire la voir, dès son retour de la messe.

— Bien, monsieur... Je promets à monsieur... Monsieur peut compter... répétait la fille en agitant comiquement sa tête ronde, d'un air sagace.

Elle s'échappa, rejoignit sa maîtresse sur le seuil de la cuisine, et avec le plus grand calme, sans élever ni baisser la voix, dit simplement :

— Tu finiras l'escalier, François, il faut que je promène le chameau.

Le valet de chambre montra un instant son visage blême, et fixa de nouveau les yeux sur ses belles savates de cuir :

— Ça va, dit-il. Tâche de la flanquer dans la mare aux grenouilles. T'auras le bonjour d'Alexis.

La vieille dame s'était arrêtée docilement, à sa place ordinaire, dans l'angle obscur de la pièce, la face tournée vers la fenêtre, attentive. Visiblement, depuis des jours et des jours, elle prenait sa part de ce divertissement matinal, le cœur défaillant d'angoisse, recevant dans sa misérable poitrine, comme autant de coups, chacun de ces mots injurieux, dont elle entendait le sens à merveille. Mais bien qu'elle s'y appliquât de toutes ses forces, il lui était impossible de les séparer de son rêve intérieur, de la monotone rumination de sa mémoire engourdie. Étaient-ils vraiment prononcés? Les pensait-elle seulement, comme elle pensait tant de choses, connues d'elle seule, incommunicables? En vain, sous les paupières mi-closes, par prudence, son regard avide épiait les lèvres, tachait d'y surprendre, d'y saisir l'insulte au vol, à peine formée, en vain dépensait-elle à cette entreprise immense sa patience et sa ruse. Peine perdue. Elle voyait le pli sardonique de la bouche dans les visages impassibles, et longtemps, longtemps après, à ce qui lui semblait, le mot féroce venait l'atteindre, trop tard, beaucoup trop tard. Le mensonge des attitudes déférentes lui en imposait malgré elle. L'invraisemblance d'un tel supplice lui donnait l'illusion du cauchemar. D'ailleurs, hors de la présence de son fils, la vie quotidienne ne lui proposait plus que de telles énigmes, qu'elle osait à peine essayer de résoudre, de peur de sentir aussitôt chanceler sa raison. Un jour, à bout de patience, elle avait giflé la fille aux cheveux jaunes, et la consternation générale, la pitié qu'elle avait cru lire dans tous les yeux avait plus cruellement blessé son orgueil qu'aucune insulte. Elle souffrait désormais sans se plaindre, avec la vigilance et la ténacité d'un animal.

— Écoute bien, reprit le valet de chambre, retiens ce que je vais te dire, ma toute belle. En plus du chameau, la maison va devenir intenable : vivement Paris ! J'ai été sonné au poker par Fiodor, nous avons joué toute la nuit.

— Tu peux te regarder dans la glace, répondit tranquillement la fille sur le même ton, tu t'épuises la santé. Vise-moi le gars de Falaise avec sa lanterne, qui veut faire la pige à M. Fiodor.

— M. Fiodor... M. Fiodor... Pourquoi monsieur? Pour-

quoi Fiodor? Parfaitement... Un ancien officier russe, qu'est-ce que ça me fait? Je ne suis pas arrivé hier de mon village, ma petite, avec du foin dans mes sabots. Chez la baronne Voinard, tiens, j'ai vu des copains aussi distingués, le maître d'hôtel par exemple, un type de Mont-de-Marsan, un ancien séminariste, qui payait cinq louis ses cravates.

— Allons, François, dit une voix douce et chantante derrière la porte, ne vous en faites pas pour moi, mon vieux. A quoi ça sert hé? de se rendre jaloux : c'est bas... Mademoiselle vient de rentrer. Je pense que vous devriez emmener la vieille dame, Francine?

La femme de chambre rougit, haussa les épaules, et prenant le bras de sa maîtresse remonta lentement les marches, vers le jardin.

— Idiote, cette gosse, remarqua François, en secouant l'une de ses précieuses savates pour en faire tomber la poussière.

— Pas du tout, répondit M. Fiodor. Pourquoi idiote? Seulement, elle perd son naturel — comment dites-vous? — enfin elle perd sa nature. Comme c'est laid! Je l'aimais tant! On aurait cru qu'elle sortait d'une boîte à joujoux, avec une métairie, des arbres, et des petites vaches en bois. Positivement, elle sentait le sapin verni.

De surprise, le valet de chambre faillit lâcher sa savate :

— Quand même, vous allez fort! s'écria-t-il. C'est vous qui lui payez son pastel Heurtebise, sa poudre et son rouge. Farceur! Et voilà maintenant que vous lui avez fait boire de l'éther. Elle a failli s'empoisonner.

— A qui la faute? reprit l'autre de sa voix douce. Cela est ma nature, je l'avoue. Chacun doit défendre sa nature, telle est la morale. Pourquoi n'a-t-elle pas défendu la sienne? Personne ne défend ici sa nature, j'en ai mal au cœur. Ni Francine, ni vous, ni le patron, personne. Oui, parlez-moi du patron, j'ai lu ses livres, c'est sans doute un homme considérable, mais combien aveugle! (...Laissez les odieuses pantoufles, vous avez l'air d'un étudiant pauvre, écoutez-moi...) Hé bien! cette maison bourgeoise paraît digne et honnête : elle est rongée par les insectes.

— Dites donc!

— Par les insectes, répéta le chauffeur en colère. Parfaitement!

— Monsieur Fiodor, dit François, vous vous suicidez avec vos stupéfiants, il faudrait vous enfermer — oui — pour

votre bien. Selon moi, le devoir du gouvernement serait de protéger l'homme contre sa faiblesse de caractère. Un type supérieur comme vous, donner dans ces bobards-là, non !

— Vous me suivez mal, répliqua l'ancien officier russe, en étouffant un bâillement du bout de ses doigts, vous ne comprenez rien aux insectes. Notre immense pays lui-même a été dévoré par les insectes. Les insectes finiront par avoir raison de toute la terre, souvenez-vous. Cher ami, vous êtes un garçon naturellement distingué, mais vous manquez d'éducation, permettez-moi... Je crains de ne pouvoir continuer à parler aussi franchement.

— Quels insectes? Le mildiou? Le charançon? ou quoi?

— Ne blaguez pas... A mon sens, il y a ici deux êtres qui vivent selon leur nature, bonne ou mauvaise : cette vieille dame, et la madamoiselle, ni plus, ni moins. Les autres sont des insectes.

— Vous vous payez ma tête, monsieur Fiodor.

— Nullement, je vous prie. En aucune façon. Ils sont simplement hors de la vie. Je suis moi-même dehors, volontairement d'ailleurs, notez-le bien. Peut-être y rentrerais-je un jour? Actuellement, nous ne pouvons que nous dévorer les uns les autres. Tel est le pouvoir du mensonge. Quelle idée a eu ce vieux respectable monsieur d'introduire dans sa maison un serviteur comme moi? Je vous demande : suis-je ici à ma place? Et il ne mettrait pour rien au monde les pieds dans un salon de danse, il se couche à neuf heures et demie! Mais je lui ai été recommandé par la comtesse Daveluy, cela est chic, il veut être généreux, entendez comme il me parle. Et néanmoins, il a peur de moi... je pousse la voiture terriblement, lorsque j'ai besoin de me délasser. Quelle misère! Vous autres, vous avez aussi peur de moi, et moi, en un sens, j'ai peur de vous. Nous nous faisons peur mutuellement, parce que nous ne connaissons que nos mensonges, et quoi derrière? Quel piège? Pourquoi jouez-vous au poker, mon vieux? Pourquoi vous exercez-vous à boire du whisky et du champagne affreusement sec, comme au club? Pourquoi cette petite, l'éther? Pourquoi ces mensonges? Ni la vieille dame, ni la madamoiselle n'ont peur, je l'avoue. C'est que la première, ami, est pleine de haine et de péché; l'autre est un enfant. Qu'elle siffle entre ses dents de lait, vous verrez paraître un ange sur la crête du mur un vrai petit ange, aussi léger qu'une fleur de chardon.

— Vous êtes saoul, dit tranquillement le valet de chambre qui depuis un moment curait ses ongles avec la pointe de son couteau. Chacun son vice. Tout de même, le vin abîme moins son homme, avouez-le.

M. Fiodor ouvrit ses lèvres rouges, dans un rire muet :

— Je ne redoute pas le vin non plus, fit-il, quelle blague. J'ai seulement bavardé un peu trop : je regrette de vous avoir ennuyé. A présent, je m'en vais voir la bagnole, il faut que je prenne le train de six heures trente ce soir : une arrivée.

— Qui donc? Je n'ai pas d'ordre, ni Francine non plus.

— Ça viendra, ne vous agitez pas, restez tranquille, mon vieux. Vous devriez plutôt me plaindre : j'ai un démontage embêtant, je vais barboter dans la graisse. Et puis, tenez, voulez-vous que je les donne, moi, les ordres? Hé bien, mettez des draps à la chambre — comment diable l'appelez-vous?... — la chambre canari, c'est ça, oui!... Quelle idée? Enfin la chambre dont le cabinet s'ouvre sur la bibliothèque, la chambre des travailleurs, quoi!

— Je comprends, dit le valet de chambre, je vous vois venir. Il n'y a pas tant de travailleurs ici. Vous ne pouvez parler que de deux types, puisque l'Auvergnat est mort : Mazenet ou M. Cénabre.

— Vous avez gagné : c'est l'abbé Cénabre. Je dois même le conduire en passant jusqu'à Dorville. Et entre nous, mon vieux, pourquoi Mazenet tout court, pourquoi Monsieur Cénabre?

— Je ne sais pas, fit l'autre en rougissant. Une idée. Ça m'est venu comme ça. Oh! vous êtes trop malin. Vous allez chercher des choses...

M. Fiodor s'étira, les bras levés au plafond, avec un petit gémissement de plaisir, et s'approcha brusquement de la fenêtre encore dans l'ombre. Le reflet de la pelouse inondée de soleil faisait paraître un peu plus pâles ses joues rasées, son front triste. L'immense jardin épanoui se peignit une seconde au fond de son regard dormant. Puis un gros bourdon vint heurter la vitre, comme une balle.

— Voyez-les, dit-il, de sa voix redevenue si douce. Voyez-les, ami, là-bas, elles sortent de la charmille, toutes les deux. La vieille dame écoute sûrement les oiseaux, et elle se dépêche de les aimer, car jamais son vieux cœur dur ne s'est ému pour personne, en vérité... Sérieusement, que pensez-

vous de cette maison et de ces maîtres, vous, François?

— Ce que je pense? Mais rien. Que voulez-vous que je pense? C'est une maison mieux tenue que bien d'autres. Des savants, des académiciens, de gros propriétaires solides, presque pas de femmes, ça va.

— Je vous déclare qu'elle est rongée par les insectes, poursuivit M. Fiodor, sur le même ton de confidence. Oui, je le répète, et que vous y verrez des choses épatantes.

— C'est déjà rigolo de vous y voir, remarqua le valet de chambre, en rougissant de nouveau.

— François! dit Mlle Chantal.

Elle avait seulement passé la tête dans l'entre-bâillement de la porte, et ne montrait que ses cheveux cendrés, son regard lumineux, la tache plus vive de ses dents.

— Je voulais vous prier d'aller chercher Francine, dit-elle encore, mais elle est sans doute auprès de grand'mère? Il s'agit simplement de tenir prête pour ce soir la chambre canari. C'est tout. Fiodor vous aura prévenu, peut-être?

Elle s'était avancée en parlant jusqu'à la table, une main posée sur le rebord, et elle interrogeait le beau Russe de ses yeux tranquilles.

— Je regrette, mademoiselle, fit-il sèchement. Ce n'est pas mon service. Je n'ai pas d'ordres.

— Mon Dieu! s'écria-t-elle, on va sans ordres! Et puis, je suis sûre que vous avez fait pour le mieux, il en est toujours ainsi. Est-ce vrai, François! Ne le saviez-vous pas déjà?

— Mademoiselle a deviné juste, parfaitement, répondit aussitôt le valet de chambre avec un petit rire sournois. Je sais que Monsieur l'abbé Cénabre arrive au train de dix-huit heures trente.

— Bien! n'en parlons plus! Voilà donc cette affaire réglée. Vous trouverez les draps sur l'armoire de la lingerie, le nécessaire de toilette et les savons. Mais ces savons, quelle horreur! Ils empestent.

— Francine, les a choisis elle-même, à Falaise, l'autre jour. Je lui en ai fait l'observation. Oh! j'ai l'habitude du service, mademoiselle peut croire. Mais le dernier envoi de Guerlain nous est arrivé hier : la caisse n'est pas ouverte encore. Je vais la déclouer et vérifier tout de suite.

Il disparut si vite (sans doute à dessein) que Mlle Chantal ne put retenir un geste de surprise, ou peut-être d'effroi.

D'ailleurs elle reposa presque instantanément sur la table sa petite main toujours calme.

— Je dois dire, commença l'étrange chauffeur, sans qu'une seule ride remuât dans son visage muet, je dois vous rendre compte que...

— Vous ne me devez aucun compte, Fiodor, interrompit-elle. Mon père est satisfait, cela suffit. Avez-vous à vous plaindre de quelqu'un?

— Non pas, dit l'homme. Daignez seulement remarquer que je ne puis sans votre permission m'exposer à vous offenser par un excès de franchise, une franchise maladroite.

Elle secoua doucement la tête :

— Il n'y a pas de franchise maladroite, fit-elle. Aucune franchise ne m'offense.

Il reçut dans le sien ce regard si pur, à peine tremblant. Il essaya de le soutenir, et ne réussit qu'une sorte de grimace à la fois douloureuse et cruelle.

— Je ne puis quitter cette maison, murmura-t-il, et cependant il m'est impossible aussi de supporter plus longtemps votre mépris.

Un flot de sang vint aux joues de Mlle Chantal.

— Et moi, dit-elle sans daigner dissimuler l'altération de sa voix, je n'ai rien fait pour mériter d'entendre des paroles telles que celles-ci. Non, je n'ai rien fait. Mon Dieu! comprenez du moins que votre ton seul est une humiliation bien cruelle, et que je la souffre injustement. N'avez-vous pas honte d'abuser ainsi d'un secret prétendu, qui d'ailleurs est à vous comme un bien volé? Allez-vous-en! Allez-vous-en!

Il fit un geste d'insouciance :

— Où irais-je? répliqua-t-il, de sa voix au chant puéril, qui contrastait si étrangement avec l'expression têtue et rusée de ses traits. Où voulez-vous que j'aille? S'il me reste une chance de retrouver jamais mon âme, cette chance est ici. Vous ferez ce miracle quand vous voudrez. Tout est possible à ces saintes mains.

— Ces saintes mains! murmura-t-elle en s'efforçant bravement de sourire, bien que ses yeux fussent pleins de larmes.

Tout à coup, elle rougit fortement de nouveau, et un sentiment qui ressemblait sans doute autant à la colère qu'à la honte gonfla ses lèvres.

— Vous n'avez rien dit ! Non, il n'est pas possible que vous ayez osé parler. Si vous l'aviez fait, vous ne prendriez plus autant de plaisir à me tourmenter.

— A qui aurais-je parlé? Qui donc ici saurait comprendre? Et daignez encore me permettre : vous disiez tout à l'heure « aucune franchise ne m'offense », je l'ai cru. Mes paroles peuvent vous déplaire, mais j'agis avec simplicité. Ce que j'ai vu, je l'ai vu. Qu'importe si j'étais digne de le voir ou non? Suis-je déjà réprouvé en ce monde, pour n'avoir pas même le droit d'admirer les œuvres de Dieu? Nous autres Russes, nous sommes des enfants.

— Dieu sait, fit-elle à voix basse, Dieu sait le mal que vous faites en prononçant exprès son nom, à cause de moi. Les œuvres de Dieu ! S'il reste un peu de sa grâce dans votre âme baptisée, le remords devrait maintenant vous fermer la bouche. D'ailleurs, il s'agit bien des œuvres de Dieu ! Il n'y a qu'une pauvre malade, que vous avez surprise un jour, par hasard et que vous épiez depuis sans cesse, avec une infernale malice, oui !... ou du moins une curiosité bien cruelle. Je ne crains pas tant d'être ridicule ! Je ferais bon marché de tout cela. Mais on a besoin de moi ici, comprenez-vous? Je suis encore pour mon père le bon sens, la raison, une alliée sûre. Je le sais si facile à effrayer, si craintif ! Il me croirait tout à fait folle, et il n'aurait pas tort, sans doute... Mais vous ! Vous ! Quel intérêt pouvez-vous prendre à des... des...

— Des miracles, dit-il. De vrais miracles, qui tombent de vous comme des fleurs. Je suis un homme vil, et je ne crois nullement en Dieu. Pourquoi néanmoins vous ai-je trouvée, cette première nuit, sans vous chercher, pourquoi moi plutôt qu'un autre? Oui : n'importe quel autre aurait pu aussi bien pousser la porte. Pourquoi moi? Et si les mots de sainte et d'extase ont un sens, vous étiez cette sainte en extase.

Elle secoua la tête, découragée, mais sans colère.

— Quelle confiance puis-je avoir en vous? Les sottises que vous taisez encore aujourd'hui, vous les direz demain, par intérêt, par vanité, ou par le seul goût de nuire. Quelle lâcheté me pousse à vous disputer ce misérable secret? Mieux vaudrait tout avouer, dès maintenant, si j'avais plus de courage. Ma pauvre maman souffrait de ces crises nerveuses, m'a-t-on dit, de celles-là ou d'autres, qu'importe. Alors? Mais voilà, je n'ai pas de courage, la moindre épreuve me lasse.

Elle essuya des deux mains ses yeux ruisselants de larmes, dans un geste enfantin.

— Et puis quoi, je ne peux plus, reprit-elle — non, je ne peux plus vivre dans cette perpétuelle contrainte. Je n'ose même plus respirer librement. De jouer à mon insu, malgré moi, cette absurde comédie, quelle horreur ! Je ne suis pas une petite fille, je sens très bien ce qu'un tel abus de confiance a de déshonorant pour un homme. Si vous étiez celui que vous prétendez être, ne seriez-vous pas déjà loin d'ici.

Il la vit pâlir si fort à ces derniers mots que la compassion l'emporta en lui un moment, et il détourna son regard, par une sorte de pudeur.

— Humiliez-moi, dit-il. Évidemment, je suis un homme vil, sans mœurs, mais je suis aussi un homme malheureux. Vous avez pitié de tout, vous souriez à tout, même aux feuilles des arbres, même aux mouches. Et cependant vous n'avez jamais pour moi que des paroles de mépris.

— Non pas de mépris, s'écria-t-elle. De pitié. Parce que je vous connais menteur, et il n'y a rien que Dieu déteste autant. Oui, monsieur, je n'ai ni expérience, ni esprit, mais je sais que vous haïssez votre âme, et que vous la tueriez, si vous pouviez.

— Elle est, en effet, un fardeau assez lourd, répliqua-t-il froidement. Ce que j'ai vu ici depuis trois semaines m'aide néanmoins à la porter. Il vous plaît de dire que je vous espionne. Daignez plutôt convenir, que sans moi, ce que vous désirez tant cacher serait peut-être déjà connu. Hier encore...

— Ce n'est pas vrai ! fit-elle d'une voix tremblante, avec un pauvre sourire. Vous voulez seulement me faire peur.

— C'est assez, c'est bien, je me tais. J'ajouterai simplement ceci : je ne suis après tout, dans votre maison, qu'un serviteur comme un autre. Que votre père me chasse : un mot de vous y suffira. Les prétextes ne manquent pas.

Elle le força de nouveau à baisser les yeux.

— Je ne suis pas capable de cela, dit-elle tristement, vous le savez. D'ailleurs, mon père n'est pas homme à chasser qui que ce soit... Et puis... Et puis, qui donc sans moi penserait à son repos? Le plus petit ennui est encore trop gros pour lui... Cela aussi, vous le savez.

Son regard s'adoucit tout à coup, et il y vit monter avec surprise, ou presque avec terreur, une malice indéfinissable, aussi étrangère que le mot d'une langue inconnue.

— Vous vous lasserez d'attendre des miracles, dit-elle, vous vous lasserez même d'en inventer... Vous vous lasserez de tout, même de la peine des autres. Il me semble que le mal est beaucoup moins compliqué que vous ne voulez croire. Ailleurs, ici, toujours il n'y eut qu'un seul péché.

— Quel péché?

— Tenter Dieu, fit-elle. Et à quoi bon? Je pense que vous êtes bien maladroit... Dieu regarde qui lui plaît. S'il ne vous regarde pas encore, à quoi bon? A quoi bon le tenter?

— Je... en vérité... Je... Je n'y avais pas songé.

Il essayait de rire, bien que la même grimace douloureuse tirât drôlement sa joue. Mais le calme était revenu sur le visage de Mlle Chantal, et ses yeux brillaient d'une eau si pure qu'elle paraissait n'avoir jamais été émue.

D'ailleurs la cuisinière entrait au même instant, portant sous son bras une botte énorme de carottes, encore tachées de belle terre brune.

— Ah non! s'écria la jeune fille en riant. Ah! non, Fernande. Plus de carottes à la crème, c'est fini. Monsieur les exècre.

— J'ai pourtant présenté le menu à monsieur, dit la rusée normande, aussi rose et dorée que ses carottes.

— Et il a approuvé sans lire, oh! je sais. Ma pauvre fille, faisons notre deuil, vous et moi, de la cuisine à la crème. Il faut respecter le goût d'autrui. Ce n'est pas à vous que je vais l'apprendre, peut-être? une cuisinière de l'ancienne école!... Et d'abord, entre nous, Fernande, n'est-ce pas?... la manière normande est parfois... un peu — comment dirais-je? — un peu naïve, un peu molle. On nous reproche d'abuser des recettes de ménagère, cela sent sa fermière, voyez-vous. On se régale avec ça, on ne mange pas.

— On ne mange pas... Qu'est-ce que ça peut bien faire à monsieur, je vous demande? Il casse une biscotte du bout des dents, puis la noie dans un litre d'eau minérale. Et vous-même, mademoiselle! Est-il croyable qu'une personne aussi raffinée prenne si peu son plaisir à table? Depuis deux mois, vous vous nourrissez comme un oiseau.

— C'est que je suis plus gourmande qu'on ne pense, voilà tout.

— Gourmande! Et ces filets de sole au chambertin, vendredi dernier? Les fameux filets de sole au chambertin! J'en

ai eu les oreilles rebattues toute une matinée. Attention à ci, attention à ça. Et puis, à peine y avez-vous goûté... Hé bien! voulez-vous que je vous dise, mademoiselle?

— Ne dites rien! Mon père tient maintenant beaucoup à la réputation de sa table, et il a bien raison. Mon Dieu, Fernande, il ne faut rien mépriser, il faut toujours faire de son mieux. Avez-vous remarqué combien nous sommes — combien les hommes surtout, sont tristes, dès qu'ils se taisent, dès qu'ils sont seuls? Jadis, lorsque j'étais petite, imaginez, ma pauvre Fernande! — je pleurais quelquefois de les voir si malheureux... Et c'est vrai qu'ils sont très malheureux, pensez donc! Nous avons tant de désirs, et des joies de rien du tout! Alors, une cuisinière qui a de l'amour-propre, et sait son métier, n'est pas inutile, non! Nos bons dîners ne valent sûrement pas un sermon, mais est-ce que cela nous regarde? A chacun son devoir d'état. Et le nôtre, aujourd'hui, n'est pas si aisé. Onze convives ce soir, ma pauvre Fernande, un vendredi! N'importe. Monsieur sera content, vous verrez. Voilà notre menu : je n'y changerai plus une virgule. D'abord le potage de carême...

— Celui-là!

— Chut! vous réussirez mieux cette fois. Et il ne faudra pas oublier les croûtons au parmesan. Ne laissez pas refroidir tout à fait la pâte, prenez garde, sinon elle est trop cassante, et ne se taille plus : c'est hideux! Vous devrez aussi mouiller de vin blanc le beurre où cuiront vos laitances de carpe et vos foies de raie. Assez pour le potage. Après quoi nous aurons l'alose grillée à l'oseille, et le pâté de saumon, ce dernier en l'honneur de Mgr Espelette, qui en raffole.

La cuisinière releva méthodiquement les manches de sa chemisette de coton au-dessus de ses coudes, et sans quitter sa jeune maîtresse de ses yeux vairons, elle dit simplement :

— On ne m'ôtera pas de l'idée que mademoiselle se moque bien de ces choses-là. Elle fait semblant.

— Semblant de quoi, Fernande?

— C'est mon idée, répéta la grosse femme en secouant la tête. D'ailleurs la maison ne sera bientôt plus habitable, non... Que monsieur ait le droit de choisir son personnel, d'accord. Seulement, pourquoi s'en va-t-il le recruter — tout de même! — dans les bureaux parisiens, plutôt que par ici, comme feu son père? Je suis d'expérience, mademoiselle peut croire. J'ai été veuve deux fois, je connais la vie. Mais

je ne connais rien à ces gens-là. Tenez, celui qui sort d'ici, par exemple, hé bien ! c'est un fou, mademoiselle, un vrai fou : on devrait l'enfermer. Oh ! les belles phrases ne m'en imposent plus, pensez donc ! à mon âge. Naturellement, ils se taisent, moi présente, ils font les innocents. J'ai l'oreille fine. On verra ici des choses extraordinaires, mademoiselle, des choses comme on n'en voit pas dans les livres.

— Allons, Fernande, je vous en prie ! dit-elle d'une voix étranglée.

Elle n'avait pu retenir un geste trop brusque d'énervement ou d'angoisse, et restait debout, très pâle, le regard sombre, et presque dur.

— Vous m'avez fait peur, murmura-t-elle. Je ne sais ce que j'ai. C'est vous qui êtes folle, Fernande !

Mais la cuisinière l'observa un moment sans répondre, la tête penchée, avec une curiosité ingénue, paysanne.

— Vous venez de me rappeler votre mère, fit-elle enfin. J'aurais juré la voir, dans les derniers temps, pauvre madame, si impressionnable, bouleversée d'un rien, et toujours sa triste petite main sur son cœur — une sainte. Votre grand'mère était haute et forte femme en ce temps-là... Oh, la santé, on a beau dire, il n'y a que ça. La santé vient à bout de tout.

— Vous m'appellerez pour le déjeuner, conclut Mlle Chantal. (Sa voix tremblait encore.) Vous m'appellerez à onze heures juste.

Et elle referma la porte sans bruit.

II

La joie du jour, le jour en fleur, un matin d'août, avec son humeur et son éclat, tout luisant, — et déjà, dans l'air trop lourd, les perfides aromates d'automne, — éclatait à chaque fenêtre de l'interminable véranda aux vitraux rouges et verts. C'était la joie du jour, et par on ne sait quelle splendeur périssable, c'était aussi la joie d'un seul jour, le jour unique, si délicat, si fragile dans son implacable sérénité, où paraît pour la première fois, à la cime ardente de la canicule, la brume insidieuse traînant encore au-dessus de l'horizon et qui descendra quelques semaines plus tard sur la terre épuisée, les prés défraîchis, l'eau dormante, avec l'odeur des feuillages taris.

De son pas juste et léger, rarement hâtif, la jeune fille traversa toute cette lumière, et ne s'arrêta que dans l'ombre du vestibule, les volets clos. Elle écoutait battre son cœur, et ce n'était assurément ni de terreur, ni de vaine curiosité, car depuis des semaines et des semaines, sans qu'elle y prît garde peut-être, chaque heure de sa vie était pleine et parfaite, et il lui semblait que toutes ses forces ensemble n'y eussent rien ajouté ni moins encore retranché... C'étaient les heures de jadis, si pareilles à celles de l'enfance, et il n'y manquait même pas la merveilleuse attente qui lui donnait autrefois l'illusion de courir à perdre haleine au bord d'un abîme enchanté. Délices profondes, plus secrètes qu'aucun battement du cœur profond ! Au flanc des Pyrénées, sur un sentier vertigineux, regardant par la portière du coche le gouffre rose où tournent les aigles, la petite fille préférée de sainte Thérèse s'écrie joyeusement : « Je ne puis tomber qu'en Dieu ! » ...C'était les heures de jadis peut-être, mais elle avait perdu jusqu'au goût de les retenir en passant, pour y chercher la part de joie ou de tristesse enclose, ainsi qu'on ouvre un fruit.

Elle avait cru d'abord, elle aurait voulu croire toujours, que l'espèce d'indifférence heureuse, ce sommeil heureux du désir, n'était rien d'autre que la miraculeuse insouciance des enfants, leur pureté. Mais la mort, de l'abbé Chevance (1) marquait irréparablement, marquait pour jamais le pas décisif, et quelque effort qu'elle fît pour l'écarter, le cadavre veillait au seuil de la nouvelle paix, ainsi qu'un gardien vigilant, silencieux. « Je vous donne ma joie ! » Elle lui avait en effet donné sa joie, et elle en avait reçu une autre, aussitôt, des vieilles mains liées par la mort. Sans doute, elle s'accusait intérieurement d'indifférence, de sécheresse, elle essayait bien d'en éprouver du trouble, du remords. Mais sa raison était trop droite, sa conscience trop claire : elle ne sentait pas sa faute, ou alors c'était la faute de la nature, son indicible pauvreté. Qui peut s'émouvoir d'être pauvre entre les mains d'un Seigneur plus riche que tous les rois? Bien avant qu'elle en eût fait confidence à personne, ou même qu'elle fût capable de la concevoir clairement, la pauvreté, une pauvreté surnaturelle, fondamentale, avait brillé sur son enfance, ainsi qu'un petit

(1) Voir *l'Imposture*.

astre familier, une lueur égale et douce. Si loin qu'elle remontât vers le passé, un sens exquis de sa propre faiblesse l'avait merveilleusement réconfortée et consolée, car il semblait qu'il fût en elle comme le signe ineffable de la présence de Dieu, Dieu lui-même qui resplendissait dans son cœur. Elle croyait n'avoir jamais rien désiré au delà de ce qu'elle était capable d'atteindre, et toujours cependant, l'heure venue, l'effort avait été moins grand qu'elle n'eût osé l'imaginer, comme si l'eût miraculeusement devancée la céleste compassion.

Aucune épreuve n'avait jusqu'alors, jusqu'à ces dernières semaines du moins, mis en péril l'humble allégresse, la certitude d'être née pour les travaux faciles qui rebutent les grandes âmes, ni cette espèce de clairvoyance malicieuse qui surprenait d'abord les moins réfléchis, et dont l'abbé Chevance savait seul le secret. D'ailleurs le vieil homme simple et têtu n'avait pénétré ce secret qu'à la longue, car il redoutait d'interroger, craignant surtout, par une vaine impatience à connaître et à admirer, de blesser une telle âme au point le plus sensible, là où se consomme, à l'insu de tous, dans un silence plus pur que l'immense silence stellaire, l'union divine, l'incomparable acceptation. Peut-être risqua-t-il un temps même d'être pris au piège innocemment tendu par cette conscience claire et profonde ; peut-être jugea-t-il sa petite pénitente moins indifférente qu'il n'eût pensé au monde, à ses succès véniels, au luxe bourgeois du salon académique que l'ancien curé de Costerel-sur-Meuse tenait naïvement (et par ouï-dire) pour admirable. Un autre que lui se fût sans doute ému trop tôt des robes signées Chérioux ou Segret, des chapeaux Rose et Jenny, et même du manteau de petit-gris qu'elle savait croiser si gentiment sur sa poitrine d'un geste un peu vif et hardi de ses bras minces... Mais déjà il avait reconnu en elle, comme par un pressentiment du génie, ce qu'il cherchait depuis si longtemps à travers le monde bruyant et vide où il errait en étranger : l'esprit, le rayonnant esprit de confiance et d'abandon. « Que voulez-vous que je fasse? lui disait-elle. Suis-je capable de choisir? Je n'oserais jamais. Je reçois chaque heure que Dieu me donne, parce que je n'aurais même pas la force de refuser, je la reçois en fermant les yeux comme jadis, en pension, le samedi soir, j'écoutais la lecture de mes notes de la semaine. Quand je les ouvre, je m'aperçois qu'elle

m'épargne encore, que j'en suis quitte pour cette fois. » Et elle disait aussi : « En somme, c'est une chance d'avoir le souffle un peu court : on est bien forcé de monter les côtes au pas. »

Ce qu'elle disait alors, elle le pensait toujours, mais à qui l'eût-elle dit maintenant? Le vieil homme avait emporté quelque chose avec lui, ou du moins une part précieuse d'elle-même s'était comme abîmée dans la silencieuse et solennelle agonie, pour elle incompréhensible. Non pas la divine espérance, qui était la source de sa vie. Non pas cette sécurité innocente, plus subtile et plus sûre qu'aucun calcul des âmes inquiètes. Mais le rude maître n'était plus qui recueillait à mesure sa joie mystérieuse pour qu'elle n'en sentît pas le poids surnaturel. A présent elle la devait reconnaître, en prendre possession, la posséder tout entière. O fontaine de suavité !

Elle avait accueilli cette épreuve avec la même grâce ingénue, sans nulle crainte. La certitude de ne tenir la paix que d'un admirable caprice de Dieu, c'en était assez pour la préserver d'apporter quelque complaisance à cette découverte imprévue dont elle ne soupçonnait pas le péril artificieux. Si longtemps elle avait mis son soin et sa peine à ne rien garder, à dépenser au jour le jour l'aumône tombée du ciel — et pourquoi l'eût-elle pesée, qu'importe? Il était seulement nécessaire qu'elle en rendît au vieux prêtre un compte exact. Et lui, plus impénétrable dans son extraordinaire douceur, attendait patiemment que la mesure fût comble, et que Dieu se révélât lui-même à ce cœur qui déjà débordait de lui, et ne s'en doutait pas Parfois le confesseur des bonnes haussait les épaules, moitié sérieux, moitié riant, disait avec l'accent meusien : « Que vous êtes donc née prodigue, ma fille ! Nous autres, voyez-vous, nous connaissons trop d'âmes dévotes qui ont besoin d'apprendre à dépenser, qui thésaurisent. Cela gâte un peu le jugement, quelle misère. Il n'y a rien de pis que mépriser la grâce de Dieu, mais il ne faut pas non plus l'épargner sou par sou, non ! Parce que, comprenez-vous, ma fille? notre Maître est riche. »

Il avait dit encore un jour une parole plus singulière, dont elle n'avait pas saisi d'abord tout le sens, mais qui l'avait merveilleusement consolée, comme si entr'ouvrant l'avenir, elle lui avait découvert, au delà des épreuves inévitables, dont elle ne pouvait imaginer la nature ni la durée, la cer-

titude et le repos : « Certaines gens me trouveraient envers vous trop timide ou trop présomptueux, cela me va très bien, je ne suis pas mécontent. Ma fille, si je vous manquais trop tôt, je vous défends de rien changer brusquement à l'ordonnance de notre petite vie. Notre vie est petite, souvenez-vous. Notre vie doit s'écrire en un style très familier dont Notre-Seigneur a seul la clef, s'il y a une clef. »

Une ou deux fois, elle s'étonna qu'il parût la blâmer d'avoir adroitement évité certaines occasions de plaire ou d'être louée, car elle était si malicieuse et si vive qu'on l'écoutait volontiers. « Mais enfin, s'écriait-elle, que savez-vous du monde, vous, un vieil ermite? Vous voulez que je devienne vaniteuse, coquette, ou quoi? — Eh bien, avait-il répondu en rougissant, je sais ce qu'est le monde, ma fille. J'ai eu parfois grand souci qu'on m'admirât, ou du moins qu'on m'aimât. Voilà le monde. » Et avec cette profonde finesse. que jamais personne ne s'était avisé de reconnaître chez l'ancien desservant de Costerel-sur-Meuse, il ajouta aussitôt : « J'avais plus à craindre du monde que vous. »

C'était un soir du dernier hiver. Le jour blême luisait aux vitres de sa pauvre chambre, se coulait jusqu'à la table boiteuse où il appuyait les coudes, sa main maigre traçant en l'air un signe vague. Et soudain toute la lumière du jour mourant avait éclaté dans son regard, tandis qu'il disait d'une voix haute et forte :

— Ma petite fille, je sais ce qu'il vous faut. La chose viendra en son temps, parce qu'il y a des saisons pour les âmes. Oui ! il y a des saisons. Je connais chaque saison, je suis un vieux paysan meusien. La gelée viendra, même en mai. Est-ce que ça empêche nos mirabelliers de fleurir? Est-ce que le bon Dieu ménage son printemps, mesure le soleil et les averses? Laissons-lui jeter son bien par les fenêtres. Je ne suis qu'un bonhomme sans beaucoup de jugement ni d'expérience, mais je sais encore ceci, à quoi le révérend père de Riancourt n'avait pas songé... C'est-à-dire, il n'y songeait peut-être pas... Oh ! les jésuites, qu'ils sont fins, subtils ! Ils font honneur à l'Église, sûrement. Mais voilà : ce sont comme des ingénieurs agronomes, ils ont des méthodes, beaucoup de science, ils ont leurs méthodes... Le pauvre métayer a de bonnes idées aussi, quand il ne dépasse pas son petit champ. Hé bien, oui, ma fille, il y a un temps où il convient d'aider Notre-Seigneur dans ses pro-

digalités. Nous recevons cent grâces pour une. A quoi bon payer trois fois son prix une vie si simple, si commune, qui semble à la portée de tous? Ainsi raisonne le monde. Ne hâtons rien quand même. On ne paie jamais trop cher la grâce de passer inaperçu — ou du moins, Dieu veuille qu'on ne voie en vous, pour l'instant, que les fleurs! Oui, Dieu veuille que vous fleurissiez d'abord de toute votre floraison, ma fille! Il n'y a pas de fruit sans peine, cela viendra, et si douce que soit la main qui les cueille, vous sentirez l'arrachement. D'ici là exercez-vous à être si docile et si souple entre les mains divines que nul ne s'en doute. Car c'est la marque d'un grand amour d'être tenu longtemps secret... Voyez les filles de mon pays, les filles lorraines...

Comme elle éclatait de rire, faisant signe que sa vue était trop faible, qu'elle ne pouvait les voir de si loin, il avait haussé les épaules, avec une impatience feinte.

— Bah! Bah! vous pouvez vous moquer. De jeunes Parisiennes, pensez-vous, cela se presse, cela chante toujours avant que le soleil ne soit levé, comme les merles. Mais nos filles lorraines, ah! combien réfléchies, combien sages! Ma mère, défunte, trois ans avant ses épousailles — oui, trois ans! — disait à notre grand-oncle le doyen de Mondreville : « Je ne me marierai jamais qu'avec Gilbert le tonnelier, ou pas! » (Feu mon père était tonnelier.) Et lui, Gilbert, n'en savait rien, elle n'avait seulement jamais osé le regarder en face, sainte fille de Dieu! Mais ils ont fait de bons époux, à la vie et à la mort, jusqu'au bout, parce que la racine était profonde, la racine avait poussé longtemps sous la terre avant que la tige n'eût fleuri. Ainsi Dieu veut qu'on l'aime. Puisse-t-on dire de vous : « Qu'elle est bonne, et douce, et gaie! Qu'on est aise de la voir! Qu'elle donne le goût de bien faire! Puissiez-vous être déjà toute à Notre-Seigneur que personne ne sache encore en quelles mains vous êtes tenue! »

Hélas! elle avait vu depuis noircir peu à peu, puis glisser tout à fait de l'autre côté des ténèbres le regard de son vieil ami. Elle avait entendu sa voix mêlée au râle, devenue soudain comme étrangère, et c'était vrai que rien de cette mort si abandonnée, si nue, n'avait ressemblé à l'image qu'elle s'en était d'abord faite. Avait-elle été la suprême épreuve réservée au saint obscur, à l'homme délaissé? Ou seulement

la dernière, la décisive leçon du maître à sa petite élève, son avertissement solennel? Redoutait-il, si vite emporté vers la nuit, que le temps lui manquât de préparer l'enfant héroïque aux dures expériences de la vie intérieure, à la déception fondamentale qui doit tremper un jour ou l'autre, un cœur à Dieu prédestiné? Sans doute elle s'était refusé jusqu'alors, par un instinct très sûr, à fixer trop longtemps sa pensée sur un problème dont elle savait bien que la solution lui échapperait toujours, au delà de toute raison et toute hypothèse humaine — ne se trouverait qu'en Dieu; mais cependant, qu'elle le voulût ou non, de ce vertige de tristesse, de cette immense solitude à peine entrevue, pressentie auprès du cadavre qu'elle honorait comme celui d'un saint, une sorte de fantôme avait surgi, qui n'avait pas tous les traits de l'homme vivant, dont elle n'était pas aussi sûre de comprendre l'appel muet. Elle se rappelait certaines phrases prononcées jadis, et qu'il lui avait dit un jour, par exemple, que si l'amour divin est mille fois plus strict et plus dur que la justice, Dieu peut néanmoins nous faire longtemps la grâce de nous aimer, ainsi que nous aimons les petits. Mais l'heure vient où nous apprenons — au prix de quelle angoisse! — que la plus inhumaine des passions de l'homme, a en Lui son image ineffable et qu'Il est comme les vieux Juifs l'avaient deviné sans comprendre, un Dieu jaloux.

Un Dieu jaloux... En Dieu ce désir pensif, sévère, cette âpreté, cette avidité de la créature? Elle n'y pouvait croire encore — ou c'était là une vision trop hardie, trop sublime, dont elle devait détourner son regard. Et puis le mot lui-même était pour elle vide, presque insensé. Elle ne jalousait personne, et si profondément qu'elle s'interrogeât, il lui semblait que nulle jalousie, même divine, ne trouverait en elle son objet, car elle se sentait de jour en jour moins capable de refuser rien, sûre de ne rien posséder. Elle croyait sa vie trop simple, trop étroitement commandée par des devoirs monotones, quotidiens, pour qu'elle risquât de s'éloigner jamais beaucoup, moins par vertu que par une humble nécessité, de la place exacte où l'eût cherchée le maître le plus exigeant. Car c'était encore l'une des profondes et sagaces leçons de l'abbé Chevance qu'il importait avant tout de s'écarter le moins possible de ce point précis où Dieu nous laisse, et où il peut nous retrouver dès qu'il lui plaît. L'incomparable détresse de notre espèce est son instabilité.

C'est ainsi que, dans sa nouvelle solitude, elle s'était d'abord appliquée de tout son cœur, minutieusement, à ne pas quitter d'un pas le chemin familier, jusqu'à ce qu'elle eût trouvé un autre guide comparable à celui qu'elle avait perdu. Faire parfaitement les choses faciles, tel était non pas le souhait, mais le besoin de cette volonté inflexible et douce, que l'abbé Chevance avait pourtant assouplie avec tant d'art. Certes, elle n'avait assurément aucune idée d'une force si merveilleuse, et néanmoins la voix inoubliée s'était tue qui en disposait à son gré. Quel cœur intrépide discernerait aisément le facile, alors que l'impossible même paraît à sa mesure? Et quelle tentation eût été plus subtile, plus perfide? Comment eût-elle su que depuis des mois et des mois, le souci de son humble ami n'avait été que de modérer l'élan de sa puissante ascension, ou du moins de dérober à son regard la courbe immense de son vol, le vide peu à peu creusé sous ses ailes? A présent, elle commençait à redouter cette quiétude qu'elle avait acceptée jusqu'alors comme le signe de la faiblesse, de la médiocrité de sa nature. Et l'équilibre une fois rompu, dès qu'elle avait fait effort pour s'en arracher, elle la cherchait de nouveau, puis la fuyait encore, épouvantée d'y reconnaître des délices hier ignorés.

Quels délices, sinon d'une tristesse surnaturelle, où la sensibilité n'avait point part, mais consommée tout entière, au plus secret de l'âme. « Tu n'as jamais été si gaie ! » disait parfois M. de Clergerie, avec humeur. — Était-ce donc vrai? Quelle était cette source invisible, cette fraîcheur amère, pour elle seule? Quel nom lui eût donné l'abbé Chevance? Lorsqu'elle essayait d'interroger le pauvre mort, inutile désormais, toujours surgissait dans sa mémoire, au point précis, à la place encore douloureuse, la suprême image qu'elle en avait gardée, les yeux sombres, comme vidés de larmes, le pli de la bouche, l'énorme fatigue de ses bras jetés sur la couverture rouge de sang. Non ! ce n'était pas là qu'il le fallait chercher... Alors, sans le vouloir, sans comprendre, parce qu'elle refusait cette tristesse ardente, ce don vain des pleurs dont elle craignait l'illusion, parce qu'elle ne pouvait plus espérer trouver le vieil homme ailleurs qu'en son éternel repos, en Dieu, elle glissait dans l'oraison, comme dans un sommeil enchanté.

Était-ce l'oraison? A vrai dire, elle n'en savait rien, et d'ailleurs elle n'eût pas osé appeler ainsi ce qui n'était

encore pour elle qu'une étrange suspension de la douleur et de la joie, ou le lent évanouissement de l'une et de l'autre en un sentiment unique, indéfinissable, où semblaient se fondre la tendresse, la confiance, une recherche inquiète et pourtant suave, et quelque chose encore qui ressemblait à la même pitié sublime qu'elle avait vue resplendir tant de fois dans les prunelles usées de son maître. D'ailleurs elle s'avouait volontiers incapable de faire oraison, déplorant de ne pouvoir se fixer longtemps sur ces petits thèmes proposés par de pieux auteurs dont l'imagination n'égale pas le zèle, enragés à définir et à formuler. « Ne m'interrogez pas, lui disait alors l'abbé Chevance. A quoi bon? Que vous importe d'apprendre si vous faites, ou ne faites pas oraison? Et que m'importe à moi de le savoir, pourvu que je m'applique à réaliser en vous, au jour le jour, l'ordre de la charité? *Ingressa igitur cuncta per ordinem ostia*... Lorsque Esther eut passé par ordre toutes les portes, elle se présenta devant le roi, où il résidait. »

Hélas! qui lui ouvrirait les portes maintenant? Qui lui tendrait à chaque nouveau seuil une main amie? La dernière angoisse du mourant n'avait-elle pas été de découvrir trop tard que la douce ignorance où il avait si longtemps laissé sa fille allait se changer tout à coup, lui disparu, en une affreuse solitude? « Que Dieu s'est bien caché en vous! Qu'il y repose! » s'était-il écrié un jour, d'une voix tremblante. Il avait emporté sa part de ce secret sous les ombres, et elle était désormais incapable de rien découvrir de la sienne à personne, car elle était très loin d'avoir la moindre idée de ce qui s'accomplissait en elle. Sans doute l'apparente médiocrité de ses confessions, leur insignifiance la rebutait un peu, et elle s'accusait intérieurement de renseigner si mal le doyen d'Idouville qui, la connaissant depuis l'enfance, la traitait comme jadis, chaque été, ainsi qu'une écolière en vacances... Mais que lui dire? Que dire d'une soumission à Dieu si parfaite, si ingénue, qu'elle se distinguait à peine du cours modeste de la vie? Elle ne trouvait rien de nouveau qui valût la peine d'être révélé, sinon cette espèce d'agitation de l'âme, trop profonde, trop essentielle, comparable à un orage lointain qui n'est plus qu'une lueur furtive, un reflet dans le ciel limpide, une vibration presque imperceptible de l'air embrasé.

Et cependant, à son insu, voilà qu'elle avait fait déjà le pas décisif, voilà qu'elle s'avançait maintenant à travers un pays inconnu, hors des frontières de son ancien paradis, seule. Une autre que cette petite fille sans peur eût sans doute été accablée du sentiment de sa solitude, et se serait jetée au cloître, éperdue, ainsi qu'en un dernier asile. Mais elle avait été trop longtemps formée à ne demander qu'à Dieu son repos, incapable de fuir ou même de se dérober avant l'heure, prête à faire face, et son regard aussi ferme et aussi sûr, dans son implacable pureté, que celui d'un homme intrépide. Son admirable effort, presque inconscient, spontané, pour ne pas se replier sur soi-même, se diminuer, la nécessité d'engager à la fois, ainsi qu'un chef de guerre, ses régiments contre un ennemi dont il ignore la position et les desseins, toutes les forces de son cœur, l'avait, en quelques semaines, transformée. Comme un homme endormi à l'aube, qui s'éveille dans la brutale lumière de midi avec encore dans ses yeux la sérénité de l'aurore, le monde, le monde qui n'était jusqu'à ce moment pour elle qu'un mot mystérieux, se révélait, non à son expérience, mais à sa charité — par l'intuition, l'épanouissement, le rayonnement de la pitié. Il appartient aux esprits aveugles de croire que le mal ne se découvre qu'aux misérables qui s'en laissent peu à peu dévorer. Ceux-là n'en connaissent pourtant, au terme de leurs lugubres travaux, que les précaires voluptés, la tristesse stupide, la rumination obscure et stérile. O chute vaine, ô cris faits pour n'être entendus d'aucun vivant, froids messagers de la nuit sans rives ! Si l'enfer ne répond rien au damné, ce n'est pas qu'il refuse de répondre, car plus stricte, hélas ! est l'observance du feu impérissable : c'est qu'en vérité l'enfer n'a rien à dire, et ne dira jamais rien, éternellement.

Seule une certaine pureté, une certaine simplicité, la divine ignorance des saints, prenant le mal en défaut, pénètre dans son épaisseur, dans l'épaisseur du vieux mensonge. Qui cherche la vérité de l'homme doit s'emparer de sa douleur, par un prodige de compassion, et qu'importe d'en connaître ou non la source impure? « Ce que je sais du péché, disait le saint d'Ars, je l'ai appris de la bouche même des pécheurs. » Et qu'avait-il entendu, le vieil enfant sublime, entre tant de confidences honteuses, de radotages intarissables, sinon le gémissement, le râle du désir exténué,

qui crève les poitrines les plus dures? Quelle expérience du mal l'emporterait sur celle de la douleur? Qui va plus loin que la pitié?

Ainsi Mlle Chantal pouvait croire que rien n'avait troublé sa paix, terni sa joie, et déjà la plaie mystérieuse était ouverte d'où ruisselait une charité plus humaine, plus charnelle, qui découvre Dieu dans l'homme, et les confond l'un et l'autre, par la même compassion surnaturelle. Transformation trop intime, trop profonde de la vie de l'âme, pour qu'il en paraisse au dehors les signes visibles. Cela était venu par degrés, insensiblement, cela s'était levé lentement dans son cœur. Sans doute, elle n'ignorait pas le mal et n'avait jamais feint de l'ignorer, trop sensible et trop vive pour se dissimuler à soi-même, comme tant d'ingénues volontaires, certaines méfiances et certains dégoûts, mais sa droiture était la plus forte. Ce pressentiment du péché, de ses dégradations, de sa misère, restait vague, indéterminé, parce qu'il faut la déchirante expérience de l'admiration ou de l'amitié déçue pour nous livrer le secret tragique du mal, mettre à nu son ressort caché, cette hypocrisie fondamentale, non des attitudes, mais des intentions, qui fait de la vie de beaucoup d'hommes un drame hideux dont ils ont eux-mêmes perdu la clef, un prodige de duperie et d'artifice, une mort vivante. Mais qui peut décevoir celle qui croit d'avance ne posséder ni mériter rien, n'attend rien que de l'indulgence ou de la charité d'autrui? Qui peut décevoir la joyeuse humilité? L'agonie du vieux prêtre avait pourtant fait ce miracle.

C'était réellement la seule déception qu'elle eût jamais connue, et nulle autre que celle-là n'eût été capable de l'atteindre au point vif, de prendre en défaut sa naïve allégresse. Elle ne pouvait imaginer que Dieu lui manquât jamais, et cependant ne l'avait-elle pas cherché en vain cette nuit mémorable? Il s'était fait invisible et muet. Comme les très petits enfants qui ne connaissent du visage humain que le sourire soutiennent le premier regard sévère sans aucun effroi, mais avec une sorte de curiosité pleine de stupeur, l'amertume d'une telle mort n'avait pas affaibli sa confiance, bien que le souvenir qu'elle en avait gardé restât ainsi qu'une ombre entre elle et la présence divine qui était la source unique de sa joie. Quelle était donc la puissance du mensonge pour qu'il fût capable d'altérer à ce

point, au misérable regard des hommes, le visage même des saints? Et soudain, pareil à ces paysages trop lumineux, trop vibrants, que submerge d'un coup le crépuscule, et qui réapparaissent lentement, méconnaissables, semblent remonter lentement de l'abîme de la nuit, l'étroit univers familier dans lequel elle était née, où elle avait vécu, prenait un aspect nouveau. Il semblait que les choses elles-mêmes lui fussent devenues étrangères, jusqu'à cet ameublement prétentieux et désuet, d'une richesse sans fantaisie, d'une sévérité sans noblesse, académique et bourgeois, de professeur millionnaire. Elle en avait souri déjà bien des fois, mais avec une malice indulgente, comme on sourit de vieilles personnes vénérables et ridicules, toujours connues, inséparables des souvenirs de l'enfance.

Et voilà que sous les damas et les ors perçait leur pauvreté lamentable, leur bassesse. Elle ne les voyait plus sans un malaise indéfinissable, une espèce de méfiance craintive. Que de confidences perdues, faites jadis à ces témoins froids, circonspects, ces faux témoins! Se doutait-elle que vingt ans plus tôt ils avaient reçu d'une jeune femme aux yeux tristes les mêmes confidences vaines? Certes, elle ne songeait pas à les haïr, ou les mépriser, elle était seulement tentée de les plaindre, comme des esclaves dressés à mentir, qui mentent par ordre. Elle les sentait plus que témoins, complices — complices d'une vie à leur image, étroite, têtue, calculatrice, sans honneur, sans amour, d'une gravité sournoise, d'une décence suspecte. Et à mesure que se transformaient ainsi sous son regard les lieux et les aîtres, les figures, les gestes, les voix se dénonçaient à leur tour, livraient une part de leur secret. Trop passionnée pour en concevoir la médiocrité, ou trop pure pour en jamais réaliser l'ignominie, elle ne sentait que leur tristesse, la tristesse de tant d'heures perdues, d'entreprises inutiles, de rancunes, d'inimitiés, d'ambitions, dures comme la pierre, et plus légères que des songes. Sa tendresse filiale elle-même avait résisté un temps, puis s'était changée en un sentiment moins simple, et sans qu'elle y pensât, l'image de son père avait perdu un à un ses traits familiers, s'était pour ainsi dire fondue dans l'ensemble, achevait de s'effacer parmi les ombres. Qu'ils étaient loin d'elle, tous! Qu'ils étaient errants et malheureux!... Pourquoi? A ceux-là, comme au moribond, elle n'avait à donner que sa pauvre joie, sa joie aussi mystérieuse

que leur tristesse... Et, certes, elle la leur donnerait, dût-elle la donner en vain !

D'ailleurs, on aurait tort de croire qu'une telle révélation intérieure eût rien changé d'abord, en apparence, au cours égal de son humble vie. Elle avait accepté cette tristesse comme elle acceptait toute chose, prenant garde d'y arrêter inutilement sa pensée. A la voir, à écouter son rire clair, à suivre, lorsqu'elle courait derrière ses deux grands chiens Pyrame et Thisbé, son ombre bleue sur le mur, l'observateur le plus attentif eût été bien en peine d'imaginer qu'elle venait de découvrir un monde où le moraliste n'avance qu'avec des pieds de plomb, de pénétrer d'un coup, d'un élan, comme par un jeu divin, si loin dans la douleur des hommes. Elle-même croyait toujours voir des mêmes yeux les personnages comiques ou tragiques dont elle savait familièrement les noms et les visages, et s'émerveillait d'y penser avec tant de pitié. Mais comment repousser une pitié à la fois si déchirante et si suave qu'elle finissait maintenant par éclater dans son regard, la transfigurait au point d'inquiéter quelques-uns de ses amis plus perspicaces? Elle ne s'y abandonnait pas sans réserves, elle cherchait parfois à lui fermer, un moment du moins, son âme — et peu à peu, insensiblement, pareille à une petite source diligente, la même compassion surnaturelle, inutilement contenue, venait jaillir en prière. Car jamais son oraison n'était si douce, son union à Dieu si étroite qu'après ces luttes vaines, où s'exerçaient, à son insu, toutes les puissances de son être. O prière qui n'est plus qu'un déliement ineffable, ou comme le gémissement de la nature tirée hors d'elle-même, épuisée par la grâce ! Qui lui en eût dit, à présent, la perfection et le péril?

Cependant des semaines et des semaines passèrent, après la mort de l'abbé Chevance, sans qu'elle s'avisât que sa prière s'était elle aussi transformée, accordée à une expérience si nouvelle, toute intérieure, transcendante, de réalités dont elle n'avait jadis aucune idée. La méprise fut d'autant plus facile qu'elle avait continué à s'acquitter de ses devoirs et gouverner sa maison avec la même allégresse qui ressemblait si fort à celle des enfants, et désarmait jusqu'à l'insolence d'une invraisemblable domesticité recrutée par le caprice de M. de Clergerie, au hasard des recommandations les plus saugrenues, et d'ailleurs incessamment re-

nouvelée. Le petit homme témoignait, en effet, dans le choix de ses serviteurs, d'un optimisme absurde, que la méfiance ou l'avarice avaient tôt fait d'aigrir, mais pourtant si légendaire qu'un certain nombre de perfides amies s'employaient à le fournir chaque saison d'extraordinaires recrues dont elles avaient pu apprécier les mérites à leurs dépens, et qu'elles ne se souciaient pas de jeter à la porte sans cérémonie, car le renvoi de tel personnage énigmatique, au nom riche en consonnes, au regard noir et attentif, venu de trop loin, de villes introuvables sur les mappemondes, n'est pas une petite affaire à négocier étourdiment. « Tu es lasse, disait parfois le futur académicien à sa fille. C'est une charge si forte pour toi ! Ta pauvre mère s'y est usée ! » Mais elle riait de son beau rire intrépide, et il se consolait aussitôt en pensant : « Qu'elle est jeune ! »

Alors elle sifflait ses chiens, ou courait jusqu'à sa chambre, pour mieux songer à son vieil ami. Que ce silence était frais et pur ! Comme elle l'aimait ! Trop peut-être? Aucune de ses prières de jadis ne ressemblait tout à fait à celle-là. « Je parle à Dieu sans cesse, disait-elle autrefois à l'abbé Chevance, je sais très bien lui parler, il me semble. Je lui parle infiniment mieux que je ne le prie. » Mais aujourd'hui, du moins à ces rares moments de bienheureux repos, les paroles s'évanouissaient d'elles-mêmes sur ses lèvres, sans qu'elle y prît garde. La tristesse refoulée, la pitié, ou plutôt l'espèce de crainte douloureuse, pleine de compassion, qu'elle sentait désormais devant chaque visage humain tout ensemble éclatait dans son cœur en une seule note profonde. Elle n'avait d'abord attaché aucune importance à cette nouveauté singulière : « Je m'endors en priant, songeait-elle, voilà tout... » Car elle ne pouvait trouver une autre explication qui la rassurât. Jusqu'au jour...

. . . .

GEORGES BERNANOS.

(*A suivre.*)

Richelieu écrivain

Certains hommes ont dans l'histoire une figure si haute qu'on n'arrive plus à les rapprocher de la commune mesure. Ils sortent de l'humanité et, quand on veut les y remettre, on croit y réussir en les montrant par leurs petits côtés. Ils sont tantôt divinisés, tantôt travestis, et, à la fin, plus méconnus que de moins illustres. Alors il faut en quelque sorte les découvrir et l'on n'y parvient qu'à la condition d'écarter d'abord l'image de convention qui s'est faite d'eux.

Il en est ainsi pour Richelieu. Il a laissé un si grand souvenir dans l'esprit des Français qu'il en est devenu presque inaccessible. Comme Dante pour la poésie, il est *l'altissime* de la politique. On ne peut se permettre aucune familiarité avec le « fameux cardinal ». Il intimidait déjà de son vivant, et les princes du sang trouvaient naturel de lui céder le pas. Un jour qu'il l'avait pris sur le prince de Savoie, son vieil oncle s'écria, non par moquerie, mais avec admiration : « Qui eût cru que le petit-fils de l'avocat La Porte passât devant le petit-fils de Charles-Quint? » Nul n'en imposait comme lui. Il en impose encore, et ceux qui ont parlé de Richelieu ont, jusqu'à nos jours, ressenti une sorte de crainte respectueuse qui est tout à leur honneur.

Sainte-Beuve, qui a presque toujours le mot juste quand il parle des héros de notre histoire nationale, écrit avec une

véritable magnificence : « La renommée de Richelieu (et la renommée, il l'a dit, est le seul paiement des grandes âmes) ne peut que s'accroître avec les années et avec les siècles ; il est de ceux qui ont le plus contribué à donner consistance et unité à une noble nation qui d'elle-même en a trop peu ; il est, à ce titre, un des plus glorieux artisans politiques qui aient existé ; et plus les générations auront été battues des révolutions et mûries de l'expérience, plus elles s'approcheront de sa mémoire avec circonspection et avec respect. » Il y a soixante-quinze ans que ces lignes ont été imprimées. De bout en bout, la prévision était exacte. L'admiration de Richelieu a toujours été croissant. Déjà les hommes du Comité de Salut public se flattaient de le continuer. Et peut-être, le jour où il condamnait la Maison d'Autriche, M. Clemenceau se souvenait-il à son insu du cardinal.

Cette admiration n'a pas toujours été bienfaisante parce qu'elle n'a pas toujours été intelligente. Les flottements et les déviations de notre politique étrangère à partir du dix-huitième siècle, l'entêtement avec lequel les Français l'ont braquée dans un sens antiautrichien depuis la guerre de Succession d'Autriche jusqu'à Napoléon III et même après, en passant par l'impopularité du « renversement des alliances », tout cela est dû au culte, ou plutôt à l'imitation servile, du grand cardinal qui avait la réputation d'avoir fixé une fois pour toutes les règles de notre diplomatie.

*
* *

Pour pénétrer dans l'esprit et dans le cœur de Richelieu, nous avons heureusement ses Mémoires et surtout le *Testament politique*. On est confondu que l'authenticité de cette œuvre ait pu être mise en doute et qu'un connaisseur comme Voltaire ait refusé d'y voir cette « griffe du lion » dont a parlé M. Gabriel Hanotaux. Il y a là, pourtant, ce que ne saurait créer aucun faussaire, à moins de se créer aussi une personnalité. Il y a un style. « Cette pièce, dit Richelieu s'adressant à Louis XIII..., sera conçue en termes les plus courts et les plus nets qu'il sera possible, *tant pour suivre mon génie et ma façon d'écrire ordinaire*, que pour m'accommoder à l'humeur de V. M. qui a toujours aimé qu'on vînt au point en peu de mots, et qui fait autant d'état de la subs-

tance des choses qu'elle appréhende les longs discours dont la plupart des hommes se servent pour les exprimer. » Bien qu'il fût homme de lettres (c'était même sa seule faiblesse), Richelieu avait cette brièveté qui ne s'imite pas, qui ne s'invente pas non plus, et qui tient à l'habitude d'agir et de commander.

D'ailleurs, presque tous les hommes d'action de la grande lignée ont su écrire et quelques-uns ont été des écrivains remarquables. Il existe une parenté entre les mémoires ou les relations de César, de Napoléon, de Richelieu, de Louis XIV, de Frédéric II, noms que nous cueillons au hasard sur les sommets. Il semble qu'on ne puisse gouverner les peuples, les aimanter vers de grandes entreprises, prendre sur eux de l'ascendant et marquer leur esprit de son empreinte si l'on n'est pas pourvu de certains moyens d'expression. On ne le peut pas, surtout, si l'on n'a pas de caractère, et le caractère fait le style. Enfin l'expérience du gouvernement donne l'expérience des hommes. César, Napoléon, Richelieu, Louis XIV et Frédéric, quand ils se racontent, ont à dire quelque chose non seulement sur eux-mêmes mais sur les autres, alors que tant d'écrivains de métier, ne sachant que celui-là et encore ne le sachant pas toujours mieux que beaucoup qui ne font pas profession d'être auteurs souffrent de n'avoir rien à dire.

Nous avons déjà cité Saint-Beuve. Si, après l'avoir lu, on approche Richelieu, on perd l'espoir de définir le cardinal avec des termes différents et qui ne seraient jamais aussi heureux que ceux dont se sert le plus pénétrant des psychologues. Quand l'auteur des *Lundis* appelle Richelieu « ce haut esprit qui est surtout un bon esprit armé d'un grand caractère » ; quand il l'appelle encore « un moraliste consommé et qui a expérimenté à fond le cœur des hommes » ; quand, ailleurs, traçant en deux mots l'image du diplomate, il le définit un « artiste négociateur » ; quand il se contente de cette phrase pour peindre l'homme d'État : « Il tient compte des faits accomplis, » le critique historien décourage de jamais dire mieux. Il n'est qu'un endroit où Sainte-Beuve ait laissé à un autre le soin de graver un trait plus aigu et plus rapide. C'est celui où il écrit que Richelieu « est un de ces architectes qui aiment mieux corriger les défauts d'un ancien bâtiment et le réduire par leur art à quelque symétrie supportable, que de le jeter à bas sous prétexte d'en rebâtir

ensuite un autre tout parfait et accompli ». Richelieu avait dit lui-même, plus fortement et plus vite, qu'il ne fallait pas avoir un système, mais une méthode.

Et l'erreur qu'on a commise sur lui a été justement de croire qu'il avait un système ou de réduire son œuvre politique en système. La diplomatie de Richelieu a été tout entière vie, souplesse, mouvement. Elle a concilié avec un extrême bonheur les inconciliables. Le très regretté Gustave Fagniez a montré dans son *Père Joseph* comment le cardinal, tout en cultivant avec les princes protestants d'Allemagne les alliances de la France, tout en combattant les puissances catholiques, ne perdait de vue ni l'idée de la chrétienté, ni la mission de l'Église. Serviteur passionné de la raison d'État, Richelieu ne lui subordonnait pas les lois de la morale. Il concevait son devoir et les responsabilités de ceux qui conduisent les peuples comme un sacrifice continu. Il s'en faisait une idée religieuse. « Beaucoup, disait-il, se sauveraient comme personnes privées, qui se damnent en effet comme personnes publiques. » Et, parlant de ses insomnies, de son travail nocturne, il les consacrait à ceux qui pouvaient « dormir sans crainte à l'ombre de ses veilles ». Toute sa grandeur est là.

*
* *

Cette grandeur, les contemporains l'ont sentie. Même ceux qui le haïssaient n'ont pu le rabaisser, et Gui Patin, pour médire du cardinal, doit l'appeler un « Jupiter massacreur ». Mais Malherbe, qui s'y connaît, s'écriera :

Grande âme aux grands travaux sans repos adonnée.

Et il y a aussi la célèbre lettre de Voiture qui ne montre pas seulement que cet homme d'esprit avait un jugement vigoureux. On y voit, par son plus brillant interprète, que la société d'alors mettait déjà Richelieu aussi haut qu'on doit le placer. Et cette page, il est juste de la citer parce qu'elle n'est pas seulement à l'honneur de celui qui en est l'objet et de celui qui l'a écrite, mais à l'éloge d'un monde qui, à cause de Mme de Rambouillet, des Précieuses et du sonnet d'Uranie, a laissé un souvenir trop sommaire de futilité :

Je ne suis pas de ceux, écrivait Voiture, qui, ayant dessein, comme vous dites, de convertir des éloges en brevets, font des miracles de

toutes les actions de M. le cardinal, portent ses louanges au delà de ce que peuvent et doivent aller celles des hommes, et, à force de vouloir trop faire croire de bien de lui, n'en disent que des choses incroyables ; mais aussi n'ai-je pas cette basse malignité de haïr un homme à cause qu'il est au-dessus des autres, et je ne me laisse pas non plus emporter aux affections ni aux haines publiques, que je sais être quasi toujours fort injustes. Je le considère avec un jugement que la passion ne fait pencher ni d'un côté ni d'un autre, et je le vois des mêmes yeux dont la postérité le verra. Mais lorsque, dans deux cents ans, ceux qui viendront après nous liront en notre histoire que le cardinal de Richelieu a démoli La Rochelle et abattu l'hérésie, et que, par un seul traité, comme par un coup de rets, il a pris trente ou quarante de ses villes pour une fois ; lorsqu'ils apprendront que, du temps de son ministère, les Anglais ont été battus et chassés, Pignerol conquis, Casal secouru, toute la Lorraine jointe à cette couronne, la plus grande partie de l'Alsace mise sous notre pouvoir, les Espagnols défaits à Veillane et à Avein, et qu'ils verront que, tant qu'il a présidé à nos affaires, la France n'a pas un voisin sur lequel elle n'ait gagné les places ou des batailles : s'ils ont quelques gouttes de sang français dans les veines, quelque amour pour la gloire de leur pays, pourront-ils lire ces choses sans s'affectionner à lui? Et, à notre sens, l'aimeront-ils ou l'estimeront-ils moins à cause que, de son temps, les rentes sur l'Hôtel de Ville se seront payées un peu plus tard, ou que l'on aura mis quelques nouveaux officiers dans la Chambre des Comptes? Toutes les grandes choses coûtent beaucoup : les grands efforts abattent et les puissants remèdes affaiblissent. Mais si l'on doit regarder les États comme immortels, y considérer les commodités à venir comme présentes, comptons combien cet homme, que l'on a dit qui a ruiné la France, lui a épargné de millions par la seule prise de La Rochelle, laquelle, d'ici à deux mille ans, dans toutes les minorités des rois, dans tous les mécontentements des grands et toutes les occasions de révoltes, n'eût pas manqué de se rebeller et nous eût obligés à une éternelle dépense.

Cette page de Voiture mériterait d'être plus célèbre. Elle date de la reprise de Corbie qui fut, en 1636, ce que la bataille de la Marne a été en 1914. Les contemporains avaient donc des raisons très précises et peut-être moins générales que les nôtres d'admirer Richelieu. Il faut un certain effort d'imagination pour considérer, au rebours de la très belle expression de Voiture, les périls passés comme présents et pour nous figurer ce que pourrait être pour nous un « État

dans l'État » tel que l'était la République protestante. Le même effort est nécessaire pour nous représenter, aujourd'hui qu'il n'existe plus, ce « danger d'Espagne » qui pouvait prendre la France à revers par le Sud, tandis qu'il arrivait au Nord par la route ordinaire des invasions. « De la Somme aux Pyrénées » était le « communiqué » de l'année de Corbie. Cette remarque n'est pas inutile pour comprendre que, dans le *Testament*, Richelieu dise partout « Espagnols » où nous penserions « Allemands ».

De même, rien ne semble plus naturel que de posséder, et l'on pense rarement à la peine que s'est donnée le prédécesseur pour acquérir le bien dont on hérite. Ceux qui reprochent à Louis XI ou à Richelieu leur dureté pour les grands conspirateurs, à Louis XIV son goût de la gloire et ses guerres, ne songent pas à revenir à la carte de France telle qu'elle était avant eux ni à perdre les avantages de notre unité. Ils défendront même comme patrimoine national et possession légitime ce qui fut en somme conquête. Il n'est pas de meilleure justification pour les « pères de la patrie ».

Richelieu en est un. Mais une chose encore à laquelle on n'a pas assez l'habitude de penser, ce sont les conditions d'où son autorité avait pris origine. Pourquoi et comment un homme, un ministre, qui se trouvait être d'Église parce que sa robe, alors, menait à tout, a-t-il, pendant près de vingt ans, gouverné souverainement la France? Ce fut, au total, un régime particulier dans l'histoire de la monarchie française qui, au cours des siècles, a souvent changé de caractère, ce qui en explique la longue durée. Ce régime, que les contemporains ont appelé le « ministériat », avait tenu au besoin d'un homme fort, qu'on éprouvait depuis la mort de Henri IV, et à la crainte de retomber dans les désordres du temps de la Ligue. Cet homme, on l'avait cherché. On avait cru le trouver avec le maréchal d'Ancre, avec Luynes. On l'eut avec Richelieu. Et Louis XIII, comme s'il fût resté sous l'impression de sa propre minorité, était à l'unisson du pays lorsqu'il s'effaçait devant le cardinal et lorsqu'en dépit des intrigues il lui demeurait fidèle.

Remarquons, d'ailleurs, que ce gouvernement d'un ministre au nom du roi, c'est, *mutatis mutandis* comme *exceptis excipiendis*, celui de Mussolini sous Victor-Emmanuel III, celui de Primo de Rivera sous Alphonse XIII. En somme, la monarchie ouvre aux dictatures de salut public

les possibilités que leur donnait la République romaine. Et Richelieu, en effet, fut traité de dictateur. Il en garde le nom dans l'histoire. Le fait est qu'il ne réunit pas d'États-Généraux après s'être mis lui-même en lumière à ceux de 1614 et qu'il fit la loi aux Parlements au lieu de la recevoir d'eux.

Les passages les plus intéressants du *Testament* sont peut-être ceux où, s'adressant au roi lui-même, Richelieu définit le « ministériat » et la nature des relations qui, dans ce régime, existent entre le souverain et son délégué. Devançant la postérité, il disait à Louis XIII quel serait son mérite : « Être capable de se laisser servir n'est pas une des moindres qualités que puisse avoir un grand roi. » Cependant « ainsi que divers pilotes ne mettent jamais tous ensemble la main au timon, aussi n'en faut-il qu'un qui tienne celui de l'État ». Donc « on peut dire hardiment que si le souverain ne peut ou ne veut pas lui-même avoir continuellement l'œil sur sa carte et sur sa boussole, la raison veut qu'il en donne particulièrement la charge à quelqu'un par-dessus tous les autres ». Sans doute Richelieu plaide *pro domo*. Mais c'est, appliqué à sa situation particulière, un « Discours de la Méthode ». Et rien n'interdit de supposer qu'il avait lu celui de Descartes.

Cependant, Richelieu mort, Louis XIII mort sept mois après lui, une nouvelle minorité allait commencer. Le ministériat serait encore nécessaire. Mais si Mazarin fut là pour s'en charger, il usa le système. On a souvent raconté comment le jeune Bossuet, arrivant à Paris pour entrer au collège de Navarre, aperçut Richelieu, déjà presque mourant, dans sa « chambre mobile », tendue de pourpre, que *Marion de Lorme* a rendue célèbre. De cette rencontre, des réflexions devaient naître. Bossuet avait vu le grand ministre dans sa puissance. Plus tard, Mazarin finissait dans les Frondes et dans un retour d'anarchie. Avec ses contemporains, Bossuet pensa que, s'il fallait un maître, il fallait aussi que ce maître fût le roi, puisque le gouvernement par délégation avait épuisé sa vertu, puisque la France ne voulait plus de ce gouvernement et puisqu'il ne produisait plus que du désordre. De là l'enthousiasme avec lequel la génération de 1660 salua le gouvernement personnel de Louis XIV : ces successions de pensées rendent compte de la succession des événements historiques. Mais, plus tard, à la fin de son règne trop

long, le grand roi cessera d'être en harmonie avec les générations nouvelles. Alors on sentira le poids du grand siècle autoritaire et la Régence sera comme une décompression , prolongée jusqu'en 1789. Ainsi, par le « ministériat » de Richelieu, on tient fortement la chaîne de l'histoire de France dans les temps modernes.

*
* *

Si, dans sa partie politique, le *Testament* est lu avec plus de fruit à l'aide de ces quelques remarques, il reste à le lire comme l'œuvre d'un moraliste éclairé, d'un « moraliste expérimenté » pour reprendre le mot de Sainte-Beuve. C'est une lecture où l'on apprend beaucoup, qui est en outre agréable et même parfois amusante.

On n'est pas accoutumé à un Richelieu qui badine, comme on n'imagine, selon Pascal, Platon et Aristote qu'avec de grandes robes de pédants. Richelieu avait aussi ses moments de détente et de sourire et il ne dédaignait pas l'épigramme. Il savait varier le ton. Quand il dit que les Français « n'agissent que par boutades », ne croirait-on pas une réflexion de Stendhal? D'un certain Baradas qui avait eu la faveur de Louis XIII et qu'il haïssait fort, il écrivait dans ses Mémoires : « Un jeune homme de nul mérite poussé en une nuit comme un potiron. » Et, là, c'est Saint-Simon qu'on croirait entendre.

Mais on s'aperçoit encore qu'il y avait chez Richelieu un homme de lettres et « de l'auteur ». C'est son petit travers. Il écrit bien. Quelquefois on sent qu'il a voulu écrire et briller en écrivant. Quand il tient la plume, il n'oublie pas toujours qu'il a composé *Mirame* et la *Grande Pastorale.* Il cède au goût du temps et, lui aussi, il a l'air d'avoir fréquenté l'hôtel de Rambouillet. Parlant dans ses Mémoires du protestant Soubise, le frère du duc Rohan, Richelieu dira : « Il met le feu dans le royaume, tandis que le roi est employé en la défense de ses alliés, ainsi qu'Érostrate embrasa le temple de Diane, tandis qu'elle était attentive à promouvoir la naissance d'Alexandre. » Et cette comparaison mythologique est assez surprenante, bien que nous ne puissions pas jurer de ne pas retrouver l'équivalent moins pompeux de ces ornements et de ces fioritures chez certains de nos hommes d'État quand ils s'avisent d'écrire. Plus surprenante encore une inclination aux pointes et aux jeux de mots, comme

lorsque, de Wallenstein assassiné, le cardinal dit qu' « un mort ne mord pas ». C'était le goût des ruelles précieuses. C'était aussi le goût national du calembour. Tout Richelieu qu'on est, on n'échappe ni à son temps ni à sa bourgeoisie, car, au fond, et au moins par le grand-père La Porte, le cardinal était un bourgeois.

Il est d'ailleurs heureux que son style ne soit pas toujours soutenu. Mais, dès qu'il l'est, on retrouve la force et la grandeur. Parfois, ce sont des accents cornéliens, quand il parle de cette « certaine vertu mâle » qu'il faut avoir pour commander, ou encore comme cette pensée que « les grands hommes qu'on voit au gouvernement des États sont comme ceux qu'on condamne au supplice avec cette différence seulement que ceux-ci reçoivent la peine de leurs fautes et les autres de leur mérite ». Ce qu'il dit de l'application, de la persévérance, de l'utilité de punir n'est pas moins fier.

Et l'on observera aussi que Richelieu, connaissant bien la France et les Français, en parle à peu près comme nous en parlons encore aujourd'hui, et, mon Dieu, comme on en a toujours parlé. Il ne se défend même pas contre l'habitude de nous dénigrer nous-mêmes et d'admirer l'étranger, voire l'ennemi, ce qui est peut-être un éperon dont la fameuse légèreté française a besoin, cette légèreté dont Richelieu dit très bien qu'elle porte son remède en elle-même par la variété et la promptitude des « retournements » dont sont capables les Français.

Il avait vu un de ces prodigieux retournements dans « l'année de Corbie ».

Mais c'est surtout par les maximes sur l'art de gouverner que le *Testament* est une grande œuvre et l'on a le droit d'être étonné que ces maximes ne soient pas plus célèbres. Peut-être sont-elles d'une application trop difficile. Peut-être ne sont-elles pas à la portée de tous ceux qui gouvernent, de même que les grands principes de l'art d'écrire ne sont pas à la portée de tous les écrivains. Au surplus, on doit se demander si les préceptes qui servent à conduire les États, aussi bien que ceux qui servent à conduire la vie des particuliers, chacun ne doit pas les avoir d'abord vécus, éprouvés, gagnés sur la résistance des choses par ses propres échecs et par ses propres succès avant de se les formuler à soi-même. Lorsque le cardinal de Richelieu range parmi les règles de la politique qu' « en matière d'État il faut prévoir et pénétrer

de loin les affaires et ne pas appréhender tout ce qui paraît formidable aux yeux », un autre diplomate, de robe aussi, le cardinal de Bernis, lui fera écho à plus d'un siècle de distance et dira, avec une concision d'ailleurs plus romaine : « Il faut tout calculer et ne pas tout craindre. » Ce sont de ces résumés d'expérience que tout homme d'action doit sans doute et, à son tour, composer à son propre usage, comme il en a acquis le contenu par soi-même.

Il n'en est pas moins vrai que le *Testament* est un véritable traité, non seulement de l'art de gouverner en général, mais de l'art de servir en particulier les intérêts de la France. Et, de ce traité, quelques points se dégagent que nous voudrions indiquer en terminant pour illustrer la « méthode », qui est féconde, et que Richelieu opposait au « système », qui est pernicieux. En diplomatie, négocier toujours, même « en combattant ». Dans les grandes affaires, ne jamais chercher les petits avantages. Pas de plus grand péril que de n'en craindre point de la part de son ennemi. Enfin, de tout temps, pour la nation française, nécessité d'être en état de se garantir d'une invasion imprévue, « car il faudrait être privé de sens commun pour ne connaître pas combien il est important aux grands États d'avoir leurs frontières bien fortifiées. »

Avec ce viatique, si tous les successeurs de Richelieu en étaient munis, peut-être dormirions-nous toujours tranquilles à « l'ombre des veilles » du quai d'Orsay, comme il voulait qu'on dormît tranquille à l'ombre de ses veilles du Palais-Cardinal.

JACQUES BAINVILLE.

La Divine Douleur [1]

LES INJUSTICES

Le méconnu.

Il était un grand sculpteur et, parce qu'il était un grand sculpteur, son âme était au fond simple, bonne et magnifique. La sculpture est l'école de Dieu. Mais cette tension vers la pureté d'une ligne unique, pour expliquer chaque chose et en traduire l'harmonie, l'énervait et le déchirait souvent. Surprendre le bond de l'isard dans une courbe ramassée, ou quand il écoute la brise avec son oreille comme une feuille ; étendre la longueur de Diane endormie ; dégager la rondeur d'un nouveau-né ; développer une feuille d'acanthe, tout cela ne va point sans une vibration continuelle de l'être, correspondante aux attitudes de la vie qu'il faut fixer dans l'espace jusqu'ici et non jusque-là.

D'où, par cet amour même de la perfection d'une pensée dépouillée, toujours poursuivie, Pierre, à cinquante ans, avait naturellement mécontenté beaucoup de monde par son extrême sensibilité. Certes quelques-uns, mais si rares, qui comprenaient son génie, excusaient les éclats de son caractère, se disant avec justesse que l'on ne saurait exiger de ce frémissant artiste l'apathie d'un pâtissier.

(1) Voir *la Revue universelle* des 1er et 15 septembre 1928.

Il avait beau, dans la glaise, le plâtre, le marbre, le grès ou le bronze, donner de la résignation aux agneaux, de l'humilité aux ânes, de la bonté aux chiens — ses proches ne pouvaient supporter son humeur et regrettaient qu'il ne fût pas un homme quelconque, du commun, avec qui la discussion est possible. Et, à la fin, sa femme elle-même l'avait abandonné — ou il avait abandonné sa femme — comme on voudra — non qu'ils eussent rien de grave à se reprocher l'un à l'autre, mais parce qu'il demeurait établi qu'il avait un caractère détestable et qu'il était un original. Il souffrit beaucoup de cette séparation à cause du départagement des enfants qui étaient jeunes. Trop chrétiens, sa femme et lui, pour divorcer, ils s'en tinrent à cette cruelle situation, chacun pensant avoir raison et conservant dans son cœur je ne sais quoi de sourd et d'orageux.

L'art n'est pas une excuse, disait la femme, et lui, elle m'a rendu trop malheureux.

Qu'il était triste parfois! Dieu seul était son recours. Il allait à la messe dès l'aube, se rendait ensuite à son atelier où il méditait sur la Sainte Écriture, se disant qu'il n'était pas le saint qu'il eût désiré d'être ; puis il emplissait sa main d'argile et, de cette masse compacte, boueuse, il tirait dans un grand élan d'amour, à l'imitation du Créateur lui-même, des jeunes filles avisées, des masques d'hommes célèbres, des loutres naïves.

Par la grâce de Dieu, aucun de ses six enfants (ils s'étageaient entre six et dix-neuf ans), n'avait mauvaise nature. Leur mère ne les montait précisément pas contre leur père, mais elle leur répétait souvent que les artistes ont un mauvais caractère. Lui, se taisait comme les statues. Mais il n'en souffrait pas moins, car il avait une soif infinie d'aimer et d'être aimé! Il ressentait, malgré tout, que celui qui triomphe à la fin auprès des enfants, c'est la mère. De plus, son métier le ruinait ; il avait de l'indifférence pour ses confrères officiels qui tirent leur épingle du jeu par leur médiocrité même et en rampant aux pieds de l'État. Sa femme seule était riche. Et, d'ailleurs, il ne lui demandait rien, sinon, tacitement, de subvenir à l'entretien et à l'éducation des enfants dont elle avait, à Paris, la libre disposition, dix mois sur douze.

Lui, habitait la province et, durant les grandes vacances, elle faisait les frais de les lui envoyer deux par deux, chaque

couple pendant environ une semaine. La plus petite, Alberte, conduite par une femme de chambre, vint seule cette année-là sans être accompagnée d'aucune de ses sœurs.

Les colchiques déjà perçaient la mousse. Pierre, tenant par la main Alberte, s'achemina doucement dans la mélancolie d'un coteau albigeois. Il la laissait parler. Elle s'extasiait, dans son langage d'oiseau, sur une herbe, un papillon, une feuille. Il l'écoutait, le cœur prêt à éclater par la force de l'amour paternel, semblable à un chêne serré. Il ne l'interrompait point. Par la bouche de cette innocente la vérité sortait comme une humble source. Il pensa aux mots de Notre-Seigneur : « Laissez venir à moi les petits enfants. » Et, assis au sommet de la colline, tandis qu'elle jouait non loin de lui, il sanglota.

Elle devait repartir le surlendemain. Avant qu'elle le quittât, Pierre prit de la glaise, fit une figure de son enfant, et le génie qu'il portait se mêla à cette candeur qui avait parlé sur la colline des Béatitudes. Alberte riait en montrant elle-même, du doigt, sa propre image.

Le soir, il ajusta des ailes pour en faire un ange. Elle dit à son père, en voyant qu'il lui avait donné de quoi s'envoler :

— Moi, je t'aime.

Le paysan d'Araujuzon.

Il avait lui, ses enfants et sa femme, moissonné le lourd froment, flexible comme l'acier, sous le bluet du ciel et le coquelicot du soleil. Maintenant, il s'éteignait presque centenaire, misérable comme il avait vécu. D'après des papiers qu'il m'avait montrés, il était né à Araujuzon, en 1826, dans une ferme dont la solitude gloussait. Elle appartenait au baron des Angles de Boslaure qui chassait, portait une barbe au menton, et une plume de bécasse à son feutre gris.

Lorsque Jean Mialocq, c'était son nom, naquit dans une dépendance du château, sa famille était au service des Boslaure depuis cent ans. Dès l'enfance, il travailla aux champs, et comprit qu'il faut endurer le soleil, le froid, la pluie et la fatigue, pour avoir le droit de manger de la soupe et de dormir dans un réduit dont le sol est en terre battue, près de l'étable. On ne le conduisait guère à Orthez, assez éloigné

d'Araujuzon, à moins que ce ne fût pour lui faire arracher des dents par un charlatan qui battait du tambour à la foire, juché sur un carrosse. Des garçons de ferme, plus âgés que lui, le rossaient pour s'amuser, mais il n'en disait rien, de peur d'être frappé davantage encore. Il était l'ami d'un chien roux dont une oreille manquait. La châtelaine donnait à Jean les culottes usagées d'un de ses enfants qui avait le même âge que lui et, comme elles s'ouvraient par derrière, et qu'il les boutonnait mal, on voyait pendre un bout de sa petite chemise comme d'un mouchoir qui dit bonjour dans le vent. Il n'aurait jamais eu la pensée qu'il pût désobéir à ses père et mère qui ne le gâtaient point. Mais il avait les joujoux et les friandises du Bon Dieu : les pies que l'on déniche, et les grillons que l'on fait sortir de leurs trous avec une paille, le sifflet taillé dans l'aulne au printemps, le moulinet qu'on pose sur le ruisseau étroit, les pommes, l'oseille sauvage et les cerises.

Il fit sa première communion sagement, comme il assistait à la messe, et continua de travailler chaque année davantage. Il y avait des réjouissances qui revenaient : la fête annuelle où la musique faisait un bruit de cigales pour les filles aux joues pourpres et leurs danseurs, et l'on mangeait de la viande en sauce, et de la crème envoyée du château et, en été, le repas qui suivait le dépiquage du froment.

De quinze à vingt ans, il connut les premiers deuils : sa grand'mère, et l'un de ses oncles, la table drapée d'une nappe rude avec, dessus, le crucifix, l'eau bénite et le laurier dans une assiette. Et le pain et le fromage qu'on offre aux invités.

Il ne mangeait pas tous les jours à sa faim, même le pain de maïs qu'on a mis au four dans une terrine tapissée de feuilles de châtaignier. Son père lui disait en béarnais : « La vie est dure, et si tu veux être nourri il faut tirer ton pain de la terre. » Un après-midi, avec sa faux, Jean se sectionna deux doigts de pied. Ensuite il eut la fièvre chaude et il rêvait qu'il pêchait des poissons dans une eau trouble.

A vingt-cinq ans il se maria et il alla tenir avec sa femme, sans quitter Araujuzon, une ferme bien plus petite que celle où il était né, appartenant au même propriétaire : le baron des Angles de Boslaure. Et la vie continua, avec des enfants que l'on a tout d'abord pareils à soi, avec des poules qui grattent le sol, avec des maladies, avec la besogne qui augmente et, à mesure que la famille s'accroît, des changements

de métairies qui, toutes, appartenaient aux mêmes maîtres. Jean aimait ceux-ci, et il les plaignait parce qu'ils avaient perdu leur unique fils, son contemporain. Il n'était point jaloux d'eux. Il se disait que lorsqu'on est paysan, on reste ici ou là, manger et recommencer l'année suivante, peut-être ailleurs, sans plus de profit.

Quand il eut cinquante-neuf ans, sa femme en avait alors cinquante, il dut quitter Araujuzon, le baron et sa femme étant morts, et les héritiers de Paris ayant vendu le domaine à des étrangers qui les congédièrent sans pitié.

Jean Mialocq et sa femme avaient eu six enfants ; deux garçons partis pour l'Amérique, et qui avaient cessé de donner de leurs nouvelles ; une fille à qui il était arrivé malheur ; une autre fille folle, enfermée à Pau ; une troisième religieuse à Langon. L'aîné des garçons s'était marié et les aidait dans leur ferme ; mais il dut chercher place ailleurs, au moment que l'on donna congé à ses père et mère. Ceux-ci purent trouver à se loger dans une toute petite maison, aux environs d'Orthez, à la condition qu'ils cultiveraient une terre à proximité, champ, vigne et jardin. Mais, peu à peu, des infirmités et l'âge obligèrent le couple à s'en aller, à prendre, dans le faubourg de la ville, un taudis. La femme était devenue sourde comme un pot. Elle put faire quelques lessives pour le dehors jusqu'à ce que les rhumatismes la sortissent de l'eau qui les lui avait donnés.

Jean Mialocq, atteint d'une pleurésie, agonisa sans trop souffrir. Il reçut les derniers sacrements avec une foi que jamais l'ombre d'un doute n'avait effleurée. Il me dit le matin de sa mort, en me montrant sa vieille qui ne l'entendait pas :

— Vous la ferez entrer à l'hospice, n'est-ce pas, monsieur? vous me l'avez promis.

— Oui.

Il me prit la main tendrement et me dit, mais en patois, avec un sourire :

— C'est égal ! Ma femme était une femme comme il n'y en a pas beaucoup. Le pain était bon avec un peu de tranche de jambon dessus. Mais puisque Dieu le veut, je m'en vais me reposer.

Madame l'Empire.

C'est dans un épais petit bourg du Béarn, tout à fait mauresque par ses arcades — et l'on assure, en effet, qu'il fut fondé par les Arabes — que j'avais remarqué, à l'église, cette vieille dame pour sa distinction. Sa mise était, par exemple, tout à fait minable. Je me fis présenter à elle que l'on me dit répondre au nom de Mme Olivant. Elle parut satisfaite de faire ma connaissance, causa avec moi quelques minutes, debout dans la rue, et, quand elle me quitta, j'entendis le cliquetis d'acier que l'on m'apprit ensuite provenir d'un appareil orthopédique mal agencé, destiné à remédier à une claudication d'origine tuberculeuse.

La personne qui m'accompagnait me parut fort surprise de ce que m'intéressât à ce point une femme à laquelle, depuis longtemps qu'elle habitait le village, nul ne prêtait attention.

Néanmoins, je compris assez vite que mon instinct ne m'avait pas trompé. Le notaire m'apprit que Mme Olivant était du monde, mais tombée dans la plus noire misère.

Orpheline à quinze ans, elle avait épousé, à dix-huit, un diplomate qui l'avait introduite aux Tuileries où l'impératrice Eugénie s'était engouée de cette provinciale aussi jolie que jeune, vivant loin des complots et des aventures des lionnes. Mme Olivant avait plus d'une fois polké avec Napoléon III. Elle avait agréé sans arrogance pour son prochain, tous ces honneurs, conservant un accueil très simple dans son hôtel particulier où, sous les lustres aux pendeloques de cristal irisées, s'étaient pressés les plus hauts personnages.

La seule pénible croix dont se sentit alors chargée, après cinq ou six ans de mariage, cette ravissante créature, fut dans son ménage fort uni l'absence d'enfants. Elle les aimait et en désirait à la folie. Elle possédait un train de maison qui comportait trois femmes de chambre, dont l'une, plus heureuse qu'en cela n'avait été sa maîtresse, accoucha d'une fille qu'elle avait eue de son mariage avec le valet de pied. Le cœur de Mme Olivant éclata de tendresse à la vue de cette humble nouvelle-née, et elle obtint, du plus amoureux des maris, d'être la marraine de la petite Léonie.

Au cours de la guerre 1870-71, le baron Olivant mourut en peu de jours, laissant une situation des plus obérées :

les immeubles hypothéqués, la dot de sa femme engagée, les titres de rente peu à peu liquidés pour couvrir des dettes de jeu. La pauvre victime n'avait pas eu le moindre soupçon de cette faillite avant qu'elle lui fût brutalement révélée. Elle n'entendait rien aux affaires. Mais quand elle dut vendre ses bijoux, pour parer au plus pressé, le collier que l'empereur lui avait donné, elle pleura entre les bras de sa femme de chambre, la mère de Léonie. Et nul, dans ce monde qui l'avait tant choquée, ne s'occupa plus de la veuve Olivant. D'ailleurs la cour était dissoute, l'Empire à bas qui l'eût, sans doute, secourue. De parenté, elle n'en avait plus.

Durant des années, elle vécut de ces minces travaux d'aiguille et de crochet, mince ressource des pauvres honteuses, recevant quelques dons dissimulés du couple qui naguères la servait. Sa filleule Léonie occupait une large place dans son cœur, et les père et mère de celle-ci ne manquaient jamais de la lui amener à Paris quand ils venaient la faire « sortir » d'un pensionnat où ils l'avaient mise. Le mari et la femme faisaient partie, à ce moment, du domestique du général Le Coindec qui avait construit dans la vallée de Chevreuse. C'était vers 1878. Léonie avait douze ans, sa marraine plus de trente-cinq, qu'elle appelait, je ne sais pourquoi : *Maman l'Empire.*

A vingt ans, Léonie avait obtenu les brevets qui permettent d'occuper un emploi dans l'enseignement primaire. Elle fut tout d'abord nommée en Seine-et-Oise, à proximité du château qui occupait ses parents — mais, quand elle eut trente ans, ils étaient morts.

Quant à la baronne Olivant, que sa filleule ne négligeait point, atteinte de coxalgie, elle dut s'aliter deux ans dans un hospice, jusqu'à ce que Léonie, onze ans plus tard, passée à l'enseignement libre et envoyée dans notre Midi, y fît transporter sa *Maman l'Empire* si misérable et si éprouvée par les événements. Ce fut dans l'épais village, mais beau, que j'ai dit. Les appointements de Léonie étaient minimes. Elle avait loué, pour elle et pour sa marraine, à la commune, une vaste chambre de l'asile.

Elles vivaient là, Dieu sait comme, lorsque je fus présenté à Mme Olivant, puis plus tard à sa filleule, qui l'avait adoptée en renonçant à toute idée d'établissement personnel — pour pouvoir être en même temps institutrice et garde-malade.

Après notre première rencontre, je revis ces dames plusieurs fois dans leur détresse matérielle qu'elles cachaient le plus possible.

Enfin, au cours d'un été accablant, j'allai rendre visite l'après-midi à la baronne Olivant dont on m'avait dit qu'elle était gravement malade. La pièce nue, avec son grand Christ, et les deux lits, était terrible. La pauvre vieille me tendit une main sèche et brûlante. De l'autre, elle égrenait son chapelet. Léonie chassait les mouches orageuses. Sur la table de nuit de la malade, un gros verre, un litre avec un fond de vin rouge, et quatre sous, de monnaie rendue, étaient posés.

— Je mouille sa lèvre avec quelques gouttes de vin pour lui donner du cœur, me dit Léonie.

Je regardai le Crucifié ; on eût dit qu'il contemplait ce vin dont il a fait un miracle et qu'il y mêlât ses pleurs. Et il disait :

Or, je vous dis que je ne boirai plus désormais de ce fruit de la vigne jusqu'au jour où je le boirai à nouveau, avec vous, dans le royaume de mon Père.

L'écolière.

Les fanfares de la Fête-Dieu se sont éteintes. La fraîche pluie des nuages blancs à peine a arrosé le ciel bleu. Assise aux bancs des enfants de l'humble école, à l'église, j'ai vu une pauvre petite fille de la campagne. Comme je passais devant elle, au retour de la procession, ma grande barbe blanche l'intriguait sans doute. Elle me regardait avec tant d'innocence que mes yeux dans ses yeux découvraient les vestiges de celle du Christ que nous venions d'escorter à travers les rues feuillues et fleuries. De quelle ferme au nom harmonieux était-elle descendue? d'Irumbery ou de Tioutatéa?

Enfant, tu as été pour moi, durant les quelques secondes de ce face à face, la source où j'ai vu se mirer l'humble pauvreté. J'ai bien deviné à ton chapeau de paille, trop grand de tour de tête, et de la couleur de la toile cirée des matelots, à ta robe taillée dans de la toile à négresse, que tu es une enfant chérie de la Vierge. Rien, dans la vie, ne t'attend sans doute qui ne soit l'ordinaire du pain et de la peine. Ton

indigence propre, certes, comme un sou neuf, m'a rafraîchi comme l'aspersion d'un gros bouquet campagnard.

O toi, l'Humilité candide, je ne te reverrai plus, ou, plutôt, je ne te reconnaîtrai plus parmi tes camarades d'école! Mais que Dieu qui voit tout, entend tout, applique un peu de ta prière agreste à mon âme qui n'aspire qu'à ta médiocrité divine : *Heureux les pauvres en esprit, car le royaume des cieux est à eux.*

LES MALADIES ET LES PLAIES

Ty.

Il avait si bien fait le sacrifice de sa vie! Je le vois encore, si heureux la première fois qu'il vint s'asseoir à ma nombreuse table toute fleurie de jolies filles qui écoutaient, avec une étourderie enchantée, ce jeune homme qui ressemblait aux personnages de laque sur les coffrets qui sentent le poivre. C'est qu'il disait tant de choses profondes qu'elles ne comprenaient pas très bien! Mais ma barbe blanche, pareille à celle de Sindbad-le-marin, se dressait avec tant d'attention et de respect vers le nouveau convive qu'elle leur en imposait et le leur imposa tout de suite. La plus charmante me dit tout bas :

— Je croyais que les Chinois n'étaient pas si bien!

— Rien à faire, ma chérie ; c'est un futur jésuite.

Et, en effet, Ty était un novice de la Compagnie et de la province d'Espagne ; je ne sais pourquoi puisque son esprit avait un tour tellement français! Il aimait la poésie, la comprenait à fond, ce qui ne l'empêchait pas d'être un théologien, et le plus pratique des conseillers en matière de direction.

Qu'il riait un jour que j'expliquais à une petite fiancée, ivre de son bonheur futur :

— Il est évident que cette gerbe de roses, que vous avez entre les bras, vous ne l'offrez pas tout entière à votre fiancé.

— Comment? s'écriait-elle, mais si!

— Non, pas toute... Vous en distrairiez aussi bien quelques-unes pour les donner au bon Dieu.

Elle rougissait, désorientée.

...Tandis que, continuai-je, le père Ty m'a montré un bouquet à la mode de Chine : des branches en fleurs de pommier, de prunier, de cerisier, et il n'en est aucune qu'il voulût détacher pour l'offrir à un autre qu'à son fiancé. Donc il l'aime davantage que vous n'aimez le vôtre.

— Mais il ne peut pas avoir de fiancé puisqu'il est un homme chinois !

Et Ty d'ouvrir sa large bouche jusqu'aux oreilles :

— Si, mademoiselle, le bon Dieu.

C'est ainsi que nous l'aimions tous, grands et petits, et que nous nous réjouissions dès que nous voyions arriver, souvent à l'improviste, cette ombre incroyablement mince, noire et jaune, dont le visage, presque sans nez, disparaissait sous deux pleines lunes d'écaille et de cristal où vivaient deux scarabées. Sa chevelure était comme de ces herbes qui retombent, par mèches éparses, d'un pot. Ses mains étaient deux araignées qui semblaient tisser une invisible toile sur le royaume de bois sonore des personnages de l'échiquier.

Lorsqu'il déclarait à table, avec bonne humeur, sans forfanterie, à toute cette jeunesse éprise de la vie :

— Et moi, je suis aussi content que vous — parce que je sais que je serai mort bientôt. Le médecin me l'a dit, et j'ai grande confiance dans les médecins.

Et il riait, il riait.

On le sentait si sincèrement joyeux d'envisager sa mort prochaine — quand il levait sa coupe avec nous — que, vraiment, il eût été bien ridicule d'essayer de le dissuader.

*
* *

Le père Ty était le fils d'un camelot qui, débarqué aux îles Moluques avec quarante sous, et un rouleau de papier hygiénique qui lui servait également d'oreiller, avait, en vingt ans, réalisé une énorme fortune. Ce camelot ne s'inquiéta guère que pour le nourrir de cet enfant qui grandit sans avoir jamais connu sa mère, soit qu'elle fût morte, soit qu'elle eût été répudiée. Ainsi livré à lui-même, courant la rue avec des galopins de son âge, il fut recueilli par des Jésuites qui, ayant découvert en lui une rare intelligence, lui inculquèrent les premiers éléments d'éducation. Puis ils l'adressèrent en France à l'un de leurs Scolasticats. L'épicier fortuné ne s'opposa point à ce départ.

Ty pouvait alors avoir dix-sept ans. Il n'avait point encore fait son acte de foi chrétienne. Il était de ceux à qui l'on ne force pas la main. Pour passer le bout de mer qui sépare la côte française de Jersey, où il allait terminer ses humanités, on lui dit qu'il fallait se munir d'un passeport. C'était une formalité toute simple à remplir avec les pièces d'identité dont le jeune homme était nanti. Un scribe quelconque d'une préfecture se mit machinalement à l'interroger en remplissant à mesure la formule du passeport.

— Vous vous appelez?

— Ty.

— Vous êtes né à... le... Votre père s'appelle... Et votre mère?...

Ce mot de mère — il n'avait pas une minute songé à sa mère — le bouleversa. Jamais on ne lui avait parlé de sa mère. Il était un homme, mais comme s'il ne fût pas né d'une femme. Il éprouva soudain le vide effroyable qui était dans son âme, l'abîme, la lacune, la rupture, et une détresse sans nom l'envahit comme d'un enfant perdu dans une foule innombrable et qui ressent qu'il lui manque plus que lui-même.

Cependant il se roidit et, faisant violence au vertige qui le bouleversait, anéantissait toutes les puissances de son être, il inventa un nom quelconque — il ne connaissait pas le vrai. Il ne voulait pas faire à sa mère, morte sans doute, le suprême affront de la renier. C'était assez de l'ignorer.

— Ysé-Wang, articula-t-il nettement.

Le fonctionnaire n'en demanda pas plus long et remit la pièce à Ty qui gagna Jersey.

Il s'alita en y arrivant, en proie à une désolation presque délirante. Durant trois jours et trois nuits il appela sa mère, navrant par un tel paroxysme de douleur les braves hommes qui l'avaient attendu de tout leur cœur et priaient maintenant à son chevet.

Ce fut alors qu'à la cime de son âme agitée par cette amère tempête, qui avait couvé depuis toujours et ne s'était point déchaînée même pendant la fiévreuse traversée de l'océan Indien, et qui maintenant éclatait dans toute sa violence, il entendit bruire l'ineffable verset d'Isaïe :

Lors même que ta mère t'abandonnerait, je ne t'abandonnerai pas, moi, ton Dieu!

Ty comprit que sa mère était en Dieu, qu'il se mit à servir,

dès ce jour, avec cet esprit de confiance et de joie que je lui ai connu, et qui dépassait les limites du cœur.

J'écris ceci en face de l'antique fauteuil de velours vert où il aimait s'asseoir. Mes tout petits lui grimpaient sur les genoux. Maintenant, il est trop haut pour qu'ils puissent en faire autant, mais je suis sûr qu'il les bénit. Ils l'aimaient. Ils ne savaient pas, eux, que sa race fût autre, qu'il eût les yeux bridés et la peau jaune. Ils savaient qu'il était bon.

Albert Fleury.

Albert Fleury avait l'air d'un rajah, et toutes les formes et l'âme généreuse d'un grand seigneur français. Par quel concours de circonstances s'était-il donné tout entier, dès sa vingt-cinquième année, à je ne sais trop quelle cause populaire, d'esprit anarchique, destinée à répandre l'art dans les masses pour qu'elles y trouvent la seule joie permise à une humanité sans espérance? Je ne saurais le dire ; toujours est-il, ses amis me l'ont affirmé, que l'on le vit monter sur les tréteaux les plus étranges pour y répandre l'enthousiasme en déclamant, d'une voix alors sonore, la *Charogne* de Baudelaire, ou le *Satyre* d'Hugo. Son œil devait en même temps fulminer, comme je le vis plus tard, quand il se passionnait. Mais il faut avoir été un chasseur d'autrefois, s'être servi de poudre noire, pour comprendre la justesse de cette analogie.

A trente ans, il était épuisé physiquement, mais son âme, qu'il niait, demeurait frénétique.

Au moment qu'il était le plus atteint, lorsque, dans sa gorge ulcérée, succédait soudain aux rythmes balancés du *Bateau ivre*, une affreuse quinte de toux, je fus envoyé vers lui par un Orthézien auquel il avait marqué le désir que j'allasse le voir à Pau. Je savais qu'il écrivait des vers, mais de ce qu'il pouvait penser et croire je n'avais nulle idée. Il gardait toujours le lit, soigné par son admirable sœur, Françoise.

Qu'il fut donc heureux de ma visite ! J'avais honte vraiment qu'il fît tant d'état d'une marque de sympathie que je sentais qu'il m'eût rendue au centuple.

Isolé, avec cette sœur, dans cet appartement de la Haute-Plante, il y jouissait, certes, de tout le confort que peut

souhaiter un malade ; mais, depuis longtemps, la camaraderie littéraire lui manquait. Comme je ne dissimule jamais, quand l'occasion s'en présente, ma foi catholique, si je la mettais en avant, il m'écoutait avec une telle déférence que j'aurais pu croire qu'il la partageait. D'autant plus qu'à chacune de mes visites je remarquais, sur la cheminée, une inscription qu'il faisait mettre bien en évidence sur un petit chevalet et qui témoignait tant de reconnaissance délicate que je n'osais l'en remercier. Que j'étais loin, dans le fond, de sa fougueuse et généreuse bonté !

Il m'écrivit un jour, ayant craint de me choquer de vive voix, que les idées qu'il avait professées jusque-là étaient les plus haineuses du monde envers le catholicisme, qu'il s'était tu devant moi, de crainte de porter une ombre à l'affection que je lui témoignais, mais qu'il tenait à honneur de ne pas me les laisser ignorer davantage.

J'allai le revoir, comme par le passé. Il commenta sa lettre, me disant qu'il avait le plus grand respect pour des croyants de ma sorte, mais qu'il exigeait l'excommunication publique de Léon Bloy et qu'il fallait en référer au pape.

Il avait autant de candeur que la plupart de ses pareils.

Je lui répondis que, tout en réprouvant certains jugements de Léon Bloy, je le tenais pour un grand écrivain — ce qu'il jugeait aussi — et que ses grands coups de gueule étaient surtout dus à une véhémence engendrée par sa grande pauvreté.

Il m'écouta, réfléchit, mais ne fut point convaincu, et me déclara qu'il était à ce point révolté par le fantôme de Léon Bloy qu'il allait lui écrire que si, lui, Fleury, avait jamais quelque velléité de se convertir, il n'en ferait rien parce que lui, Bloy, l'avait à jamais éloigné du catholicisme et qu'il serait ainsi la cause de sa damnation.

Il aurait fallu que je fusse bien novice pour ne pas comprendre que Bloy commençait d'opérer sur lui dans le sens de la conversion. Nous ne reparlâmes plus de l'auteur de *la Femme pauvre.*

Mais, à quelque temps de là, je ne sais quel maladroit — ou que je jugeais tel — envoya à Fleury un jeune dominicain fort distingué, mais d'une âpreté farouche, et de la doctrine la plus roide. Je me trouvais à cette entrevue, et j'avais la plus vive crainte que ces deux âmes de même carac-

tère au fond, de cristal et d'acier, ne se heurtassent jusqu'à se briser au premier choc.

Je revois la bure blanche du père B... qui avait dû enlever sa douillette, tant il avait plu dessus. Fleury mit en doute l'infaillibilité de l'Église, à quoi l'autre répondit par de petits mots brefs. Je me retirai avant la fin de la visite, moins pressé par l'heure de mon train que par l'agacement où j'étais de penser qu'un tiers, par manque de psychologie, avait voulu aboucher les deux êtres les plus inconciliables du monde, qui allaient fatalement rompre.

Je revis Fleury peu après cette rencontre. Il me dit, me parlant du moine :

— Je n'ai jamais rencontré d'homme dont le caractère cadre davantage avec le mien. Je n'ai pas sa foi. Voilà tout.

La maladie empira. Les intestins furent pris. Mon cher ami, qui était si maigre, enfla beaucoup. Il souffrit terriblement. Mais, une nuit, il l'a raconté dans le plus beau de ses poèmes, il vit la face très douloureuse du Christ penchée sur la sienne et l'Amour divin le ravit.

Il fit rappeler, par télégramme, le père B... qui avait regagné Paris après une prédication de carême, et qui accourut pour recevoir la confession d'une âme, sans doute orageuse, mais dont l'éclair final illumina le ciel.

Quelques heures avant sa mort, je fus conduit auprès d'Albert Fleury. Il somnolait. Ses draps étaient monstrueusement soulevés par son œdème croissant de jour en jour. Un moment il se réveilla, me vit, me sourit, et sa face cireuse reflétant une joie inexprimable, il me dit :

— Je crois.

Et il se rendormit.

L'ambulance d'Orthez.

Ce fut le premier convoi de blessés évacués sur Orthez dans le désarroi de la guerre. Et l'on sentait que la répartition s'était faite à la débandade, que les trains avaient roulé, depuis l'arrière-front, des heures et des heures, rétrogradant, revenant sur eux-mêmes, circulant, les ambulances encore mal organisées, celles-ci déjà combles, celles-là marchant à vide.

Les locomotives ne s'étaient pas encore ressaisies. Traî-

nant après elles leurs anneaux de wagons, comme des bêtes en deuil, elles erraient, traquées de gare en gare, en butte aux conciliabules et aux marchandages forcés des administrations et des municipalités.

Enfin ces pauvres hères nous parvenaient, au bas du perron d'un vieux collège poétique où régnait, à l'intérieur, en ce temps tourmenté, une paix paradoxale.

Ah ! si leurs mères avaient vu ces enfants enlevés, à moitié expirants, des autos qui les avaient emmenés de la gare ! Visages et mains de boue livide, assimilée dans les tranchées, éclairée, seulement, si je peux dire, par l'ombre cave et mortelle des yeux.

Je crois fermement, mon Dieu, que votre Fils a été crucifié par amour pour nous, mais ne me demandez pas autre chose que de m'incliner, en me faisant violence, devant le mystère de cette moisson saccagée.

Ils étaient naguères tels que de beaux épis de blé, leurs bouches comme des coquelicots, leurs yeux ainsi que des bluets ou des grillons. Et maintenant, voilà !

Quelle douceur pour eux d'être déchaussés, lavés, revêtus d'une chemise propre, couchés dans cette file de lits pareils au linéament d'une aube qui se lève sur cette espèce de fin du monde. Il n'est qu'une expression pour dépeindre une telle détente : le soulagement dans la consternation qui suit le coup de foudre.

Les filles de Saint-Vincent-de-Paul épinglent aux chemises de pieux emblèmes ; les docteurs passent, importants et bonshommes ; on prend les températures ; on établit les identités ; on distribue à ceux qui peuvent en user les nourritures les plus délicates. Peu à peu des améliorations se produisent. Et c'est alors que j'entends monter, du cœur de ces soldats tout d'abord silencieux, le plus étrange des hymnes : Je veux dire l'ensemble des souvenirs qu'impose à chacun d'eux l'amour de sa province.

Plichon vante la bière que son père, cabaretier, rendait écumante et grasse et pétillante à souhait, en introduisant, dans le fût, à l'orifice intérieur du robinet, une poignée de grains de froment.

Courouble vantait la saveur du radis noir et le montant de l'eau-de-vie absorbée près du haut fourneau « et qui est suée avant midi ».

Potelette avait possédé un coq de combat, plusieurs fois

primé, à qui il ne manquait que la parole, doré comme un oiseau de paradis, surnommé le Kaiser, et que les Allemands avaient étranglé en entrant dans le village.

Arleux était habile à descendre, avec la flèche de son arc, un pigeon de terre cuite au haut d'un mât.

Leleu riait en contant qu'une de ses vieilles voisines avait fait donner à son poèle une couche de couleur rouge sombre, pour laisser croire au monde qu'elle était assez riche pour y entretenir constamment un feu vif.

Yves de Camaret, tout en laissant flotter son regard d'algue sur je ne sais quel invisible océan, déclarait : Il y a du cidre chez nous, de la soupe aux poissons et des coquillages ; mais beaucoup de pêcheurs meurent en mer.

Trizac m'affirmait qu'il y a encore quelques ramoneurs et marmottes dans son pays.

Et Pascal, de Sarlat : Chez nous, l'on entend les femmes casser des noix toute la sainte journée, et, si l'année est fruitière, on augmente ses revenus rien qu'à se promener avec un chien ou un cochon. Il y a beaucoup d'écrevisses.

Et Seurin, il était de la Gironde : Il n'y a pas de ville conséquente comme est Bordeaux pour la distraction ; le Grand-Théâtre, les masques de Caudéran, les sociétés et les orphéons, et l'on y mange mieux et meilleur marché qu'ailleurs, la bonne alose de Libourne ou la saucisse aux huîtres, en buvant quatre-vingts centilitres de vin de Bourg.

Et Campaguillon, de Cazaubon : Il n'y a pas d'armagnac comparable à celui de la récolte 1902, à preuve qu'on a donné à un propriétaire la médaille d'or du cognac ; on s'était trompé à Toulouse, de grands dégustateurs pourtant. La manière, c'est comme on distille. Je fais jeûner les escargots sur un grand tas de fagots.

Et Lescure : Quand Marcelin Albert a prêché la révolution, la croisade, censé, rapport à la mévente des vins, les femmes défilaient précédées du drapeau noir et leurs enfants les suivaient en pleurant la faim. Oui, monsieur. Et l'on s'est foutu de nous.

Mais Bocquillon, le Parisien : Il y a une balle qui m'a effleuré le crâne en n'entamant que le cuir chevelu, m'a-t-on dit. On a nettoyé la plaie ; mais, quand même, je continue à souffrir horriblement depuis.

Bocquillon avait rapporté, du front, la capote d'un uhlan qu'il avait tué d'un coup de baïonnette et elle portait des

taches sombres. Il priait souvent et longtemps à la chapelle. Il me disait : Quand la guerre sera finie, je reprendrai mon commerce de courtier en pierres fines.

Six mois après, il fallut le trépaner, et il mourut.

Où sont les autres?

Ah! pauvres petits! Avant que vous ayez retrouvé, après tant de plaies et d'angoisses supportées, la bière écumante sous la tonnelle fleurie de roses du Nord où passe le Juif errant; le goût piquant du radis noir, le choc de la gniole; le petit coq hardi aux éperons redoutables; la fête des archers sous les arbres paisibles; le tranquille logis où ronfle le poêle; le parfum salubre des goémons, les bigorneaux et le jus fermenté de la pomme; le fromage auvergnat parmi les sombres masures qui lui ressemblent; le petit Savoyard chanté par un vieux poète; les rochers de la Dordogne avec les nids d'aigles seigneuriaux qui dominent le courbe miroir de la rivière aux cent ponts; les bosquets de noyers comme de la nuit au soleil; la ligne courbe, fière, immense, imposante, des quais gris de Bordeaux berçant les navires; la bonhomie de la population; les vignes d'Armagnac aussi bleues qu'un ciel d'Ingres, ses coqs d'Inde dans les chênes; la fermentation des gros bleus de l'Aude, les muletiers, les chansons de Séverac; et l'émeraude verte, comme la prairie, et le rubis pareil à votre sang versé!...

Enfants, avant que d'avoir retrouvé cela, il ne vous aura pas fallu moins que de mourir et d'aller au ciel où Dieu vous aura accueillis en pleurant.

Le pèlerin de Lourdes (1).

Dans la foule innombrable que j'ai vue défiler à Lourdes, un pèlerin m'est apparu qui semble la résumer tout entière au physique et au moral. Beaucoup m'objecteront, certes,

(1) *J'atteste qu'en 1905, au pèlerinage national de Lourdes, vers dix heures du matin, Paul Claudel et moi nous trouvant dans l'enceinte circonscrite par les grilles de la piscine, à droite quand on tourne le dos au Gave, près d'un banc de pierre et de la dernière porte qui, du même côté, donne accès aux baignoires, nous avons vu, de nos yeux vu, un homme de quarante ans aux membres tellement noués, révulsés, qu'il faisait songer « aux racines emmêlées d'un châtaignier ou aux tentacules d'une pieuvre ». Ces comparaisons très exactes sont de Paul Claudel.*

L'infirme en question se tenait en chien de fusil, comme il pouvait, sur la civière que l'on avait un instant déposée à nos pieds avant qu'on l'enlevât à la suite des autres

que ni les femmes ni les hommes, observés isolément, certains appartenant aux plus hautes classes sociales, peuvent n'avoir aucun rapport à ce pauvre hère. Néanmoins ceux qui ont l'âme vraiment lourdaise n'y contrediront point.

C'est un homme du peuple, dont j'ignore le nom. Il a cinquante ans. Il est d'une taille un peu au-dessous de la moyenne, et légèrement trapu. Il a une face d'un brun terreux comme bien des gens du Lot-et-Garonne, aux méplats saillants, le nez court et socratique, de larges yeux si marron, qu'ils en sont noirs, les lèvres grosses et brunes, les oreilles trop grandes, la barbe tondue ras, un chapeau melon qui a l'air d'un bateau renversé dont la coque bosselée a subi les tempêtes de la misère, un col en lustrine noire, une jaquette et un pantalon noirs et rouillés, une chaîne de montre en étoffe ou en crin, des souliers de routier, dont l'un adapté à la difformité d'un pied, l'autre normal, mais présentant au bout un gros bourrelet. Il porte en bandoulière une musette. Et il boite terriblement, d'une manière saccadée, comme sous une série de décharges électriques, s'appuyant à une canne-béquille dont la poignée sculptée grossièrement représente un oiseau inconnu.

Surtout quand l'azur palpite sous la brise, ou s'immobilise dans la torpeur d'août, au-dessus de la marée humaine qui vient battre et baiser la roche sacrée, et dévale par les rues, ou monte à l'assaut du calvaire, on aperçoit celui qui semble incarner la foi de Bernadette et que je nomme moi-même : le pèlerin de Lourdes.

Il ne manque pas un pèlerinage national. Il connaît tout

avec son hospitalisé. Celui-ci contemplait, avec une expression de foi que je n'ai vue à personne, le crucifix qu'il tenait.

On l'emporta. On le plongea dans l'eau miraculeuse, et, quelques minutes après, il en ressortait transfiguré, redressé tout à fait. Nous éprouvâmes, mon ami et moi, de l'effroi tout d'abord, puis une joie débordante, une reconnaissance sans nom envers le Ciel.

J'atteste encore qu'à la procession du Saint-Sacrement, lors du cinquantenaire de la première apparition de l'Immaculée à Bernadette, j'ai vu onze malades exposés se relever de leur grabat, sans pouvoir les considérer d'aussi près qu'il m'avait été permis pour l'infirme guéri devant nous à la piscine. Néanmoins, je les revis, sauf un, le lendemain, au bureau des constatations.

J'affirme que l'une de mes enfants, en bas âge, transportée à Lourdes dans un état désespéré, l'épine dorsale déviant déjà, a reçu, après des prières faites pour elle à la grotte, la grâce d'une guérison si rapide, quoique pas subite, que je la tiens pour un miracle au sens théologique.

J'ajoute m'être trouvé à Lourdes depuis, comme je m'y étais rendu mainte fois avant 1905, *sans avoir assisté à des miracles. Pour les grâces spirituelles je suis assuré qu'elles sont infinies.*

le côté populaire de Lourdes qui déroute et dégoûte les esprits forts : le panorama, le cinéma, les boutiques où l'on vend des vierges lumineuses, des médailles, des porte-plume, des presse-papiers, des fioles revêtues de vannerie. Il reconnaîtrait, les yeux fermés, rien qu'à son odeur de tiède humidité, la crypte, et le rosaire à son parfum d'encens, et la basilique, dont les ors miroitants s'infiltreraient à travers les paupières. Il connaît le personnel de Lourdes. Il admire la stature du comte Étienne de Beauchamp, chef des brancardiers. Il s'est délecté, sans l'ombre d'une jalousie, lors du congrès eucharistique, aux uniformes des camériers, des chevaliers de Malte et du Saint-Sépulcre, qui envoyaient, d'heure en heure, des télégrammes à Rome pour faire trancher par le protocole des cas de préséances respectives. Il a sympathisé de loin avec les cardinaux dont on relevait la *cappa magna* pour qu'ils ne foulassent point ce symbole du sang versé par l'Église. Il a retenu les visages de Leurs Éminences de Cabrières et Burnes, de Mgr Amette, de tels et tels Américains dont la soutane tirait sur le violet des daturas ; de ces saints moines qui emballent les foules : le père Joseph et le père Antoine qui avait l'air de venir du désert, qui riait par amour du Christ et qui élevait une colombe.

Quand le pèlerin de Lourdes s'est enivré de toutes ces pompes, le voici qui prend part à cloche-pied, sous les engrenages inextricables des étoiles, à la procession aux flambeaux. Puis il va dormir à l'abri public.

Il boit de l'eau, un peu de vin, mange du pain rassis, du saucisson, du fromage, mais son âme pleine de Dieu vibre comme un océan d'amour sans bornes.

Il a vu des miracles. Lui cependant n'a jamais obtenu, depuis vingt-cinq ans, le moindre soulagement à sa boiterie. Et c'est là sa grandeur. Il croit à Lourdes d'une manière éperdue. Il ne se demande pas si la source qu'a fait jaillir la Vierge possède, ou non, des propriétés radio-actives dont les scientistes puissent se prévaloir, ni si l'hétéro et l'auto-suggestion influencent le phénomène de telle sorte que l'on puisse les invoquer contre le surnaturel ; ni s'il est bon d'écarter les cures de maladies nerveuses en tant que preuves à l'appui ; ni pourquoi un tel est guéri et pas l'autre ; ni comment il se fait qu'un cancer disparaît au lieu qu'on ne voit pas une jambe amputée repousser. Il a la foi. Il sait que

Dieu en agit comme il faut, presque toujours dans le mystère, et qu'il n'a point de comptes à nous rendre. Il croit.

Il croit. Et, un chapelet dans sa main libre, sa caravelle de feutre tant bien que mal retenue sous un bras, il voit défiler, depuis un quart de siècle, les voitures à main transportant jusqu'à la grotte, la piscine ou l'esplanade, la lie et les ferments du corps humain : eczémas et chancres de la face, ostéites tuberculeuses, incendie de la moelle, amaigrissements paradoxaux, crises de nerfs écumantes — que sais-je !

Quand il voit plus malade que lui dans une voiturette qui ne peut avancer à cause d'un stationnement de bavards ou de maladroits, il s'écrie d'une voix forte et mâle, tout comme s'il était chargé de faire la police :

— Faites place, s'il vous plaît, au nom de la Reine des infirmes !

Et l'on se range aussitôt. Et il entonne, de toutes ses forces, un *Gloria Patri.*

Mais voici que va prendre fin son bienheureux séjour. Il n'a plus que quelques heures avant d'aller prendre son train qui doit le ramener à Montauban, Albi, Perpignan ou Paris.

Et c'est alors qu'il accomplit, en été, le même rite toujours. Il achète, pour les suspendre à la grille de la grotte, quelques fleurs qu'il noue avec un petit ruban tricolore dont il s'est muni avant d'entreprendre le voyage. Un ruban tricolore, car c'est dans une campagne militaire et marine qu'il a perdu l'usage d'une jambe dont les muscles se sont atrophiés douloureusement.

Et, passant à côté d'un prêtre qu'il ne connaît pas, il lui crie avec enthousiasme : « Quelles journées, monsieur l'abbé ! Quel honneur pour la sainte Vierge ! Il y a eu encore un miracle ce matin ! »

Et il continue de trottiner vers la grotte. Et la poussière et le soleil font un nuage d'or autour de lui.

Le suicidé.

Cet être cher a disparu en pleine santé, si brusquement d'auprès de vous que l'on s'en est bien étonné ! Mais nous seuls, vous et moi, savons qu'il a, hélas ! devancé l'arrêt de Dieu.

Relevez, cher ami, vers votre crucifix, ce front abattu. Je sais que votre plaie est horrible, plus qu'aucune autre : à ce double point de vue que l'on se demande dans quel

abîme de douleur a pu sombrer en silence l'être que votre cœur chérissait plus que tout au monde pour qu'il en soit arrivé à cette lamentable extrémité — et parce que vous savez que l'on porte le plus sévère jugement sur celui qui n'a pas eu le courage de survivre, et qui a désespéré de son salut ou d'une amélioration dans son état physique ou moral.

Ne pensez pas, certes, que tout soit perdu ! Bien que la vieille et sainte Église, si maternelle, déplore par-dessus tout une telle issue et, dans sa douleur profonde, que l'un de ses enfants ait douté, à une minute décisive, de l'éternelle force et du pardon éternel qu'elle lui offrait, aille parfois jusqu'à lui refuser la sépulture chrétienne, le plus souvent miséricordieuse elle n'en agit point avec cette rigueur.

Elle considère la faiblesse de ses enfants, elle fait la part du pauvre organisme humain, de tout cet ébranlement nerveux qui résulte souvent de la trépidation de notre complexe existence moderne, ou de cette intoxication qu'engendre une vie trop stagnante, qui peuvent se tourner à véritable folie et nous permettent de dire avec Jésus : « Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » (Luc, xxiii.)

Je vous répète là des vérités auxquelles, sans nul doute, votre esprit s'est déjà arrêté, mais pas assez peut-être, car, encore une fois, si l'Église se montre si rigoureuse pour celui qui, en toute liberté, a commis ce crime contre soi-même, considérez comme elle cherche les circonstances atténuantes, s'attendrit en déplorant notre faiblesse fiévreuse et chante encore son chant mélancolique, mais où perce l'espérance, sur la dépouille du malheureux.

« Faites-nous miséricorde dans la mesure que nous aurons espéré en vous. »

— Non seulement dans la mesure que la pauvre âme aura espéré, alors qu'elle n'était point en délire, mais dans la mesure où nous aurons espéré, où nous espérons encore pour elle.

Je sais bien que l'un des points qui vous inquiète le plus — quoique bien fait pour vous rassurer davantage encore sur le salut du pauvre pécheur — c'est que des cas analogues se sont produits dans sa famille et comme s'il y avait eu là une sorte de fatalité atavique, une maladie héréditaire à crises renouvelées.

Raisonnant ainsi, vous mettez les choses au pire, vous ne tenez pas assez compte de cet élément surnaturel qui, mys-

térieusement, éteint en chacun de nous, à un moment donné, des tares extrêmement répétées : car, individuellement, chacun les a toutes possédées en puissance puisque notre ascendance est innombrable jusqu'à Adam.

Jetez-vous donc avec confiance (vous pouvez tout en Celui qui vous fortifie) entre les bras de cette Majesté qui permet les coups de foudre les plus terribles dans le ciel le plus assombri ; mais, tout à coup, le pommier tout en fleurs réapparaît ruisselant d'une lumière divine et tel qu'un bouquet nous rappelant qu'il y aura, après les sanglots de l'orage, les noces éternelles où nous nous embrasserons.

La folie.

Cette claire intelligence a sombré — sur qui un noir cauchemar a étendu son voile et ses ailes. La fille que vous avez tant aimée, admirée pour son bon sens même, n'est plus qu'une nuit opaque d'où sortent des sons inarticulés, des sanglots, d'étranges phrases qui donnent à celui qui les entend le frisson d'effroi que font passer sur nous les manifestations occultes. La mort lui eût été, sans doute, moins cruelle. Pour vous c'est aussi affreux. Marguerite dans son cachot ne reconnaît plus Faust, c'est le plus terrible martyre que, sur terre, il puisse endurer. Et votre propre fille ne vous reconnaît plus.

Ce printemps qu'elle composait, son rire comme une source, les papillons et les oiseaux de ses pensées, il semble que je ne sais quel incendie intérieur ait tout réduit en fumée et en cendres.

Cependant, ce n'est que la faiblesse de votre foi qui vous fait envisager une telle épreuve comme un cas absolument désespéré. Mais loin de moi de vous rendre responsable des révoltes d'une nature ulcérée qui n'est plus toujours maîtresse d'elle-même !

Quoique ce mal qui a nécessité l'internement, si horrible pour les proches qui sont obligés de le provoquer, puisse humainement disparaître ou s'atténuer, je ne veux point vous entretenir dans un espoir qui est, sinon le miracle, du moins une grâce insigne. Je veux simplement vous rappeler que nous ne vivons qu'un temps au milieu des apparences et, selon saint Paul, comme en énigme.

Les catastrophes dont parfois le globe est victime, ces ter-

ribles éruptions et convulsions du Japon ou de la Martinique, n'empêchent point que l'équilibre général du monde soit conservé, qu'un beau ciel luise, en un mot « que la lumière soit ». Au-dessus du désastre, de cette lésion locale des vertèbres et, si je peux dire, du système nerveux de la terre, par delà ces accidents, plane dans la sérénité de Dieu la ferme assurance que la gravitation suit son cours et les germes marchent à leur fin.

Or l'argile de votre enfant, aussi charmante par ses teintes et ses chants et sa forme que le fut une île ébranlée et calcinée par un feu mystérieux, retient une âme dont l'intégrité échappe à nos sens, mais que Dieu pénètre en attendant qu'il la libère de ces liens matériels qui l'enchaînent et la contrarient.

Puisque vous avez aimé la poésie, permettez-moi une comparaison : une lyre dont un choc a faussé les cordes à jamais n'est-elle, telle qu'elle est, la preuve qu'autour d'elle, et en elle-même persiste le témoignage de la parfaite harmonie avec qui le contact demeure, hors ces cordes?

Deo Van Dinh.

Il était le fils d'un seigneur de Laï-Chau qui l'avait envoyé suivre en France des cours d'architecture. Il se nommait Deo Van Dinh. A dix-huit ans, l'âge où je l'ai connu, il avait la maturité d'esprit d'un homme de quarante.

Il tomba malade à Paris. Le gouvernement prit soin de lui, car son père avait joué un rôle important au cours de négociations entre le Tonkin et la métropole. Un administrateur l'envoya respirer l'air de notre Midi. Des Landes, il vint à Orthez, où il loua un appartement dans une dépendance de l'hospice qui a l'air d'un marché aux fleurs. Les bonnes sœurs l'affectionnaient. Il séduisait par sa distinction réservée, où entraient beaucoup de pudeur et de reconnaissance.

Nous ne fûmes pas longtemps sans être des amis. Il parlait fort bien le français. Je lui prêtais des livres, de voyages surtout. Je m'intéressais beaucoup à tout ce qu'il me racontait des mœurs et des usages de son lointain pays que je regarde sur la carte avec un peu d'effroi et une infinie tristesse : là-bas, du côté du Yun-Nan, une région montueuse où roulent des torrents encaissés au long des rives,

son grand-père vêtu d'une robe fleurie poursuivait les cerfs. Il y avait une sorte de murène dont le cou s'enveloppait d'un bourrelet de graisse excellente ; des nénufars au sucre, des nids d'hirondelle ; des palmes de canard confites ; une sauce noire, de poisson fermenté, qu'on lui expédiait de là-bas avec de la belle soie pour y tailler des chemises. Il n'avait plus l'occasion de montrer son élégance — presque toujours allongé sur sa chaise longue, ou dans son lit.

Le thermomètre allait et venait ; la toux aussi ; ses yeux brillaient comme des marrons d'Inde, surtout quand il avait la fièvre.

Je l'interrogeai sur ses croyances religieuses. Il me dit avoir été élevé dans le taotisme, mais ne croire à rien. Il entendait par « ne croire à rien » nier la survie, conclure à l'évanouissement du moi dans une sorte de ténèbre, en un mot le néant.

Je lui dis repousser comme affreuse une telle conception, et que je pensais tout autrement.

Il me demanda pourquoi.

Je lui expliquai — il m'écouta avec une grande attention, — que je crois que la vie a un *sens*, presque au même titre qu'un lièvre a un sens de la vitesse, et la route un sens, à droite ou à gauche, ou qui monte et qui descend ; que nous sommes nés dans le *sens* de Dieu, et que c'est dans ce sens que tous nos efforts doivent tendre pour arriver à la vie éternelle. C'est trop triste, et trop bête, lui dis-je, de penser que toutes nos belles amitiés, les baisers des fiancés, l'amour passionné de la famille, les conceptions sublimes de l'art et de la science, les nobles dévouements n'ont pas un sens éternel et que notre pauvre chair qui les aurait seule enfantés ait pour conclusion la sanie et le fumier.

Ma théologie était bien peu à l'usage d'un Chinois, mais il l'écoutait avec goût. Je lui parlai de notre foi au Christ, à la Sainte Écriture qu'il a inspirée.

— Alors, me dit-il, nous irions habiter un beau pays?

Il fut extrêmement frappé de la simple et si belle description symbolique du Ciel que je lui lus, de l'Apocalypse : *L'ange me montra aussi un fleuve d'eau vive, brillant comme du cristal, sortant du trône de Dieu et de l'Agneau. Au milieu de la place de la ville, sur les deux rivages du fleuve, était l'arbre de vie portant douze fruits, et chaque mois donnant son fruit; et les feuilles de l'arbre sont pour la guérison des nations.*

Il n'y aura plus là aucune malédiction, mais le trône de Dieu et de l'Agneau y sera, et ses serviteurs le serviront. Ils verront sa face et son nom sera sur leur fruit. Il n'y aura plus là de nuit et ils n'auront pas besoin de lampe, ni de la lumière du soleil, parce que le Seigneur les éclairera, et ils régneront dans les siècles des siècles.

Il saisissait avec son cœur tant de limpide magnificence.

Un jour, c'était un matin vers onze heures, je le trouvai qui finissait de se laver les mains. En replaçant la serviette, il me dit :

— Je crois. Je veux recevoir le baptême.

— Mais, observai-je, la semaine dernière tu ne croyais pas. Et tu crois maintenant?

— Je ne croyais pas il y a huit jours. Mais à présent, je crois.

C'était dit avec un calme, une réflexion, une certitude profonde qui interdisaient toute autre objection.

Il fut fait comme il le désirait, et c'est ainsi qu'il devint mon filleul. Ensuite il alla plus mal. On lui donna l'extrême-onction. Mais, un jour, la veille de sa mort, il se crut guéri tout à fait :

— La semaine prochaine, fit-il, je partirai pour un beau pays ; la Normandie, peut-être.

Le lendemain, dans l'après-midi, j'allai le voir.

— Il est au lit. Il vous réclame avec une insistance fébrile, me dit la sœur Joseph. Il attend un fruit de son pays que vous devez lui rapporter de Pau, m'a-t-il dit.

En effet, j'avais des bananes.

Je lui en tendis une à moitié décortiquée :

— Prends, Dinh ; voilà un fruit de ta patrie.

Il y porta ses lèvres avec un respect infini. Il était mort.

Jean Cauhapé.

C'était un grand prêtre. La rude montagne d'Aspe nous l'avait envoyé dans la vallée. Tout enfant il gardait les agneaux et dressait au Dieu trois fois saint des autels de mousse et de fleurs.

Après le séminaire il fut abbé à Navarrenx, puis aux Eaux-Bonnes et, remarquable par ses vertus, nommé curé

à Bayonne, dans le quartier Saint-Esprit où demeurent les juifs sordides et les Rébeccas aux anneaux d'or. Il s'attacha beaucoup à cette paroisse obscure, populaire et nombreuse, isolée, telle qu'une oasis de l'Évangile au milieu du désert de la synagogue.

Mais, tant ses qualités de pasteur d'âmes et d'administrateur s'affirmèrent que l'évêque n'hésita pas à lui confier le poste plus difficile de Saint-Pierre d'Orthez. Il s'y rendit, la mort dans l'âme, tel qu'un père à qui Dieu ordonne de laisser là une fille en haillons, perdue dans Babylone, et qu'il avait chérie et soignée, et de donner ses soins désormais à une enfant moins simple et plus fortunée.

C'est donc à Orthez que je le rencontrai et que je m'attachai à lui jusqu'à sa mort, tellement que je sais qu'il me sera désormais impossible de dire « monsieur le curé » à aucun prêtre avec le même sentiment d'amour et de vénération qui enferme le clocher, le cimetière, les demeures, les arbres, les champs, les familles. Il semblait fait de la substance du pain quotidien que l'on gagne à la sueur de son front. Mais un autre pain le soutenait, l'enivrait, qui lui faisait dire, au cours d'une instruction aux filles de Marie : « Seigneur, j'ai aimé la beauté de votre maison, votre table sainte se dressant chaque matin pour nous. »

Durant une dizaine d'années cet homme, qui s'appelait Jean Cauhapé, nous versa la force. Plus robuste, et de taille plus imposante qu'aucun de son église, lorsqu'il dominait à l'autel, revêtu de sa chape, il était bien le pasteur qui veille sur son peuple comme jadis Moïse, Aaron et Josué, qui le nourrit, le désaltère et le console. Il grondait parfois en chaire, non comme la foudre du Sinaï, mais comme l'orage d'un dimanche des Rameaux sur la vallée.

Il était pur comme le marbre de Lescun, sa patrie ; ardent comme le feu dont les bergers chassent les bêtes féroces ; généreux comme un épi de blé ; zélé comme l'ombre au soleil.

En 1914, il souffrit d'une dent qu'il fit soigner, mais la gencive enfla rapidement ; l'infection gagna la joue qui bourgeonna, se tuméfia. En 1915, la gorge fut atteinte, les paupières aussi, dont tantôt l'une et tantôt l'autre semblaient ne plus pouvoir conserver l'œil. Jusqu'au 25 septembre 1917, date de son décès — il avait cinquante-huit ans — il fut l'image de la Passion du Christ.

Et d'abord cette invisible, mais non moins réelle couronne d'épines qui, déplacée à chaque jour, basculant tantôt à droite, tantôt à gauche, tantôt en avant, exaspérait la turgescence sur tel ou tel point du front ou de la face. Les muscles du cou, intéressés par une contagion si virulente, laissaient la douleur rayonner jusqu'aux épaules sous une croix aussi invisible que réelle. Ces mains et ces pieds, naguère si actifs, si empressés à porter Dieu lui-même, furent liés comme ceux du Divin Maître ; liés, dirai-je, par *la force des choses*, hélas ! puis peu à peu cloués au lit ou sur un fauteuil.

Quant à son cœur d'apôtre, il fut percé par l'impuissance de son zèle, plus déchirante que la lance, lorsqu'il se vit ainsi immobilisé par une crucifixion qui l'empêchait de voler au salut des autres.

J'allai le visiter, durant trois ans, sur son calvaire autour duquel allaient et venaient deux colombes de la charité. Elles et moi nous le crûmes mort plusieurs fois. Mais il ressuscitait à son supplice au bout de quelques minutes comme pour emplir et boire, de nouveau, son calice.

Enfin son jour fut. Il reposait dans son lit sans donner d'autre signe de vie que sa courte respiration. Le cancer avait annulé sa figure. Mais Dieu, à la résurrection, reconnaîtra ses beaux traits. Et voici que, durant deux heures, avant qu'il rendît le souffle, ses yeux s'ouvrirent largement, malgré les paupières tuméfiées. Vous vous en souvenez, Angèle et Jeanne, mes grandes sœurs. Saisie d'un effroi sacré, Jeanne, vous avez reculé. Devant la splendeur de la vision céleste qui, sur sa pauvre chair, répandait une lumière ineffable, qui n'était pourtant qu'un reflet de la vérité, ses prunelles prenaient une beauté surnaturelle, reflétaient une joie indicible. Dans cette lumière, toute la défection humaine disparaissait noyée. Il n'y avait plus de place que pour ce regard chargé des délices des anges.

C'est alors, ô ma sœur Jeanne, sa fille la plus aimée, en qui il avait retrouvé tout le dépouillement de sa vieille paroisse de Bayonne, que vous vous êtes écriée avec cet accent de jeune fille du monde, qui est bien la seule chose dont vous n'ayez su vous défaire :

— Qu'est-ce qu'il voit !

FRANCIS JAMMES.

(A suivre.)

Le Calvaire héroïque et glorieux de Carpeaux[1]

XXI

Depuis bientôt trois ans Carpeaux vouait avec enthousiasme sa pensée et ses forces à *la Danse* Sans avoir encore atteint pour elle la perfection qu'il souhaitait, déjà il pouvait prévoir son achèvement. Et voici que, tout à coup, lui qui avait toujours rêvé d'un grand amour inspirateur dans le doux écrin d'un foyer heureux et paisible, il s'éprend d'une jeune fille rencontrée aux Tuileries.

De bonne et vieille maison, elle appartient à la meilleure aristocratie française. Elle est la fille du général de division de Montfort qui a son commandement à Paris et qui est l'un des familiers de la cour impériale. Peu de fortune, mais de la race, de la dignité et le prestige des services rendus. Des parentés, des alliances et des relations brillantes qui, aux mérites personnels, ajoutent puissance et parure.

Mlle Amélie-Clotilde de Montfort n'a que vingt-deux ans et Carpeaux en a quarante-deux. Mais il est jeune d'esprit et de cœur. Il a été préservé des aventures par sa passion pour l'art. Il est bon, enthousiaste et de sentiments généreux. Son originalité, sa fantaisie, que les souverains acceptent, sont désormais l'un des attraits de sa figure. Pas

(1) — Voir *la Revue universelle* des 1er et 15 août, 1er et 15 septembre 1928.

très grand, mais vigoureux et les épaules larges, s'il n'a pas l'inélégance avec laquelle certains sots prétendirent le représenter, il n'est peut-être pas ce que les habitués des salons appellent « un bel homme ». Mais vif, il est illuminé par sa flamme intérieure. Un fluide se dégage de lui. Sur toute sa personne il y a le rayonnement du génie.

Voici le portrait que, presque à ce même moment, fait de Carpeaux l'un de ses compatriotes sans grande sympathie pour lui : « Visage aux traits accusés et fort expressifs ; mâchoires proéminentes, regard ardent, front carré et pensif, épaisses moustaches avec l'impériale (la longue barbiche des hommes de ce temps, civils et militaires, à l'instar de Napoléon III) ; cheveux en coup de vent, rude à l'abord, caractère indépendant. »

Ce que n'indique pas ce portraitiste sans bienveillance, c'est la puissance et la lumière de ce front, c'est le joli dessin et la finesse du nez aux narines bien arquées et mobiles. Tout cela est attesté par les documents peints ou sculptés de l'époque. Il se garde aussi de nous dire les incessantes trouvailles de la pensée de Carpeaux et sa verve très personnelle.

Ayant le goût de la jeunesse, il prend plaisir au milieu des jeunes filles, sait leur parler, excelle à les émouvoir, à les charmer, à les divertir. Dans cette fourmilière de généraux, de diplomates, de magistrats, de dignitaires compassés et de corrects figurants, il ne ressemble à personne. Étrangeté qui ajoute à ses autres séductions.

C'est tout cela qui dut agir sur l'esprit et sur le cœur de Mlle de Montfort.

En outre elle avait un grand charme de douceur et de bonté. Très chrétienne et d'une foi agissante, elle rêvait de secourir les malheureux, de se consacrer aux œuvres de bienfaisance, de créer et de semer du bonheur autour d'elle. Peut-être, se rendant compte de ce qui manquait à Carpeaux pour avoir la plénitude de sa force et pour réaliser tout son idéal, voulut-elle devenir « l'ange » de ce foyer auquel il avait tant aspiré.

Quant aux parents de la jeune fille, bien que ce mariage fût en désaccord avec leurs traditions de famille et que la singulière personnalité de Carpeaux surprît un peu leurs habitudes, ils ne firent pas de résistance.

D'abord tel était le désir d'Amélie-Clotilde et ils l'ai-

maient trop pour la vouloir contrarier. Puis Carpeaux, dont la noblesse d'esprit et de sentiments était rassurante pour eux, leur apparaissait comme l'un des plus hauts artistes du régime. Déjà célèbre, il semblait en route vers la gloire. Son avenir s'annonçait bien plus splendide encore que le présent, qui déjà pouvait les satisfaire. Il gagnait de l'argent et tout laissait prévoir que très vite il en gagnerait plus encore. Il était l'artiste favori des grands personnages du régime. C'est celui que Napoléon III comprenait et soutenait le mieux, pour lequel il marquait le plus d'attachement.

D'ailleurs ce mariage leur plaisait. Ne sont-ce pas l'Empereur et l'Impératrice qui intervinrent personnellement auprès du général et de Mme de Montfort pour arranger cette union, vaincre certaines hésitations fort compréhensibles en un pareil milieu et en ce temps-là, et pour faire en quelque sorte la demande de cette jolie main à la place du père de Carpeaux? Sans doute eût-il été fort gauche dans cette démarche; et d'ailleurs, en raison de ses arrière-pensées, il ne s'y fût probablement pas prêté.

Le vieux maçon venait en effet de débarquer des États-Unis d'Amérique et de s'installer avec sa femme à Boulogne-sur-Seine, non loin d'Auteuil où le sculpteur s'était récemment transporté et d'où l'un et l'autre pouvaient exercer plus commodément sur lui une influence qu'ils comptaient ne pas laisser prendre par d'autres.

Lorsque, dans l'enchantement, Carpeaux annonça son cher projet à ses parents, ils furent consternés. C'était donc pour voir une étrangère profiter du talent de leur fils et de ses succès, qu'ils avaient tant sacrifié à son éducation d'artiste? Ainsi la menace que depuis si longtemps ils sentaient peser sur leur égoïsme, était à la veille de saccager leur secret espoir de garder leur enfant pour eux!

Naguère, que n'avaient-ils tenté pour combattre toutes velléités matrimoniales, si contraires à leurs calculs? Mais aujourd'hui, connu et fêté, Carpeaux n'était plus un petit garçon qu'ils pouvaient rudoyer à leur guise. Le père comprit qu'il devait manœuvrer avec une prudence silencieuse. N'importe quel mariage les eût exaspérés. Mais aucun ne pouvait leur paraître plus dommageable à leurs convoitises que celui-ci, contracté dans un monde où ils ne pouvaient avoir accès, voulu par l'Empereur et par l'Impératrice, et qui, plus que tout autre, éloignait d'eux leur fils.

Dès ce moment, résolus à empêcher cette union, ou du moins à la rompre, ils se gardèrent bien d'une opposition immédiate. Contre elle Carpeaux, très épris, se fût aussitôt cabré, malgré son affection pour son père et la tendresse dont il entourait sa mère. Leur accueil froid et réticent aurait dû l'avertir. Mais son amour galopait avec trop d'allégresse sur une route fleurie pour qu'il se préoccupât des ronces et des ornières. Carpeaux ne prit point ombrage de leurs visages fermés et de leur mutisme boudeur.

Il exulte avec tant de confiance et d'espoir ! Il va donc enfin connaître la joie d'avoir à lui une femme qu'il aime et une maison tout égayée et sonore des rires d'une jeune tendresse radieuse !

Il vit sous le charme. Sans être une beauté parfaite, sa fiancée a une grâce attendrissante. Jolie, douce, elle est exquise de vénusté et de pudeur. Sans être profondément artiste, elle a le goût de l'art et de la poésie.

En écrivant ce chapitre, j'ai sous les yeux un précieux album que, jeune fille, elle a commencé, que, devenue jeune femme, elle continua et où, fiancé d'abord, puis mari heureux et jeune père triomphant, Carpeaux a lui-même dessiné les images de son espérance, ses rêves de félicité et le témoignage de ses joies conjugales. Quel document ! Il s'inscrit contre les commérages perfides. Il est un trésor pour une famille qui a tant souffert de ce qu'on n'a cessé de dire pour séparer la mémoire de Carpeaux de celle de sa femme.

L'âme délicate d'Amélie-Clotilde de Montfort apparaît à travers les grandes pages oblongues couvertes de ses dessins en couleur et de sa timide écriture penchée. Au milieu de chacune d'elles, la jeune fiancée a peint à l'aquarelle des myosotis, des violettes et autres fleurs de grâce auxquelles s'accrochent volontiers les tendres rêves des jeunes filles. Et elle les a patiemment encadrées de strophes, de jolies ou nobles pensées, copiées avec admiration au hasard de ses lectures. Vers et phrases généralement choisis avec goût.

Admis à l'honneur et à l'émotion d'ouvrir cet album, qui lui révèle un peu mieux l'intimité spirituelle et sentimentale de la touchante enfant qui sera sa femme, Carpeaux inscrit sur certains feuillets, en adorables images, ses visions enchantées du foyer futur et de la jolie tendresse qu'il y veut voir s'épanouir.

Plus tard, après le mariage, et pendant des mois qu'on devine embellis d'amour et de bonheur, il y évoquera, par des croquis délicieux, les alanguissements annonciateurs d'une maternité prochaine, l'angoisse et la fièvre autour de la délivrance, l'apparition des petits aux têtes bossuées, aux poings clos, aux gros ventres qui s'étalent entre les jolis membres dodus.

Mais nous n'en sommes pas là. Pour l'instant il n'est qu'un fiancé dans l'émerveillement et l'ivresse. Déjà il associe la jeune fille à son existence présente et passée, à tout ce qu'il pense, aux admirations qui ont guidé et soutenu son travail.

L'ayant conduite un jour à l'École des Beaux-Arts où, pauvre et seul, il a tant lutté, avec au cœur le culte des maîtres, il lui écrit après ce pèlerinage, fait en commun, aux souvenirs de sa jeunesse :

Combien votre visite à l'École des Beaux-Arts a été douce à ma pensée : il me semblait que je présentais ma fiancée à Michel-Ange pour la bénir et l'initier à son noble et sublime génie.

Dans son amour et dans cette vénération pour l'artiste qu'il a le plus aimé, il s'efforçait d'unir son admirative piété à sa tendresse. Et cette pensée nous touche par un accent quasi religieux.

Mais voici que sa foi chrétienne, à certaines heures peut-être légèrement assoupie dans l'enragement des batailles pour son œuvre, se réveille et qu'elle se mêle à tous ces projets d'installation, à tous ses rêves de bonheur et de travail. Là nous voyons affleurer, à travers les remous et les tourbillons de sa vie, l'âme profondément religieuse de Carpeaux. Relisons quelques lettres de cette époque à sa fiancée :

C'est aujourd'hui que je dois signer le bail de notre charmant nid. (C'est rue Michel-Ange qu'il avait dû l'abriter tout d'abord, en attendant que fût prête la maison du boulevard Exelmans.) Je remercie Dieu, et je prie de tout mon cœur pour que nous y trouvions le bonheur que nous ferons partager à nos chers parents et amis.

Le 23 mars, c'est-à-dire moins d'un mois avant son mariage, il lui écrit :

J'ai été bien heureux d'avoir prié avec vous ce matin. J'ai demandé avec la plus grande ferveur à la Sainte Vierge de nous rendre

dignes de ses bontés par une existence pleine de vertus et de dévouement. J'ai la profonde conviction que nous obtiendrons toutes les faveurs que nous lui demanderons.

Et, le lendemain, il remercie la Providence d'avoir mis sur son chemin cette créature d'élite. Il chante à sa fiancée un hymne de reconnaissance et d'espoir :

J'ai emporté de nos entretiens les plus doux effets. Mon cœur et mon esprit sont édifiés de jour en jour sur vos mérites. Et je m'appuierai sur eux pour remplir la mission que le ciel m'a confiée. Il semble que vous soyez l'ange que Dieu m'a envoyé pour me soutenir dans la lutte.

Mais il ne lui suffit pas d'élever sa pensée vers Dieu, de se mettre à genoux pour l'implorer et le remercier. Il se promet de lui rendre hommage par les ressources de son art. Il veut le prier à sa manière, en sculpteur, avec ses moyens de sculpteur.

Cette renaissance, confie-t-il à sa fiancée, sera bientôt marquée par une œuvre dont le sujet sera éternellement sensible à tous les cœurs. C'est le Christ sur la croix... Quelle force ne doit-on pas trouver en s'appuyant sur le calvaire, en comparant le sacrifice divin aux souffrances que Dieu nous envoie !... Oui, tendre Amélie, charmante fiancée, vous me soutiendrez, vous m'inspirerez pour faire un Christ en croix. J'en fais le vœu aujourd'hui. Cette grande image de la résignation me fera penser comme Michel-Ange, Léonard, Raphaël. Et leurs nobles accents viendront à mon aide pour accomplir cette œuvre que je vous dédie à l'avance.

Ces appels à l'aide divine pour protéger son bonheur, ce désir de témoigner à Dieu sa gratitude par une œuvre née de son cerveau et de ses mains, cette élévation de pensée et de sentiments montrent l'atmosphère morale de fiançailles qui, ennoblies par le spiritualisme le plus ardent, furent vraiment d'une qualité supérieure au matérialisme calculateur et vaniteux de tant d'unions.

C'est au moment même où Carpeaux vivait dans cet état de beauté morale que d'absurdes critiques et des jaloux venimeux lui reprochent d'avoir réalisé son groupe de *la Danse* — cet adorable poème de la jeunesse grisée de sa vitalité, de sa force bondissante et de son rire — sous les

coups de fouet des orgies crapuleuses et sous l'inspiration de la plus basse vulgarité.

XXII

L'espoir de ce mariage, l'enchanteresse vision de l'existence nouvelle qui s'offre à lui, réjouissent Carpeaux d'une félicité jusqu'alors inconnue.

Pourtant il est tourmenté d'un scrupule et d'une inquiétude.

Il chérit et admire si tendrement sa fiancée, il lui est si reconnaissant du don qu'elle s'apprête à lui faire de sa jeunesse, de sa grâce et de sa beauté, il désire tant la voir heureuse, que soudain il se demande si c'est suffisant de lui apporter son génie et sa gloire.

Lui qu'on a voulu nous représenter comme fou d'orgueil, il doute de lui-même, se diminue et se mésestime.

Il se dit que, de noble origine, la jeune fille a vécu dans un milieu enluminé de titres et de particules. Et, ne pouvant rien modifier à son nom plébéien qui lui fait honneur, il se demande si, selon certaines traditions de l'art français au cours du siècle, il ne devrait pas offrir à Mlle de Montfort, en échange de la particule qu'elle abandonne pour lui, le titre de baronne.

Pourquoi n'y aurait-il pas un baron Carpeaux, puisque, sans que personne s'en étonnât, on a bien fait un baron Gros et un baron Gérard de deux grands peintres qui honorèrent la France.

Ce n'est pas pour lui qu'il songe à cette adjonction. Il a trop le sentiment du prestige dont il a lui-même paré son nom pour avoir l'humilité de recourir à cet ennoblissement factice et par décret.

Mais, par une touchante modestie d'homme très épris, estimant que sa fiancée lui fait des sacrifices supérieurs à son apport, il pense qu'ainsi les habitudes de la jeune fille ne seront pas changées et qu'autour d'elle — où certes un tel mariage surprend — on aura moins le sentiment d'une bizarrerie.

Et, un jour, Carpeaux s'enhardit jusqu'à soumettre à Napoléon III ce scrupule, cette inquiétude et le remède qu'il a conçu pour y mettre fin.

Impassible, effilant ses moustaches et caressant sa barbiche, l'Empereur réfléchit. Évidemment il ne dépend que de lui d'accorder ce titre à son sculpteur de prédilection qui, étant l'un des plus hauts artistes de l'époque, mérite ce témoignage de gratitude. Mais, souvent mal inspiré pour les choses de l'ordre politique, il a du bon sens dans l'appréciation des idées et des possibilités de son temps. Il se dit que, pour les artistes, l'heure est passée des distinctions de cette sorte. Et, n'étant pas ébloui par la passion, il est plus fier que Carpeaux lui-même de la gloire de son nom qui déjà est entré sans titre dans l'histoire. Souriant et affectueux, il lui répond avec sagesse :

— Je serai toujours heureux d'essayer de vous être agréable. Mais j'ai le sentiment qu'être Carpeaux, s'appeler Carpeaux, c'est beaucoup plus que d'être baron. Et je suis bien sûr que, fine et raisonnable, votre fiancée pensera de même.

Carpeaux n'insiste pas. Il avait tenté la démarche que lui dictaient sa conscience et son amour d'homme soucieux de ne laisser aucune ombre sur le bonheur de sa future femme. Mais il reconnaît que l'Empereur voit plus juste que lui.

Ce désir, qui trouve dans la tendresse son excuse, et qui aujourd'hui nous paraît si naïf, si humble, ne resta pas entre Napoléon III et Carpeaux. Deux ou trois personnes le reçurent en confidence et, n'ayant pas assez de grandeur d'âme pour comprendre les sentiments qui l'avaient inspiré, le colportèrent en se moquant.

Bien entendu, les jaloux et les persifleurs s'en servirent contre Carpeaux en rabaissant à leur propre vulgarité ses intentions. Incapables de comprendre les délicats scrupules du sculpteur à l'égard de sa fiancée, ce fut à la seule vanité qu'ils attribuèrent cette étrange ambition. Et ils s'amusèrent aux dépens de ce blason, resté imaginaire, dont Carpeaux n'eut point à sculpter les armoiries.

Sans recourir à aucune autorité, il l'offrit magnifiquement à sa femme sous la forme d'un buste auquel il donna le nom de *la Fiancée* et où il exprima délicieusement la vénusté sentimentale, la grâce douce et pudique de la jeune fille. Joli cadeau de mariage qu'il plaçait, comme l'on dit, dans la corbeille de noces ! Œuvre d'une suavité infinie, qui révèle tout le velouté d'une âme en fleurs et où il met tout son amour.

On était presque à la veille du mariage et Carpeaux vivait un rêve enchanté lorsque soudain, par une démarche irritée et brutale, son père, le vieux maçon, faillit tout briser.

Furieux et dépité de voir son fils se créer un foyer, y porter l'argent qu'il estimait lui appartenir, il s'hypnotisait silencieusement, amèrement sur cette déception en gardant le secret espoir que cette union ne serait pas célébrée. Mais, puisque décidément rien ne semble venir la briser, c'est lui, le père, qui saccagera ce prochain et périlleux avenir.

Ou, du moins, s'il n'y réussit pas, il aura frappé un si rude coup de bâton sur la table du contrat que, pour arrêter le scandale en cette atmosphère sereine, il faudra bien qu'on mette le prix à son silence.

Sans rien dire à Carpeaux — et il le voit souvent, et il peut lui parler chaque jour, selon son bon plaisir — il écrit au général de Montfort une lettre âpre, violente, hargneuse, où, se plaignant de son fils et de son ingratitude, il réclame, sur le ton le plus impératif, le remboursement immédiat d'une somme de dix mille francs à laquelle, en bloc, il estime ses frais pour l'éducation du sculpteur et pour lui avoir permis, à Rome, l'achèvement de son *Ugolin*.

Il serait bien empêché de justifier ce chiffre. Qu'a-t-il donc tant dépensé pour ce fils dont il ne songeait qu'à faire le plus vite possible un maçon? Et s'il rappelle durement les subsides envoyés à Rome, il oublie trop ceux que, en Amérique, il a reçus de Carpeaux.

Cette lettre est, dans une crise de déception et de rage, le premier aveu de sentiments qui grondaient en lui et que nous verrons se soulager plus tard d'une manière plus malfaisante encore.

Surpris par ce brusque éclat, qui pouvait tout détruire, Carpeaux en est désespéré à cause de son retentissement dans une famille inaccoutumée à de telles réclamations véhémentes.

Le général établit la psychologie de ce père étrange. Et, après s'être mis d'accord avec son futur gendre, avance les dix mille francs ainsi exigés sur la petite dot de sa fille. Moyennant quoi, le vieux maçon se tait et promet de se tenir à l'écart. M. de Montfort prend seulement la précaution de lui faire signer un sec et précis « pour solde de tous comptes », selon la formule employée avec les gens suspects que l'on méprise.

L'atmosphère se rassérène. Mais l'intervention brutale et grossière de ce père inquiétant pouvait alarmer la famille de Montfort et la détourner de cette union. Telle était, sans aucun doute, l'espérance de cet homme ulcéré et jouant son va-tout.

Célébré le 21 avril à la mairie du VIIIe arrondissement (les parents de la jeune fille habitaient la rue Tronchet), le mariage fut béni, en grande pompe, le jeudi 28 avril 1869 à l'église de la Madeleine. Les journaux de l'époque, très chiches de détails sur les cérémonies de ce genre, rendirent compte de celle-ci.

Les témoins de Carpeaux furent Alexandre Dumas fils, alors dans toute la maîtrise de son talent et en pleine gloire, puis M. Tissot, directeur politique au ministère des Affaires étrangères, avec lequel Carpeaux s'était lié à Rome et dont il exprima la clairvoyante finesse en un buste fameux.

Ceux de la mariée étaient le marquis de Lauriston et le comte de Las Cases, chambellan de l'Empereur.

Dans le cortège nuptial prirent place, entre autres invités de marque, le comte de Nieuwerkerke, le duc et la duchesse de Mirepoix, l'amiral Tréhouart, dont Carpeaux nous a laissé un buste si vivant, le peintre Gudin qui était l'un de ses amis, M. de Riancey, etc...

L'Empereur et l'Impératrice s'y étaient fait représenter. Les grands artistes de l'époque et les familiers de la cour se pressaient à l'église. Dans la sacristie, au milieu des embrassades, des exclamations joyeuses et des chuchotements de congratulations, passa un long défilé de gens célèbres ou brillamment titrés, de généraux et dignitaires.

Il semblait bien que ce fût, dans une atmosphère d'allégresse et de succès, un embarquement pour un long et sûr bonheur.

Carpeaux, bouleversé de joie et d'émotion, confus de tant d'honneurs, se rassure à la pensée que d'ici peu il justifiera ces témoignages d'estime et d'admiration en arrachant le voile de son groupe, *la Danse*, pour en réjouir le monde. Et déjà s'organise dans son cerveau la composition de cette *Fontaine du Luxembourg* dont, après l'ardeur de cette ronde échevelée, il veut faire un chef-d'œuvre de mouvement calme et grave.

XXIII

Dès le lendemain, parce que, pour lui, le travail est la condition essentielle du bonheur, il se remet à sa belle tâche qui le passionne et l'enthousiasme.

Il en parle si bien que, pendant leurs fiançailles, il a su y intéresser celle qui devait être sa femme.

Maintenant il est en train d'exécuter sur place, dans la pierre même de la façade de l'Opéra, son groupe de *la Danse* tel qu'il doit apparaître à la foule.

Comme il est épris de sa douce jeune femme au point de ne pouvoir vivre un seul instant loin d'elle, il lui a fait construire, attenante à l'enclos de planches où l'on achève de tailler *la Danse* dans les blocs de pierre, une sorte de loggia élégamment et confortablement aménagée.

Il a eu le tendre désir de vouloir sans cesse près de lui la bien-aimée en laquelle, selon sa doctrine de toujours, il voit une inspiratrice de beauté. Elle est là, souriante et charmée, comme dans son salon. Tout en lavant ses fraîches et timides aquarelles, tout en copiant, pour leur faire cortège, les vers et les pensées qui l'émeuvent au cours de ses lectures, elle préside à l'éclosion du chef-d'œuvre où — bien que ce soit un thème différent — Carpeaux met un peu de son bonheur et de sa propre joie.

Venus ensemble, le matin, de leur logis d'Auteuil, ils s'en retournent le soir, après ces belles journées de travail et d'enchantement, pour l'ivresse de leur solitude amoureuse, parmi les arbres qui, dans un grand jardin, frissonnent autour de leur charmante maison provisoire de la rue Michel-Ange.

Bientôt, d'ailleurs, les voici définitivement installés dans leur demeure du boulevard Exelmans, plantée de tilleuls et de sycomores que, dans son culte pour eux, Carpeaux ne veut pas laisser tailler, près d'un haut peuplier qui attire la foudre, — inquiétant symbole pour qui connaît l'avenir de cette maison ! — au milieu des fleurs qui les enchantent l'un et l'autre, en compagnie d'animaux dont ils raffolent également : oiseaux, chiens, chats, écureuils, etc... Carpeaux se plaît à leurs jeux et à leurs gambades, à leurs étirements, à leurs chants et à leurs abois. Non content des

bêtes qu'il a, il en achète toujours et parfois même il en adopte. Il les aime comme il aime les enfants. Il les soigne, leur parle, admire leurs formes, leurs mouvements, leurs couleurs.

Rentrés au logis, ils étaient des amants heureux dans la paix et la poésie de la nature, comme, tout au long du jour, ils l'avaient été dans la poésie de l'art et dans la joie de la création.

Des fenêtres de leur maison, d'un belvédère vitré s'ouvrant sur le bois de Boulogne, ils s'offraient la fête quotidienne des radieux couchers de soleil, des poudroiements d'or et de feu, du mystère embrasé sur lesquels se dessinait la masse frissonnante des arbres. Et le passionné, l'enthousiaste Carpeaux en avait au cœur un tel ravissement que, non content de les admirer et de les peindre avec une fluide et libre magnificence, parfois il éprouvait le besoin de convier certains de ses amis à venir se réjouir, avec sa femme et lui, dans son foyer longtemps rêvé et enfin obtenu, des féeries du soir sur la houle des verdures irradiées.

Pour les deux époux, ce furent des mois d'enivrement. En des lettres charmantes Mme Carpeaux nous en a laissé le témoignage précieux. Se confiant à l'une de ses amies intimes, alors en province, et ne connaissant Carpeaux que par ouï-dire, elle lui écrivait :

...Il a quarante ans, c'est-à-dire près du double de mon âge. Mais, pour l'extérieur, il n'a pas trente-cinq ans, et, pour l'intérieur, pas vingt-cinq. Il est d'une jeunesse, d'une impétuosité, d'un enfantillage surprenants. Il est petit, cheveux, moustaches, sourcils très bruns. Lèvre très fière. Grands yeux remarquablement beaux. Grand front intelligent. Figure maigre. On dirait toujours que la lame va user le fourreau. Sa jeunesse commence seulement maintenant... Je suis la vie de ce grand artiste au cœur d'enfant. Cela vaut bien le sacrifice de ma liberté et mon insolent bonheur d'autrefois. J'aime mon mari d'ailleurs et suis fière de lui.

Cette autre lettre à une amie de couvent prouve combien, sensible à l'art, Mme Carpeaux s'intéressait à l'effort créateur de son mari :

Il travaille toujours devant moi, écrivait-elle avec un accent de bonheur et de fierté. Ce qui est intéressant. Car sa facilité est merveilleuse et la vie naît sous ses doigts.

Mais tandis qu'ils se grisent l'un et l'autre d'amour, de beauté, d'art, tandis que la jeune femme s'émerveille du labeur où Carpeaux s'enfièvre entre deux élans de tendresse, les loups rôdent autour du paradis qu'est leur existence.

Décevant et irritant pour les uns, ce bonheur, né dans la gloire et qui semble un conte de fée, porte ombrage à d'autres. On s'en approche sournoisement à pas feutrés. Pour l'empoisonner et l'anéantir, on guette la première circonstance favorable.

Ravi de terminer sous les yeux de la femme qu'il aime une œuvre qu'il sent originale en sa grâce vivante, en sa fougue harmonieuse, Carpeaux ne se doute de rien. Tout à la joie d'unir enfin, selon son rêve de toujours, l'art à l'amour qui l'inspire et l'ennoblit, il croit en un succès qui, dépassant celui d'*Ugolin* et de la *Flore*, récompensera la bien-aimée d'avoir eu foi en son avenir.

Cependant qu'il exulte ainsi dans la lumière de son espérance, autour de lui l'ombre s'anime de médisances, d'intrigues, de chuchotements venimeux. De mauvais camarades, qu'il a eu l'imprudence d'accueillir entre les planches de son atelier improvisé devant la façade de l'Opéra, des artistes gouailleurs, des journalistes selon les habitudes brillamment néfastes du Perron de Tortoni, c'est-à-dire hostiles à toute forme nouvelle de beauté, colportent de véhémentes perfidies et des méchancetés à l'emporte-pièce :

— Des visions d'orgie !

— Une bacchanale titubante !

— La frénésie de la luxure !

— Comment Paris, dont on loue le goût, le tact et l'esprit de mesure, pourra-t-il s'accommoder de ces trémoussements vertigineux?

— C'est une insulte à l'art français !

— Le reniement de nos traditions nationales !

— Que pensera de nous l'étranger?

— L'Institut tout entier va descendre dans la rue et faire des barricades avec ses petites voitures ! déclare un plaisantin fidèle aux séculaires facéties.

— Dès que ces dévergondées sans voiles apparaîtront au milieu de la foule, la police organisera une rafle pour les conduire à Saint-Lazare !

Tandis que, dans sa joyeuse félicité de créateur et d'époux, le sculpteur donne à son œuvre les derniers coups de ciseau,

la rumeur chemine. On s'attend à du scandale. N'existe-t-il pas déjà puisqu'on l'annonce et que les gens renseignés en parlent?

Les bustes magnifiques et la figure de *Valenciennes défendant la patrie*, que Carpeaux expose au Salon de 1870, auraient dû déconcerter ces malveillances et rendre faciles aux gens de goût des ripostes vengeresses. Coutumier des portraits expressifs et vivants, Carpeaux n'a rien fait de plus spirituellement mutin que le buste de *Mademoiselle Fiocre*, de plus puissamment volontaire et placide que celui de l'*Amiral Tréhouart*, le seul des grands chefs de notre marine qui fût jamais sorti des équipages de la flotte. De la danseuse si fêtée — l'une des célébrités de l'époque — il a délicieusement rendu, avec une souplesse et une légèreté de matière qui laissent deviner la grâce aérienne de son modèle, sa physionomie vive et enjouée, le charme de son fin sourire et la tendre malice de ses yeux. La bonhomie sévère, le regard pénétrant et calme du vieux marin ont trouvé en Carpeaux un interprète sensible et vigoureux. Quant à l'émouvante figure de Valenciennes en armes, j'en ai dit l'irrésistible élan et la grandeur farouche.

Si différentes d'inspiration et de sentiment, ces œuvres qui révèlent à merveille divers aspects du génie de Carpeaux sont saluées de louanges unanimes. Mais leur succès n'arrête point les méchants propos. Personne ne se demande comment le grand artiste qui vient de les réaliser aurait pu s'avilir jusqu'aux bassesses qu'on dénonce à l'avance. De même un peu plus tard, quand le groupe de *la Danse* fut dévoilé, la noblesse et le charme des figures exposées au Salon ne déconcertèrent pas plus la calomnie qu'elles n'atténuèrent la réprobation.

Ce jour-là, lorsque l'abri momentané de Carpeaux disparaît et laisse voir au public le groupe contre lequel, sournoisement, à mi-voix, depuis plusieurs semaines, on excite sa colère, c'est, devant la palissade, qui à distance le préservait, une rafale d'indignation parmi les sarcasmes de l'esprit boulevardier.

La foule s'indigne. Et aussitôt, à l'instigation de gens aussi retors qu'anonymes on réclame avec dégoût l'enlèvement immédiat.

Désormais l'élan est donné, le mot d'ordre obéi. D'heure en heure la surexcitation croît. Le désaveu méprisant est

l'opinion qu'il faut avoir. Il est élégant de protester. On hue, siffle et ricane.

Du moins, comme c'est son devoir, la critique va-t-elle garder son sang-froid pour juger la vie, le caractère et le frémissement de cette œuvre, pour y retrouver, avec un sentiment tout moderne, les mérites qu'elle loue et recommande dans les œuvres d'autrefois : la beauté de la composition, le mouvement, la simplicité si pure des lignes, l'intensité de l'expression, la vie des muscles, de la chair, et celle de tous les détails, pourtant subordonnés, comme il sied, à l'expression et à la puissance de l'ensemble?

Non. A son tour, elle s'affole. Sans courage, elle a peur d'être dépassée. Que diront les lecteurs si, dans les journaux et revues, ils ne retrouvent pas le sévère écho de leur réprobation? Puis, à vrai dire, tel est le propre sentiment de la plupart des critiques. Ils sont plus inclairvoyants que lâches. Leur mauvais goût devient presque une excuse aux yeux de la postérité. Mais aussi la preuve qu'ils en donnent ne les grandit pas dans l'histoire des arts et des lettres. Quand on pense que certains d'entre eux furent les conseillers de l'opinion ! Au lieu d'en être avec intelligence et bravoure les guides, ils la suivent.

Voici quelques-unes des injurieuses sottises par lesquelles, en l'occurrence, plusieurs d'entre eux se sont littérairement déshonorés. Et nous ne les citons que pour bien faire apparaître l'état des esprits, en 1870, à l'égard de cet incontestable et rayonnant chef-d'œuvre qu'est *la Danse.*

L'un prévoit que *sitôt la danseuse de droite conduite au poste pour ivresse manifeste, le groupe s'écroulera.*

Résumant son blâme et sa colère en un cri final d'indignation, un autre conclut : *Cela relève du delirium tremens.*

Un troisième se montre moraliste offensé en même temps qu'esthète dégoûté : *Ces Ménades aux chairs flasques, elle sentent le vice et puent le vin.*

Un écrivain, Paul Mantz, qui dut à sa longue collaboration au *Temps* un semblant d'importance et dont, malgré ses nombreux ouvrages d'érudition artistique, personne aujourd'hui ne se rappelle le nom, mit au service de la bêtise en fureur l'autorité de son journal. Ce pédant exécute Carpeaux en insulteur écœuré et dédaigneux :

« *Soûlerie et bacchanale, cette chose représente* la Danse ! »

Les critiques de tous les partis communient dans la même

indignation stupide et véhémente. La seule différence entre eux est qu'ils essaient — les malheureux — de faire servir leur blâme et leur colère aux intérêts de leur faction. C'est ainsi qu'après avoir sévèrement exprimé son malaise, l'un d'eux, rédacteur d'un journal d'opposition, insinue que, si répugnante soit-elle, cette œuvre a du moins le mérite de symboliser les orgies du régime et son vertige du plaisir. A ses yeux, elle caractérise une époque.

Par contre quelques artistes libres résistent à la ruée et fièrement proclament leur admiration pour cet allègre poème de la jeunesse enivrée. C'est ainsi qu'Alexandre Dumas fils s'honore en écrivant à Carpeaux cette lettre publique : « Vous avez fait là une œuvre qui ne ressemble à aucune autre, qui vit et qui vivra. Je tiens à mon mot : « C'est la « *Marseillaise de la Danse.* »

Hélas ! Ces justes paroles des hommes de goût ne ramènent pas l'opinion déchaînée. Devant la palissade qui, par bonheur, sépare des passants l'œuvre honnie, des groupes se forment et sans cesse se renouvellent. Aux sarcasmes et aux facéties s'ajoute l'invective. On somme le gouvernement de protéger en même temps la morale et l'art, de prendre au plus tôt la mesure de salubrité publique qu'exige Paris révolté.

Par-dessus Carpeaux, on s'attaque à Garnier lui-même que, en sa qualité d'architecte du monument et de maître de l'œuvre, on déclare responsable. Tantôt il est injurié lui aussi et tantôt on fait appel à ses sentiments d'artiste, d'honnête citoyen, de bon Français. Sous ces deux formes on le met en demeure d'épargner aux regards choqués la vue de l'œuvre qui fait scandale.

Garnier, fidèle à ses amis, est non moins fidèle à ses admirations. Il admire *la Danse* et, certain qu'elle est pour l'Opéra une éblouissante parure, il la défend. Sans trop s'émouvoir, il fait tête à l'orage. Sa crânerie facilite la résistance momentanée des pouvoirs publics qui, sans la placide obstination de l'Empereur, eussent depuis longtemps fléchi. Mais, très attaché à Carpeaux, Napoléon III aime le groupe de *la Danse*, autant que le bas-relief de la *Flore*. Et, philosophe, il constate en souriant que, malmené et proscrit naguère, ce gracieux chef-d'œuvre excite l'admiration universelle. Il temporise. Aux objurgations véhémentes il oppose la force d'inertie. Il attend avec sagesse l'heureuse

diversion qui détournera vers d'autres sujets l'effervescence populaire.

Alors les menaces se multiplient à l'égard de Garnier et du nouvel Opéra lui-même, comme si son futur directeur avait la moindre responsabilité dans sa décoration. Mélomanes et pères de famille conjurés s'ameutent contre la gracieuse représentation de la jeunesse enfiévrée par son rire et par la joie dont elle est frémissante. On adresse à Garnier et l'on publie dans les journaux des lettres de ce style :

Je vous considère comme aussi coupable que le sieur Carpeaux, car vous étiez le maître de refuser cette ordure qui mériterait d'être mise en moellons.

Et dans celle-ci la rancunière intention de boycottage se précise :

J'ai une femme, monsieur, j'ai des filles passionnées pour la musique, et qui vont souvent à l'Opéra. Cela leur sera impossible maintenant. Car jamais je ne consentirai à les mener dans un monument dont l'enseigne est celle d'un mauvais lieu.

Lè résultat de cette surexcitation, qui s'avivait de jour en jour, ne tarda guère.

Un triste et honteux matin, Paris s'éveille en apprenant que, pendant la nuit, un médiocre sculpteur jaloux ou quelque amer imbécile échauffé a, par-dessus la barrière protectrice, déversé le noir contenu d'un encrier sur les figures de la ronde endiablée qui l'offusquait. Le beau corps d'une des danseuses en est souillé. Et de larges éclaboussures salissent la souple et nerveuse nudité de sa compagne la plus proche.

Les paroles restent ! Et, si vils que soient les écrits, ils exercent leur détestable influence. Il y eut un envieux aigri, ou un moraliste exacerbé, ou un sot fanatisé qui, croyant accomplir une prouesse purificatrice, eut l'odieux courage de commettre cette vilenie ! Il y eut un malfaiteur anonyme qui, pendant dix, vingt, trente, quarante ans et davantage peut-être, put se glorifier devant sa conscience abêtie, et en confidence auprès de sa femme, de ses enfants, de ses proches, d'avoir sali la pure beauté de *la Danse*. Nous ne sommes séparés de cet attentat que par cinquante-huit ans. Si donc

son auteur n'était alors qu'un jeune homme armé par la pudibonderie en fureur, peut-être existe-t-il encore. Quelle honte de lui-même il doit avoir quand il passe devant l'œuvre rayonnante où, par son bras, le venin, la jalousie, la sottise se déversèrent à flots d'encre, et devant laquelle l'admiration du monde fait halte aujourd'hui !

On pouvait croire que la brutale stupidité de cette insulte — par bonheur remédiable et réparée — provoquerait un malaise dans la foule et une réaction contre une colère qui aboutissait à de telles violences. Il n'en fut rien. Pour la première fois peut-être, Paris ne se révolta point contre un acte de barbarie. On écrivit au contraire que ce geste, et la faveur avec laquelle on l'accueillait, étaient l'irrécusable témoignage de la réprobation unanime. On applaudit à l'offense et plus que jamais on somma le gouvernement d'intervenir.

— Maintenant qu'il a la preuve du sentiment populaire, s'exclamait-on, il serait sans excuse de ne pas faire disparaître le scandale de ces nudités convulsives et lascives.

Faible et sans cesse assailli, aux prises avec une opposition chaque jour plus menaçante, l'Empire est contraint de céder à ce mouvement d'opinion. Les sympathies de Napoléon III doivent s'effacer devant l'intérêt du régime.

Pour calmer l'effervescence, le maréchal Vaillant — qui, tout en ayant d'autres attributions, régnait de haut sur les Beaux-Arts — donne l'ordre d'enlever le groupe de *la Danse*.

La bande des meneurs excités pousse un cri de soulagement et de victoire.

Enfin Paris est purifié et la sainte cause de l'art défendue. La jeunesse pourra désormais gravir les marches de l'Opéra sans courir le risque d'être pervertie !

Le ministère fait même choix d'un autre sculpteur, M. Gumery, pour tailler dans la pierre une nouvelle œuvre qui prendra la place de celle de Carpeaux. Et cet artiste a la fâcheuse témérité d'accepter une si écrasante substitution. On le regrette pour sa mémoire.

Pourtant, dans sa fidèle amitié pour Carpeaux, Garnier souhaite que cette évocation de *la Danse* ne quitte pas l'Opéra qui, selon son titre même, est « l'Académie nationale » de la danse en même temps que celle de la musique.

— Sottement ameutée, l'opinion refuse ce groupe pour la façade, pense Garnier, soit ! C'est une injustice qui sera regrettée plus tard et que sans doute l'avenir corrigera. En

attendant, et faute de mieux, inclinons-nous ! Mais jusqu'à cette heure réparatrice, il y a, loin des regards et des colères de la foule, un refuge tout indiqué pour ce groupe tout à l'honneur de Terpsichore : c'est le foyer lui-même de la danse !

Sage proposition qui atténuait l'humiliation faite à Carpeaux et conservait à l'Opéra le joyau exécuté pour sa parure.

Le gouvernement accepte, l'Empereur en éprouve un soulagement personnel et, satisfaite, l'opinion cesse de se cabrer.

C'est alors que, violemment, au milieu de papotages exaspérés, s'esquisse la plus cocasse, la plus burlesque, la plus inattendue des résistances :

Ces dames du corps de ballet, les rats comme les étoiles de la chorégraphie, s'émeuvent et protestent.

— Pour qui nous prend-on? s'exclament-elles en agitant, frôlant et faisant frissonner la gaze de leurs tutus, en s'élevant sur leurs pointes avec fierté, courroux et pudeur. On veut nous déshonorer !

Leurs amis et protecteurs, qui partagent leur indignation — peut-être l'ont-ils astucieusement provoquée? — les soutiennent et les excitent.

Il en est, parmi eux, de très écoutés. Par leur prestige, leurs séductions, les joies vaniteuses et autres qu'elles dispensent, par leurs relations brillantes, ces dames sont elles-mêmes des puissances.

Dans l'atmosphère de discrédit, de complots et d'incessantes luttes où il se débat, l'Empire pourra-t-il résister à toutes ces jacasseries menaçantes, à ces froufrous de colère?

Sous le hérissement de ces pudeurs effarouchées l'œuvre de Carpeaux ne sera-t-elle pas ignominieusement chassée du foyer de la danse comme elle est exilée de la façade de l'Opéra?

Juste à ce moment se produit la diversion que, dans sa philosophie placide, l'Empereur Napoléon III avait souhaitée tout au début de cette algarade et pour y mettre fin.

Mais combien terrible et dépassant son vœu !

La guerre !

En juillet 1870, elle éclate.

Et c'est elle seule qui, cause de tant de destructions et de deuils, sauve l'œuvre de Carpeaux.

Tant d'autres soucis assaillent nos aînés que, détournés de l'injuste et ridicule obsession, ils laissent en place le

groupe de *la Danse.* Il coule tant de sang qu'on ne songe plus à l'inonder d'encre.

Ensuite, lorsque après des mois d'angoisses et de douleurs, dans l'atmosphère rassérénée on s'efforcera de revivre, personne ne se souciera de diminuer encore la gloire et les richesses dévastées de la France. On se préoccupera plus de reconstruire que de démolir.

D'ailleurs, une année ayant passé sur l'œuvre de Carpeaux, à laquelle les esprits comme les yeux ont eu le temps de s'habituer, dès ce moment *la Danse* apparaît comme une merveille de vie frémissante, d'art savant, passionné et pur.

Bombardé, incendié, humilié par la promenade victorieuse des envahisseurs et l'émeute triomphante, Paris, où s'entassent les ruines, se félicite de voir se dresser sous son ciel ce trésor nouveau.

XXIV

En même temps que cette ruée contre le génie et la gloire de Carpeaux, une autre offensive menace son bonheur.

Bien postés à Boulogne pour l'atteindre et le circonvenir, ses parents guettent ses mouvements pour lui parler s'il sort seul, pour se glisser dans son atelier d'Auteuil lorsque sa femme est allée voir sa famille.

Dès le début leur malveillance hargneuse et surtout les procédés brutaux du père l'ont contrainte à rompre tous contacts. Et, pressentant la néfaste emprise qu'ils peuvent exercer sur son influençable mari, Mme Carpeaux s'efforce de le prémunir contre leurs tentatives de désunion.

Éclairé par l'odieuse lettre de menace et de chantage qu'à la veille de son mariage son père écrivit au général de Montfort, Carpeaux lui-même se méfie. Mais cet être énergique et opiniâtre a parfois des faiblesses. Il aime ses parents, sa mère surtout. Il ne peut se résoudre à les évincer complètement, à ne plus les voir.

Puis, heureux mari d'une femme irréprochable, et qu'il aime, artiste glorieux et en pleine force créatrice, il se croit si grand garçon à leur égard ! Pourquoi donc leur fermer sa porte? Au contraire, leurs visites seront autant d'occasions de vaincre leurs préjugés, de dissiper tous malentendus et de

les ramener à des sentiments plus justes. Du moment qu'il les aide de ses subsides, l'homme très bon, le tendre fils qu'est Carpeaux tient à y ajouter le secours de paroles affectueuses. Enfin, s'ils s'obstinent méchamment, il saura toujours les rabrouer pour défendre son bonheur !

Ils profitent de cette délicatesse filiale pour geindre, pour jouer, avec une émotion feinte, les parents mis à l'écart, dédaignés et négligés. Surtout, avec de fielleux sous-entendus, ils se risquent adroitement à des insinuations perfides.

Avec quelle habileté, pour éveiller en son cœur des soupçons, ils rappellent que sa femme a juste la moitié de son âge, que ses habitudes d'élégance, de mondanité, de plaisir ne la prédisposaient pas à la vie sérieuse et monotone d'un travailleur aux origines modestes.

Carpeaux proteste, hausse les épaules, ricane, les fait taire. Néanmoins les ferments d'inquiétude et de jalousie sont désormais en son cœur. Lorsqu'ils sont partis, en ces heures de prostration qu'il a toujours connues il lui arrivera de se dire avec une sombre anxiété :

— C'est vrai. J'ai quarante-trois ans, elle en a vingt-trois. Elle est belle, a infiniment de grâce. Et moi j'ai la figure ravagée d'un homme qui a beaucoup souffert, que la flamme intérieure a creusé et tordu. Elle est née pour l'existence brillante qui fut toujours la sienne. Quel agrément peut-elle trouver à vivre au milieu de ma terre glaise, de mes marteaux et de mes plâtres poussiéreux?

Mais dès qu'il se sent ragaillardi par une idée qui l'anime, par quelque réussite de travail ou par la moindre joie de la vie, il se redresse et, sûr de sa force, renaît à l'espérance :

— Elle est fière autant qu'heureuse de mon amour ! Et quels délicieux témoignages elle me donne du sien ! Je me sens jeune. Et ma tête est toute bourdonnante de projets qui lui vaudront l'enivrement de la gloire !

Alors avec quelle assurance il rejette les doutes dont on a voulu l'attrister !

Parfois aussi, dans sa rude vulgarité, le père de Carpeaux a l'imprudence de trop laisser voir sa haine envieuse :

— Ta vicomtesse ! lui arrive-t-il de dire méchamment.

Dans cette appellation, prononcée sur un ton de colère et de mépris, il met toute sa déception, sa haine et sa rancune.

Aussitôt Carpeaux se ressaisit, le tance et l'oblige à respecter sa femme.

Hélas ! les jours de lassitude, il est moins ferme contre les propos délétères.

Voilà précisément que les cruelles tribulations de *la Danse*, les injures à l'artiste et à l'homme dont elle fut l'occasion, l'ont beaucoup déprimé. Abattu et découragé, il se défend moins bien contre l'intrigue perfide.

Pourtant comme sa femme se montre brave et confiante dans cette tempête ! Comme elle le soutient de sa tendresse !

Puis la guerre, qui survient, le bouleverse. Très nerveux, sensible, émotif, il est comme brisé par la rapide succession des désastres, par les douleurs dont il est témoin, par les souffrances qu'il imagine.

Ses parents profitent de cette prostration fébrile pour s'emparer de lui davantage.

A l'approche des Prussiens qui vont se répandre et jeter la terreur dans la banlieue, le père et la mère de Carpeaux font à l'improviste irruption dans la demeure de leur fils et s'y installent.

Carpeaux ne se résigne pas à leur chercher un autre gîte dans Paris. En face du péril, il ne se sent pas le droit de leur refuser sa porte.

Injustes et grossiers avec Mme Carpeaux dès les préliminaires du mariage, ils ne s'amendent ni ne désarment maintenant que les voici chez elle. Ils prétendent l'en chasser et ressaisir leur fils. Celui-ci n'a pas l'énergie de les contraindre à plus de correction. Regrettable faiblesse. Leur attitude devient odieuse. En parfait accord avec son mari et forte de son assentiment, la jeune femme se réfugie chez son père qui, depuis plusieurs mois placé au cadre de réserve, vient d'être nommé gouverneur du palais du Luxembourg.

Première atteinte au bonheur des époux. Et quelles menaces pour l'avenir !

Sans doute Carpeaux, dès qu'il aura tant soit peu organisé dans son atelier la préservation de ses œuvres achevées ou en cours d'exécution, se hâtera de rejoindre au Luxembourg sa femme qu'il aime et dont il est sûr d'être aimé.

Mais, durant plusieurs jours, il est en proie aux insinuations calomnieuses, aux noires prévisions de son père :

— La mésentente entre elle et nous n'est qu'un prétexte, lui dit-il. Devant le danger, entre ses parents et toi, elle n'a

pas hésité. Elle est si peu ta femme que, t'abandonnant, elle a couru chez eux.

Carpeaux, indigné, se fâche et proteste :

— C'est moi, tu le sais bien, qui l'y ai envoyée ! Il lui faut du calme et des soins. Au centre de Paris, elle est plus en sécurité qu'aux fortifications...

— Et elle trouve que, incertaine pour elle, la place y est bonne pour toi ! Comme elle t'aime, ta vicomtesse !

— Et vous, comme vous êtes injustes !

Tout en assurant le mieux possible la protection des figures éparses dans son atelier, il oublie les angoisses de la guerre et les insultes qui venaient d'accueillir *la Danse*, pour travailler à sa grande œuvre nouvelle des *Quatre parties du monde*, pour la fontaine du Luxembourg. Depuis trois ans que la commande lui en était faite, il en avait trouvé, après maintes esquisses, la forme définitive. Et, lorsque la France courut aux armes, la réalisation de ce monument — sa dernière grande œuvre — était depuis longtemps commencée. Malgré les vicissitudes, les déchirements et les tortures des cinq dernières années de sa vie, il eut encore la force de dresser, parmi les hauts arbres de l'avenue de l'Observatoire, la noble, grave et paisible ronde de ces figures aux mouvements harmonieusement conjugués qui, soutenant le globe du monde, en suivent la lente évolution.

XXV

Trois mois avant les affres et désolations de la guerre, à l'heure même où s'éveillaient les fureurs contre *la Danse*, Carpeaux, époux jusqu'alors très heureux, connut la douceur et l'orgueil de voir un fils naître de son amour partagé.

Pour un homme tendre, ardent et paroxyste comme lui, quelle exaltation !

Le jour que Mme Carpeaux lui donna le premier de ses trois enfants, notre grand sculpteur, balbutiant de gratitude, d'émotion, de fierté, fut comme illuminé de joie. Les corrosifs propos de ses parents ne laissaient alors aucune trace en son cœur !

Mais son contentement d'être père ne change pas ses préoccupations de sculpteur. Jamais plus qu'à ce moment Carpeaux n'a justifié sa réputation de dessiner et de

modeler partout, en n'importe quelle circonstance et devant n'importe qui !

Lorsque, à sa prière, le médecin accoucheur, le docteur Depaul, lui met le nouveau-né entre les bras, voilà-t-il pas que, ayant un sens très vif des formes parfaites, Carpeaux découvre une défectueuse conformation de la tête de son fils. Et, comme s'il s'agissait d'une argile qu'il a l'habitude et le pouvoir de modifier à sa guise, gravement il se met à modeler, avec ses doigts, le crâne — certes peut-être encore assez malléable — du petit qui vient de naître.

Le médecin n'a pas encore vu faire de la sculpture avec des os et de la chair d'enfant. Il rit, mais s'inquiète. Et, en hâte, il arrache des mains de Carpeaux son fils qu'il traitait, avec tant d'ingénuité dans sa conscience professionnelle, comme ses habituelles figures de terre glaise. Insatisfait de son œuvre et confondant la vie et l'art, automatiquement pour ainsi dire, par les moyens ordinaires de son métier, il voulait la pousser jusqu'à la perfection !

Au milieu des larmes jaillies de ses dernières souffrances, dans sa lassitude heureuse, la jeune mère sourit tendrement au merveilleux instinct de son grand mari tourmenté et passionné, aussi sculpteur qu'il est homme, pour lequel l'art, né de la vie, lui semble capable de la créer réellement et de l'améliorer suivant l'impulsion de son génie.

XXVI

Au palais du Luxembourg, où il n'a pas tardé à rejoindre sa femme et son fils, Carpeaux trouve un peu de quiétude.

Le milieu l'apaise. C'est une famille où l'on s'aime et où l'on a, dans l'affection la plus délicate, un constant souci de bonne tenue. Carpeaux en subit avec plaisir l'heureuse influence. Entre sa femme et lui, plus de ces vivacités et petites querelles qui, malgré le lien d'amour, s'élevaient parfois sous l'aiguillon des perfidies paternelles. Légers désaccords qui, par bonheur, ne duraient guère mais risquaient de créer à la longue des habitudes de zizanie.

Là, au contraire, sans qu'aucune parole malveillante puisse irriter Carpeaux contre sa femme ni déclencher sa méfiance, il s'abandonne à la douceur de la chérir et d'en être aimé. Comme aux plus beaux jours de leur ivresse,

il travaille sous ses yeux et même parfois, tant il admire sa grâce tendre, son air d'infinie pureté, d'après elle.

En s'inspirant de ses jolies expressions de visage et de ses attitudes adorantes devant les sourires et les regards de leur petit Charles, il esquisse sa *Tendresse maternelle* et sa *Jeune mère.*

Il l'aime non seulement à cause de l'affection dont elle l'enveloppe et le soutient, mais parce que, lui offrant pour son art le charme angélique qui la caractérise, elle trouve ainsi le moyen de s'unir à lui davantage.

Il l'admire en tant que femme et, plus encore, peut-être, comme mère. Il lui est reconnaissant de lui avoir tout de suite donné ce petit Charles qui l'enchante et dont il raffole. Carpeaux a toujours aimé et choyé les enfants. Et voici qu'il en possède un à lui, né de sa chair, de son amour, de son union avec une femme chérie !

Il ne se lasse pas de le regarder vivre. Il étudie la lumière de ses yeux, la souple mobilité de ses membres, les fossettes de son visage où s'inscrivent les premiers signes de la sensibilité.

Ouvrant de nouveau l'album de sa femme, où il a esquissé sa silhouette de fiancée, puis les alanguissements de sa maternité prochaine et les charmantes visions de leur intimité conjugale, il y dessine la figure et le corps de son enfant ! Il les accompagne des attitudes et des gestes de la jeune maman qui berce son petit et le serre contre son sein.

A ce moment-là Carpeaux oublie les récriminations et les méchancetés de ses parents, les offenses et les déboires que *la Danse* lui a valus, les difficultés financières qui en résultent. Car, pour la finir suivant son rêve de beauté, il a dépensé plus qu'il n'a reçu et l'effervescence de l'opinion lui a fait perdre un prix de cent mille francs récemment fondé par l'empereur. C'est à lui qu'il devait être attribué pour la première fois. Mais, intimidé, le gouvernement n'a pas osé braver l'opinion et c'est l'architecte Duc qui en fut, à sa place, le bénéficiaire. Carpeaux veut oublier la chute de l'empire, dont il a été l'un des grands artistes fêtés, la déchéance et l'exil de Napoléon III qui l'a compris et défendu. Il s'efforce de ne point penser aux représailles que cette faveur, désormais compromettante, peut lui attirer de la part des envieux sans talent ni caractère.

Si torturé qu'il soit par les maux de la patrie, par les

souffrances qu'il voit auprès de lui et par celles qu'il se représente, il s'accorde le temps du bonheur. Et il est heureux autant qu'on peut l'être parmi les deuils et les désastres.

Il s'intéresse à l'ambulance que la générale de Montfort a créée au palais du Luxembourg et où sa femme, sans négliger son petit Charles ni décevoir l'exigeante tendresse de son mari, soigne les blessés.

Mais il est trop tourmenté, il a l'esprit trop inquiet pour s'accommoder, dans ce Luxembourg où son habituel travail ne peut être organisé, de vagues occupations passives et sédentaires.

Il s'enrôle dans un service actif d'ambulances pour les premiers soins aux blessés et leur transport. Ainsi il roule d'une misère à l'autre, et, dans ces incessantes courses à travers le Paris du siège, voit bien des spectacles d'agitation, de colère et de désespoir.

Plus que jamais fidèle aux habitudes de toute sa vie, sur les carnets de croquis et de notes qui ne le quittent pas il dessine — à pied, en voiture — tout ce qui le frappe ou l'émeut : scènes pittoresques ou dramatiques de la rue, figures et costumes du moment, passages de troupes et de cortèges, aspects de la vie populaire dans les faubourgs, remuements de foules anxieuses ou véhémentes, gesticulations et attentes résignées de gens morfondus qui grelottent devant les boutiques encore closes, soldats hirsutes emmitouflés dans des peaux de mouton, chevaux traînant des canons, feux de bivouac aux remparts, etc...

Vus par ce grand artiste qui excelle à fixer d'un trait juste et vivant les plus fugitives visions, ces aspects du siège sont des documents fort précieux. En plus de leur valeur artistique ces croquis de Carpeaux ont pour l'histoire un saisissant intérêt.

A mesure que les cruautés et les douleurs du siège s'aggravent et que l'horizon s'enténèbre, Carpeaux s'assombrit. Bien que dans une situation relativement privilégiée chez le général, son beau-père, il connaît les souffrances de tout le monde. Il les supporte moins bien parce qu'il est délabré par les trop rudes et longues privations de sa jeunesse. Jusqu'alors il a résisté à l'épuisement, à cause de la flamme qui le soutient. En lui donnant une force factice, elle l'anime, certes, mais aussi elle le brûle. Dès que la tristesse, l'inquié-

tude et le découragement s'emparent de Carpeaux, il sent en lui toute la fatigue accumulée. Il s'énerve. Sa santé s'altère. Certains symptômes de maladie apparaissent. Il s'en attriste. Le désarroi moral alourdit le malaise physique. Carpeaux s'abandonne à une prostration qu'il ne secoue que par la violence.

Tout lui paraît noir : l'injurieuse réprobation contre son groupe de *la Danse* a ruiné son prestige. Le discrédit et les dettes lui semblent les seuls résultats de son effort. L'empire renversé, la commande de cette fontaine du Luxembourg, à laquelle il travaille depuis si longtemps, lui sera-t-elle maintenue dans la détresse de la France dont, avant tout, il faudra relever les ruines? Et comme, désormais, on va lui faire payer cher les faveurs de la cour impériale! Ne s'apprête-t-on pas à le traiter lui-même en déchu? Enfin les canons prussiens bombardent Auteuil. Dans son atelier, sur lequel pleuvent les obus, que restera-t-il de ses modèles, de ses esquisses, de ses travaux en cours?

Il erre, abattu et désespéré. Que, durant l'une de ces crises, il rencontre son père, toujours aux aguets, toujours prêt à verser dans son cœur le poison qui libérera son fils d'un mariage jalousé, alors, Carpeaux deviendra sa proie! Déprimé, confiant en la rude mais affectueuse sollicitude de son père, de sa mère — ce sont ses parents, n'est-ce pas, et pourquoi voudraient-ils donc son malheur? — il sera sans défense contre la perfidie :

— Eh bien, *ta* vicomtesse, ricane le vieux maçon, elle est arrivée à ses fins!... La voici revenue parmi ses adulateurs... Elle veut bien te tolérer dans le coup de vent de ses jupes, à la condition que tu ne troubles pas son manège... D'ailleurs, quel bon prétexte cette rouée a su découvrir pour se débarrasser de toi, le jour et souvent la nuit!... Tu n'y vois que du feu ou tu es de bien bonne composition... Mes compliments!

— Malheureux! proteste Carpeaux endolori, épuisé... Tu insultes ma femme irréprochable, qui m'aime et dont je suis sûr!... Tu salis la plus dévouée des mères! Tais-toi!

Sans doute Carpeaux s'est indigné. Il a exigé que l'on respectât sa femme. Et l'horrible père s'est tu.

Mais il a eu le temps de parler, d'inscrire plus profondément dans l'esprit las et inquiet de son fils le germe infectieux. Il a fait naître l'incessante et douloureuse obsession.

D'autant plus que, en attendant l'éclosion de la grave maladie dont mourra Carpeaux et dont il a commencé à souffrir, son usure nerveuse est un terrain propice au développement de la jalousie morbide qui affecte son état mental.

Loin de chez lui, il se forge des fantômes. Et, rentré à l'improviste au Luxembourg, il les cherche comme un dément autour de sa femme. Mais, si inopinés que soient ses retours, il la trouve invariablement placide et souriante entre son père et sa mère, près du berceau de leur enfant, ou faisant son service à l'ambulance.

Certes, vingt ans le séparent de la douce et sereine jeunesse de Mme Carpeaux. Incontestablement aussi il porte sur sa figure mobile les griffes de sa vie tourmentée, tandis qu'elle garde la fraîcheur d'âme et de visage d'une jeune fille née pour une existence sereine. Mais, heureuse de le voir réapparaître, elle s'élance au-devant de lui, se pelotonne dans ses bras, lui fait l'accueil le plus tendre et le plus gai.

Où sont les galants? Dans son imagination ! Pas d'officiers. Ils sont tous au feu. Des blessés? Avec sa mère, elle n'approche que ceux qui, gravement atteints, geignent, immobiles, sur leur lit de douleur.

Auprès d'elle, un seul homme valide, celui qui est indispensable, le médecin en chef de l'hôpital, le docteur Danet.

Comme il faut bien que la furieuse jalousie de Carpeaux se localise, c'est sur cet insoupçonnable praticien qu'elle s'abat.

Désagréable pour le docteur, c'est à sa femme surtout qu'il s'en prend. Il l'épie, la querelle, lui fait des scènes. Persécuté, il se fait persécuteur. Torturé, il la torture.

Heureusement il y a parfois des répits dans cette obsession. L'art y est souvent un dérivatif. Et aussi la bonté. En effet, Carpeaux, qui fait injustement pleurer sa femme, reste bon et humain. Il secourt les faibles et s'attendrit sur les déshérités. Ainsi, ayant rencontré dans la rue deux orphelins, il les recueille et les amène au Luxembourg où, paternellement, avec d'infinies délicatesses, il s'occupe d'eux. Et c'est d'après ce couple attendrissant que, très ému, il modèle le petit groupe intitulé : *Frère et sœur*.

Alors, pendant quelques jours, rasséréné par cet élan charitable, donnant toute sa pensée et toute sa force à l'œuvre qui exprimera la solitude et la détresse de ces

petits, il oublie sa hantise et redevient un charmant mari sans ombrageux soubresauts.

Plus tard, vers le milieu de janvier 1871, la générale de Montfort meurt. On l'enterre, sous le bombardement prussien, au cimetière Montparnasse où il pleut des obus.

Attristé par la mort de cette femme de bien qui lui témoigna une affectueuse confiance et qu'il regrette, il l'est plus encore par le chagrin de sa femme qui pleure une douce mère, confidente de ses peines et de ses tourments.

Carpeaux s'apitoie sur son déchirement et sa solitude. Il l'aime d'autant plus qu'elle est malheureuse. Haletant de remords et de douleur, il se jure de réparer le mal qu'il a fait. Prévenant et câlin, il s'attache à remplacer, par une recrudescence de son amour, l'affection perdue.

Et, durant quelques mois, dominant l'injuste soupçon qui le ronge, il redevient — avec parfois le bref voltigement de quelques papillons noirs — un mari parfait.

GEORGES LECOMTE,
de l'Académie française.

(A suivre.)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

L'ENGRENAGE RHÉNAN

ALLONS-NOUS voir un sursaut du bon sens populaire français sacrifié une fois de plus par la faiblesse des politiciens? Voilà le véritable intérêt de la partie qui s'est engagée à Genève.

Tout se passe exactement selon les prévisions. Les Allemands jouent cartes sur table. Depuis le pacte de Locarno, ils ne cessent de proclamer que la politique de réconciliation entraîne logiquement l'abandon de toutes les survivances de la contrainte, de toutes les inégalités de la défaite, de toutes les entraves au droit des peuples, — ce qui conduit tout droit à l'évacuation anticipée de la Rhénanie, à l'abolition des servitudes militaires, à la réalisation pacifique du programme pangermaniste. Qu'on ne vienne pas nous dire que le discours par lequel le chancelier Müller a développé cette thèse devant la S. D. N. a apporté la moindre surprise. La meilleure preuve est qu'il a été accueilli avec le plus grand calme.

Ce qui a fait sensation, c'est la riposte de M. Briand. Et encore est-il bien difficile de comprendre l'effet produit quand on a la bonne fortune de se trouver en dehors de l'agitation, si superficielle d'ailleurs, de Genève et de Paris. Lu avec calme, à plusieurs centaines de kilomètres de la salle de la Réformation, le discours de M. Briand nous donne surtout l'impression d'une grande faiblesse d'argumentation. Les réactions de vigueur ont surtout l'allure d'un plaidoyer personnel. Non seulement elles ne dressent pas un barrage très net en travers de l'offensive allemande, mais elles autorisent tous les espoirs

d'avenir en recommandant seulement la prudence et la patience. Bien plus, le désir d'atténuer la rudesse des manifestations d'un amour-propre blessé conduit aux plus inquiétantes compromissions.

La lenteur de la préparation du désarmement est attribuée avant tout aux menaces qui subsistent du côté des Soviets dont l'adhésion même au pacte de paix a entendu réserver la lutte contre l'ordre européen et la société capitaliste. « Cette guerre-là est-elle plus légitime que l'autre? *Peut-être.* » Le vieux révolutionnaire qui sommeille chez M. Briand a dit cela en pleine Assemblée des Nations, sans soulever une protestation. Pas une voix non plus ne s'est élevée quand il a déclaré qu'à la place de l'Allemagne toute autre nation aurait cherché à esquiver les conditions de désarmement, *la France toute la première.* Pas un éclat de rire quand on a entendu le porte-parole des vainqueurs reprochant aux Allemands l'armée de cadres qui leur a été imposée par les vainqueurs. L'orateur connaît si mal son sujet qu'il ne songe à invoquer ni l'inflation caractéristique du budget militaire, ni la persistance des organisations secrètes du grand État-Major, ni la fameuse amorce de la nouvelle flotte dont les socialistes allemands eux-mêmes affectent de se scandaliser. La seule critique vise la seule mesure que les chefs militaires allemands aient acceptée et exploitée parce qu'elle leur a permis de prendre les devants dans l'adaptation de la nouvelle formule des armées-cadres. M. Briand a-t-il été mieux inspiré en parlant du troublant problème des revendications des nationalités et de l'*Anschluss.* « Ces aspirations, a-t-il dit, sont parfaitement respectables, à condition de ne pas se transformer en machines de guerre, » c'est-à-dire de se maintenir dans le cadre du traité qui a prévu lui-même sa propre revision.

Que de telles défaillances aient pu être dissimulées par l'art de l'élocution et plus encore de la mimique, voilà qui donne une jolie idée de la diplomatie de tribune publique. Que le seul fait d'ajourner la réalisation des demandes de l'Allemagne, même atténuée par de tels encouragements, ait été considéré comme un trait d'audace : voilà qui nous donne une haute opinion des méthodes et plus encore peut-être de l'atmosphère de l'Assemblée de Genève. Nous en sommes là que, deux années à peine après l'admission des Allemands, il paraisse presque scandaleux de leur opposer non pas un *veto*, simplement un appel de modération.

Évidemment, les Allemands ont éprouvé ou tout au moins affecté surprise et indignation. Si leur surprise a été réelle, ce n'est pas flatteur pour nous. En effet, depuis des semaines, une réaction très vive s'est manifestée contre les prétentions qui n'ont pas reculé devant l'éclat des manifestations de Vienne. L'Italie n'a pas attendu les

fêtes de Schubert pour lancer du haut du Brenner des interdits catégoriques. Les Anglais ont découvert que le problème de la sécurité s'étend jusqu'à la Vistule, et ils attachent une importance décisive aux garanties rhénanes parce qu'ils y voient le dernier atout de la liquidation des dettes. En France même, la résistance s'est développée jusque dans les milieux radicaux. Le mot d'ordre général a été : pas de désunion à propos de la conclusion du pacte Briand-Kellog. Ce pacte ne modifie en rien la situation vis-à-vis de l'Allemagne, puisque l'interdiction de la guerre est inscrite en toutes lettres dans le traité de Locarno. Le Conseil des ministres s'est réuni le 23 août pour examiner les réponses à faire aux invites éventuelles de M. Stresemann. M. Poincaré a eu, dans la matinée du 27, un entretien que l'on a dit décisif avec le ministre allemand. Pas d'évacuation de la Rhénanie avant le règlement des questions de sécurité et la liquidation complète du problème financier. Sur ce, M. Briand part pour Genève. Il a un premier entretien avec M. Müller. Et aussitôt on annonce l'ouverture immédiate d'un débat entre les puissances principalement intéressées à l'affaire rhénane. Comment les Allemands n'en auraient-ils pas conclu que les choses prenaient bonne tournure? Comment auraient-ils pu résister à la tentation de souligner la contradiction entre la parole de M. Briand et les actes?

C'est cela qui a produit l'effet décisif du 10 septembre à Genève. De deux choses l'une : ou les Allemands ont été réellement déçus et alors il faut admettre que leur appréciation des possibilités est fort compromettante pour le ministre des Affaires étrangères français, ou bien la surprise défavorable a été immédiatement renforcée par un calcul spontané, en vue d'utiliser l'indignation aux fins de marchandage.

La comédie a certes été bien jouée, car les témoins français les plus avertis, les plus vieux routiers s'y sont laissé prendre. Tel était leur désir de voir la diplomatie française se ressaisir et exploiter le mouvement de résistance de l'opinion que, pendant vingt-quatre heures, on a donné au bon public l'impression d'un redressement réel. Une lutte serrée allait commencer contre les prétentions allemandes. L'adversaire s'était découvert avec tant d'imprudence qu'il serait facile de marquer le coup d'arrêt. Il y avait bien un petit élément de préoccupation, M. Briand n'avait pas soufflé mot de la question rhénane dans ce que certains n'hésitaient pas à appeler sa « philippique ». N'y avait-il pas là une porte laissée ouverte aux concessions? Heureusement le barrage dressé par M. Poincaré était là.

On n'a pas attendu longtemps de voir ce qu'il valait. Trois ours après il était emporté. Le principe de l'évacuation anticipée était

admis. Pour triompher il avait suffi aux Allemands d'abandonner une ligne avancée qui n'aurait même pas dû figurer dans la lutte. Cette position avancée c'était la prétention de réclamer l'évacuation totale, immédiate, comme un droit ne prêtant à aucune discussion.

La prétention ne tient pas debout. Elle ne peut s'appuyer que sur le pacte de Locarno. Or, depuis Locarno, les Allemands eux-mêmes ont proposé un marchandage à Thoiry et ils ont accueilli avec enthousiasme le discours de Carcassonne qui leur laissait prévoir la recherche d'un compromis si les élections étaient favorables. L'idée de monnayer le retrait anticipé des troupes a donc été parfaitement acceptée et le refus de tout paiement n'a jamais pu être considéré que comme l'amorce et même une amorce très grossière de marchandage.

Ce qui saute aux yeux, c'est que cette attitude intransigeante adoptée par les délégués du Reich aurait offert une occasion exceptionnellement favorable de se dégager d'une voie dangereuse. Quoi de plus simple que de dire aux Allemands : « Vous ne voulez pas y mettre le prix, soit : n'en parlons plus. » C'est si simple que nous sommes obligés de nous demander pourquoi cela n'a pas été fait, alors qu'on avait toutes les raisons : l'entraînement des opinions publiques, les défiances justifiées des gouvernements, et la certitude de ne pouvoir aboutir qu'à des duperies aussi longtemps que les Américains se dérobent à une liquidation des dettes. Oui, pourquoi n'a-t-on pas exploité la fausse manœuvre allemande? Pourquoi a-t-on, au contraire, permis aux Allemands de retourner leur position en se donnant l'apparence d'une concession?

A-t-on reculé devant le reproche de stériliser la politique de conciliation? Ce serait déjà grave, parce que cela prouverait combien l'engrenage est compromettant. S'il est impossible de concilier l'apaisement et le maintien d'une garantie provisoire déjà réduite au minimum de froissement, alors qu'on se trouve en face de provocations directes, que sera-ce quand il faudra résister à l'entraînement du principe de l'égalité des nations et du droit des peuples? Quelle démonstration saisissante de l'erreur fondamentale d'un système qui prétend tout subordonner à la paix, alors que la paix n'est pas un jeu en soi, mais un état d'équilibre de forces et d'intérêts. Il y a mille espèces de paix, depuis celle que le fort impose jusqu'à celle que le faible subit, en passant par toutes les nuances de compromis et de marchandage. La seule qui convienne à des vainqueurs est celle qui commande. Toute autre n'est qu'un entraînement aux abdications. Cela suffit à expliquer que l'on recule chaque fois qu'il s'agit de résister.

Mais cela suffit-il à expliquer qu'on renonce à se servir des maladresses de la partie adverse? Alors on est bien obligé de se demander jusqu'à quel point la liberté d'action subsiste et jusqu'à quel point on est prisonnier des capitulations précédentes. C'est ce qui fait la gravité des anticipations d'avenir, même quand elles prennent seulement la forme de propos de tribune. Du moment que la diplomatie se fait sur la place publique, les paroles de M. Briand portent en germe des conflits futurs. Cela est autrement grave que le sacrifice du gage rhénan, et ce devrait être une raison de plus de tâcher de conjurer le sacrifice.

Nous connaissons bien le raisonnement. L'occupation prendra fin en 1935. Hâtons-nous d'en tirer quelque chose avant qu'il ne soit trop tard. Comment ne voit-on pas que cet argument se retourne contre ceux qui l'invoquent? Du moment que l'on admet que l'occupation peut être un élément de marchandage, on détruit toutes les objections de sécurité, car la sécurité ne se marchande pas, et on prépare l'escamotage des réparations puisqu'on admet la revision du plan Dawes.

Il ne fallait pas négocier, cela ne fait pas l'ombre d'un doute. Et on pouvait ne pas négocier, puisque l'Italie et l'Angleterre ne demandaient qu'à rompre les chiens. Les dirigeants du Reich s'en sont très bien rendu compte. Aussi bien ont-ils essayé de limiter le débat à une discussion d'experts français et allemands. Nous avons la chance que nos associés ont refusé de se laisser éliminer .Saurons-nous en profiter pour les laisser noyer le poisson en nous bornant à défendre vigoureusement nos intérêts? On ose à peine l'espérer.

Dès le début, la négociation s'oriente mal. On prétend disjoindre les deux problèmes de la sécurité et des réparations. On annonce la rentrée en scène des experts. Quoi de mieux, direz-vous. N'est-ce pas le meilleur moyen d'atermoyer? Tout le monde ne sait-il pas que les conclusions des experts sont faites pour être mises au panier?

C'est beaucoup d'optimisme. Nous avons déjà vu à l'œuvre M. Fromageot, sir Cecil Hurst et M. Gauss qui vont sans doute jouer les premiers rôles. Leur dernier exploit est d'hier. Ce sont eux qui ont coupé court à la manœuvre habile par laquelle M. Chamberlain cherchait à dégager des chimères le pacte Briand-Kellogg. Que peut-on d'ailleurs attendre de juristes? Le problème financier leur échappe et beaucoup plus encore celui de la sécurité.

Le vrai problème de la sécurité n'est pas un contrôle de la zone neutralisée du Rhin qui ne peut être qu'illusoire, mais qui nous conduit tout droit à des mesures de réciprocité, c'est-à-dire à des limitations de souveraineté redoutables. Le vrai problème est le maintien du statut européen, là où il est le plus menacé, c'est-à-dire du côté

des frontières orientales. A ce propos une remarque s'impose. Pourquoi la Pologne n'est-elle pas admise dans la négociation? Elle a signé le pacte de Locarno. Elle est la puissance la plus directement intéressée à l'observation stricte de toutes les clauses du traité de Versailles. Le seul fait que l'on ait entamé la discussion sans elle est déjà une capitulation devant la thèse allemande, qui prétend séparer les problèmes du Rhin et de la Vistule. L'attitude est d'autant plus frappante que l'on n'a pas hésité à solliciter la participation du Japon dont les conseils seront certes excellents, mais dont l'intérêt de réparation est franchement assez secondaire.

Peut-on du moins en retenir que le problème financier sera traité avec une rigoureuse logique? Souhaitons-le. Mais ne nous y fions pas trop. Là aussi l'amorce du débat est bien compromettante. Du seul fait que l'on entame la conversation en dehors de l'Amérique, on s'engage dans un dilemme inquiétant. Si on parvient à se passer du concours américain, on risque de voir les États-Unis se désintéresser complètement d'une revision des dettes. Si on échoue, on se met à la merci des transatlantiques.

Voilà ce qu'il en coûte de vouloir à tout prix devancer l'heure des règlements de compte, alors qu'il serait si simple de maintenir les choses en l'état sur le Rhin et de laisser le gouvernement socialiste faire l'expérience des premières annuités pleines du plan Dawes. Huit années d'occupation, cela vaut tout de même mieux qu'un comité de conciliation. Et deux milliards et demi de marks-or par an... On n'aura jamais davantage.

SAINT-BRICE.

LES LETTRES

LE CENTENAIRE DE TOLSTOÏ

La gloire posthume des grands hommes est comparable aux ondes, qui, en se propageant dans l'eau ou dans l'espace, traversent des zones de résonance tantôt intense, tantôt réduite. On pourrait presque dire qu'il y a une longueur d'onde qui rythme, dans le temps, les courants de sympathie entre le public et certains génies, comme il y en a une pour régler les émissions de télégraphie sans fil. Or les centenaires ne s'accordent pas forcément avec cette longueur d'onde et peuvent au contraire coïncider avec une période de faible résonance. C'est parfois au moment où la gloire d'un écrivain subit une éclipse que le calendrier nous invite à célébrer son centième anniversaire. Il semble que ce soit le cas de Tolstoï. Son centenaire n'a guère eu d'éclat. Les articles de journaux et de revues dont il a été l'occasion ont manqué, pour la plupart, d'accent et d'envergure. On a abordé Tolstoï de biais, et par ses petits côtés, faute d'avoir, peut-être, à écrire sur lui des choses importantes qui n'aient déjà été dites. Combien de temps a duré en France la vogue de Tolstoï et du tolstoïsme, dont on peut fixer à peu près le point de départ en 1886, à la publication du fameux ouvrage d'Eugène-Melchior de Vogüé sur le *Roman russe?* Vingt ou vingt-cinq ans peut-être. Dans quelle mesure le prestige de Tolstoï s'est-il ensuite affaibli, et pour quelles raisons? C'est ce que nous voudrions examiner brièvement. Nous avons, pour nous guider dans cette recherche, une très

bonne étude qui vient de paraître sur Tolstoï, du critique allemand M. Stefan Zweig.

Il faut reprendre, car elle n'a pas cessé d'être valable, la distinction qui a toujours été faite entre Tolstoï philosophe et Tolstoï romancier. Cette distinction correspond d'ailleurs à une division très nette dans la vie de Tolstoï lui-même. Ses deux grandes œuvres romanesques. *Guerre et Paix* et *Anna Karénine*, ont été écrites avant la crise de sa cinquantième année, après laquelle il a propagé et pratiqué lui-même sa doctrine mystique et humanitaire. Si le romancier est le premier en date, c'est le philosophe qui, à la fin du siècle dernier, a surtout retenu les esprits. Voyons donc, d'abord, quelle a été jusqu'aujourd'hui la destinée de ses théories.

Tolstoï a bénéficié en France, de 1890 à 1900, de la faveur qui s'attachait alors aux idées venues du Nord. « Dépêchez-vous, disait le sceptique Jules Lemaître, d'aimer ces écrivains des neiges et du brouillard ; aimez-les pendant qu'on les aime et qu'on y croit. » On y crut jusqu'aux premières années du vingtième siècle. Toute une activité philanthropique et quelque peu mystique, dans les milieux intellectuels de cette époque, dérive directement du tolstoïsme. En 1901, Tolstoï fournissait le thème d'un discours sur le droit de punir, pour l'audience de rentrée d'une cour d'appel de province. La bourgeoisie d'il y a vingt-cinq ans jouait avec les doctrines du grand romancier russe comme l'aristocratie du dix-huitième siècle avec l'idéologie qui avait préparé la Révolution.

Cependant, dès son introduction en France, le tolstoïsme s'était heurté à une grosse objection auprès des esprits cultivés : c'est qu'il n'apportait rien de très nouveau. Jules Lemaître, dont il faut encore rappeler la sagacité, avait porté sur cette philosophie le jugement qui pouvait lui être le plus funeste, quand il avait dit : « Ce n'est peut-être que l'exagération kalmouke de certaines conceptions chères aux romantiques. » Victor Hugo et ses émules n'avaient pas attendu Tolstoï pour nous montrer des mendiants et des misérables qui possèdent le secret de la sagesse et de la charité parfaite, ou des filles publiques qui sont les innocentes victimes d'une société mauvaise. Quant aux interprétations hétérodoxes de la morale évangélique, Jean-Jacques Rousseau et ses disciples romantiques ne nous en avaient pas laissé manquer. Tolstoï, « chrétien artificiel », selon la formule très juste de M. Stefan Zweig, avait même la malechance d'arriver à un moment où les idées analogues aux siennes, qui avaient longtemps enflammé les esprits français, commençaient de reculer devant la critique.

En outre, à son berceau même, le tolstoïsme fut mis à l'épreuve de

réalités qui ne favorisèrent pas son développement. Il y eut de grosses maladresses dans les essais pratiques d'apostolat du comte Léon Tolstoï, devenu paysan par fidélité à une conclusion philosophique. Dostoïewsky avait prévu le danger de la tentative, quand il avait fait, à propos d'un personnage d'*Anna Karénine*, une observation qui s'applique très justement à Tolstoï : « Des hommes comme Levine auront beau vivre avec le peuple aussi longtemps qu'ils voudront, ils ne deviendront jamais peuple : la présomption et la force de volonté, pour aussi capricieuses qu'elles soient, ne suffisent pas pour embrasser et réaliser le désir de descendre jusqu'au peuple. » Chrétien artificiel, Tolstoï est aussi un moujik artificiel. Quant au prophète et au messager d'une ère nouvelle, il évite à grand'peine de tomber dans le ridicule. L'auteur de la *Sonate à Kreutzer*, le défenseur de l'individu contre la tyrannie conjugale ne parvient à se dégager ni de son ménage, ni de sa famille. Les hôtes qu'il héberge pour leur enseigner sa doctrine ressemblent plus à des pique-assiettes, à table chez un grand seigneur, qu'aux disciples d'un philosophe. S'il cherche à fuir à tout prix cet esclavage que représentent pour lui son titre et sa propriété, s'il insulte le tsar, afin d'être condamné et exilé, le tsar refuse d'accorder au prophète la couronne du martyr. Tolstoï n'a même pas pu être un forçat artificiel. Enfin, à la veille de sa mort, il s'échappe, il quitte sa femme et sa maison. Mais il est trop tard, et c'est pour aller mourir lamentablement à une des stations du chemin de fer où il s'est embarqué. Bien plus, on saura un jour que, s'il s'est sauvé ainsi, c'est moins pour vivre selon son idéal, que pour fuir des discussions domestiques ; et ces discussions avaient pour motif le testament par lequel il privait ses héritiers de ses droits d'auteur. Le dernier chapitre de la vie de Tolstoï est une variation sur un thème balzacien. Un âpre comique se mêle au drame, dans cette existence de bourgeois malgré lui.

Enfin des événements d'une portée plus générale ont apporté au tolstoïsme soit des démentis d'une sanglante ironie, soit des corollaires qui font reculer d'horreur. Tolstoï vivait encore, quand éclata la guerre russo-japonaise, où l'un de ses fils combattit sans qu'il osât lui opposer sa doctrine de non-résistance au mal. Il n'était pas mort depuis quatre ans que toute l'Europe était à feu et à sang. Et les purs tolstoïens comme M. Romain Rolland ne sont pas encore consolés d'avoir vu les doctrines de leur maître peser si peu dans les destinées de l'Europe, le jour où la guerre s'y est déchaînée. Cependant les résultats obtenus par le tolstoïsme sont encore plus troublants que ses échecs. Le principal est la révolution russe, et c'est devenu un lieu commun que de comparer Jean-Jacques Rousseau précur-

seur de la Révolution française à Tolstoï précurseur du bolchevisme. Le patriarche à barbe blanche, l'apôtre de la douceur a préparé les voies de Lénine. Toute la Russie rouge le glorifie à ce titre. Seulement c'est assez gênant pour les idéologues qui se contentent de rêver au bonheur universel sans accepter les conséquences de leurs théories. Que Tolstoï n'ait pas voulu la Révolution russe, tous ceux qui s'attachent à conserver la pureté de sa doctrine le proclament. Qu'il n'en soit pas responsable, il leur est plus difficile de le prouver, et s'ils y arrivent, ce n'est qu'en maintenant le tolstoïsme dans le domaine des spéculations théoriques qu'on se garde bien de réaliser. De là sans doute est venue cette sorte de malaise qui a pesé sur l'Europe occidentale quand il s'est agi de célébrer le centenaire du philosophe russe. D'autant plus que les doctrines de Tolstoï ont trouvé quelque part un terrain où, rigoureusement interprétées, elles ont manifesté toutes leurs conséquences : c'est la philosophie de Tolstoï qui a soulevé l'Inde du swaraj et les Chinois de Canton. Et plus le tolstoïsme déchaîne en Asie de sanglants ravages, plus il semble que les Européens, à quelques exceptions près, veuillent s'en détourner.

*
* *

Si la pensée de Tolstoï marque ainsi un recul, sa maîtrise dans l'art du roman est incontestée. Il est aujourd'hui le romancier type, M. Albert Thibaudet dit le romancier classique, c'est-à-dire l'écrivain qui a fait valoir le plus brillamment et le plus complètement les qualités propres au genre romanesque. Ces diverses qualités se ramènent finalement à une seule : la vie. Rien n'est plus vivant qu'un roman de Tolstoï. C'est pourquoi, si long qu'il soit, il n'ennuie jamais. Tolstoï transporte son lecteur dans une aventure qui a tous les aspects de la réalité ; tant qu'elle n'est pas achevée, il est impossible de s'en détacher et d'échapper à l'atmosphère où le romancier nous a plongés. M. Stefan Zweig décrit très bien cette impression que produisent les romans de Tolstoï : « Chaque œuvre d'art n'atteint le plus haut degré de perfection que quand on oublie son origine artificielle et que son existence nous semble la réalité nue. Chez Tolstoï cette illusion sublime se produit souvent. Jamais on n'ose supposer, tellement ses récits se présentent à nous avec les couleurs de la vérité sensible, qu'ils soient imaginés et que leurs personnages soient inventés. En le lisant on se figure n'avoir pas fait autre chose que regarder, par une fenêtre ouverte, le monde réel. »

Ce prestige de l'art de Tolstoï devait prendre une valeur singulière à une époque comme la nôtre, où le roman a conquis la première place

parmi les genres littéraires, et où tant d'écrivains sont surtout obsédés par ce souci : faire vivre des personnages. Pour tous ceux qui croient posséder ce don, — ils diraient volontiers ce génie, — le maître, au-dessus de Balzac, c'est Tolstoï. C'est lui, et nul autre, qui détient les secrets de cette vie romanesque qui passe aujourd'hui pour le suprême degré de l'art littéraire. Quand un jeune écrivain déclare qu'il a élu Tolstoï pour modèle, ne doutez pas qu'il se croit un romancier-né.

Cependant ne peut-on creuser davantage ce secret de la vie dans les romans de Tolstoï, et démêler en quoi il consiste? A vrai dire, on n'y parvient guère, et ce n'est pas le moins troublant de ce sortilège que de ne pas savoir au juste de quoi il est fait. On discerne pourtant que Tolstoï nous frappe surtout en traduisant dans ses livres la vie tout entière, avec ses plus petits détails. « Tolstoï, dit M. Stefan Zweig, n'imagine pas des mondes magiques, il se contente de *rapporter* des choses qui sont simplement réelles : aussi, quand il raconte, on a l'impression d'entendre parler, non pas un artiste, mais les objets eux-mêmes. » C'est cette impression qui nous dépayse si totalement, au début de la *Sonate à Kreutzer :* un compartiment de chemin de fer ; des voyageurs qui montent, qui descendent ; des conversations qui s'engagent. Il nous semble monter à notre tour dans ce train qui roule ; et le récit qui va nous être fait cesse d'être un roman inventé pour devenir une histoire vécue. De même, dans *Résurrection*, la peinture de la vie de chaque magistrat transforme cette chose abstraite que pourrait être un tribunal en un ensemble humain dont nous connaissons les corps aussi bien que les âmes. Avant qu'un personnage de Tolstoï nous révèle son cœur et son esprit, nous l'avons d'abord entendu respirer et marcher.

Seulement ce don étonnant de création littéraire appelle aussitôt une critique. Le romancier ne nous donne ainsi l'illusion de la vie qu'en évoquant ses plus humbles aspects. Si ses personnages ont tant de relief, c'est qu'avant de peindre le drame dont ils sont les héros et qui mérite notre intérêt, leur créateur a commencé par ressusciter autour d'eux les circonstances de la vie courante qui nous les rendent familiers. Mais n'est-ce pas là une forme d'art très inférieure? L'art véritable ne commanderait-il pas au contraire que l'objet choisi fût isolé de la banalité? Vouloir faire passer toute la vie dans des œuvres littéraires, n'est-ce pas nous acheminer vers une littérature de faits divers?

Nous n'ignorons pas que cette critique, poussée avec quelque rigueur, ne laisserait à peu près rien de la littérature romanesque. Seuls lui échapperaient les livres où le roman n'est qu'un prétexte et une couverture, c'est-à-dire les mauvais romans, aux yeux de ceux

qui défendent la pureté du genre. Il reste à savoir si le genre est défendable. C'est toute la querelle du roman, qui se rouvre de temps en temps. Pour revenir à Tolstoï, il n'est pas douteux qu'il soit le maître de ce genre-là. Nous comprenons l'enthousiasme qu'il suscita quand il apparut, et qui faisait écrire à Vogüé en 1886 : « Si les livres les plus intéressants sont ceux qui traduisent fidèlement l'existence d'une fraction de l'humanité à un moment donné de l'histoire, notre siècle n'a rien produit de plus intéressant que l'œuvre de Tolstoï. Il n'a rien produit de plus remarquable sous le rapport des qualités littéraires. Je n'hésite pas à dire... que cet écrivain, quand il veut bien n'être que romancier, est un maître des plus grands... » Assurément. Mais nous avons encore moins que Vogüé la certitude que les romans soient les livres les plus intéressants. Et, à la place qui lui est assignée, Tolstoï paraîtra plus ou moins grand selon qu'on donnera plus ou moins de valeur artistique à une évocation hallucinante de tous les détails de la vie.

André Rousseaux.

L'HISTOIRE

TOUT-ANK-AMON, L'ÉGYPTE ET L'ANCIEN ORIENT

La trouvaille sensationnelle, il y a cinq ans, dans la Vallée des Rois, du palais funèbre de Tout-Ank-Amon et de ses richesses inviolées, a ramené l'attention sur cette Égypte ancienne, dont la grande presse ne s'occupe d'ordinaire qu'à la suite de quelque fait divers éclatant. Elle nous vaut un livre abondant, précis et même attrayant de G.-R. Tabouis : *Le Pharaon Tout-Ank-Amon, sa vie et son temps* (Payot). La momie au double ou triple masque d'or est replacée dans son cadre millénaire. Ce nous est une bonne occasion de repasser et même de reviser notre histoire d'Orient, car cette histoire se modifie sans cesse, au gré des fouilles archéologiques, et l'idée que l'on se fait de ces temps anciens n'est plus du tout celle qui régnait, il y a vingt ou trente ans.

Tout-Ank-Amon !... Dans la bouche d'un ministre de la République — célèbre, il est vrai, pour son ignorance — ce nom devenait le symbole même du plus lointain passé, de ce passé dont, on le sait, la démocratie se détourne... Pourtant, c'est à une époque relativement basse — vers 1350 avant Jésus-Christ — que vivait ce pharaon fauché dans sa fleur. A cette date l'Égypte comptait déjà plus de deux mille ans d'histoire ; dix-sept dynasties s'y étaient succédé, et la dix-huitième, à laquelle Tout-Ank-Amon appartenait, touchait presque à sa fin. Et la préhistoire avait, naturellement, précédé l'histoire. Avant l'Égypte unifiée, de Ménès, le premier pharaon, qui vivait vers 3400, il y avait une Égypte divisée en principautés et postérieure elle-même à l'Égypte des temps néo-

lithiques, dont les curieux vestiges, retrouvés notamment à la nécropole de Négadah, nous font remonter au moins jusqu'au cinquième millénaire avant le Christ.

On s'est demandé si la civilisation pharaonique et la fameuse écriture hiéroglyphique, qui la distingue, étaient originales ou d'importation étrangère. Après avoir longtemps soutenu la première thèse, les égyptologues tendent maintenant à croire que l'écriture nouvelle fut importée d'Orient, avec la connaissance des premiers alliages métalliques. Il semble que sur un fonds ethnique primitif, sans doute d'origine berbère, l'Égypte ait constamment subi des afflux ou des apports étrangers. Y aurait-il donc dépendance de l'Égypte envers le pays qui lui dispute la palme de l'antiquité, la Chaldée? Jusqu'ici, on croyait plutôt le contraire. Tandis que la plus ancienne date de la chronologie égyptienne atteint 4241, les plus anciens monuments babyloniens ne remonteraient pas au delà de 3000. Tel serait, entre autres, le cas de l'antique nécropole de Suse, exhumée par M. J. de Morgan. Mais la dernière campagne de fouilles entreprise à Mugheir (l'Ur de la Bible) par M. C.-L. Wooley, semble remettre ces conclusions en litige. Le distingué savant britannique a découvert à Ur cinq tombes royales, montrant immolés auprès des princes ou des princesses défunts, leurs femmes, leurs serviteurs et jusqu'à leurs animaux favoris. Cette coutume a été celle de beaucoup de peuples primitifs, entre autres des Scythes ; elle existait encore chez les Celtes peu avant César, qui la mentionne, et les sépultures de chefs gaulois découvertes dans les départements de la Marne et de la Haute-Marne confirment ici les *Commentaires*. Elle a subsisté dans l'Inde jusqu'au dix-neuvième siècle. Mais elle était totalement inconnue jusqu'ici en Chaldée, comme en Égypte. M. Wooley en conclut que les tombes royales d'Ur sont antérieures au temps de Ménès, c'est-à-dire qu'elles remonteraient au quatrième millénaire avant Jésus-Christ. Mais elles sont certainement postérieures à l'Égypte préhistorique de la nécropole de Négadah, quoique cette Égypte fût déjà fort civilisée, car ses armes, ses outils de silex finement taillés, ses premiers objets de cuivre sont les plus remarquables que l'on ait retrouvés aux temps néo-lithiques. Surtout un alphabet sans rapport ni avec les signes de la Chaldée, ni avec les hiéroglyphes, mais étroitement apparenté avec l'alphabet égéen découvert en Crète, montre qu'il y eut en Égypte une première culture fort antérieure à celle de Babylone et identique à cette culture dite égéenne — la plus primitive que l'on connaisse — et qui semble avoir fleuri, quatre à cinq mille ans avant Jésus-Christ, sur les bords du bassin oriental de la Méditerranée.

Tout cela nous donne du recul et nous fait apparaître Tout-Ank-Amon comme un moderne. Il se rapproche encore de nous si l'on songe que, mille ans avant lui, vers 2360, se place cette révolution d'Égypte que M. Alexandre Moret évoquait à l'Institut devant le roi Fuad et qui ressemble si étrangement à la Révolution française. Après deux siècles d'anarchie, le pays s'était ressaisi et une nouvelle dynastie surgie de Thèbes avait rétabli l'ordre. Ce premier empire thébain eut même le temps de s'écrouler avant que ne régnât Tout-Ank-Amon. Ce fut, cette fois, sous les coups de l'ennemi extérieur. Vers 1700, une invasion de barbares, les Hycsos, s'empara du delta et les pillards du désert ceignirent la couronne pharaonique. Il fallut une deuxième réaction, véritable croisade patriotique partie de Thèbes, pour chasser ces Bédouins, et ce fut l'un des ancêtres de Tout-Ank-Amon, Ahmsès Ier, qui reconquit sur eux la Basse-Égypte.

C'est probablement sous l'un des Touthmès, successeurs d'Ahmsès, vers 1500 avant Jésus-Christ, que les Israélites, conduits par Moïse, quittèrent l'Égypte, et c'est vers la même date que l'Égyptien Cécrops alla fonder en Grèce la glorieuse colonie d'Athènes. Le propre père de Tout-Ank-Amon, Aménophis IV, nous offre l'exemple d'une tentative autrement surprenante, à la fois révolution politique et révolution religieuse. Soustrayant le pouvoir royal à la tutelle du clergé, Aménophis changeait jusqu'aux dieux. Il substituait à la divinité d'Amon-Ré, celle d'Aton, dieu solaire figuré par un disque. Amon-Ré, le dieu aux cornes de bélier, semblable au Pan et au Sylvain de la religion gréco-romaine, et à Cernunos, le dieu cornu des Celtes, était, lui aussi, un dieu solaire, comme, d'ailleurs, l'Osiris primitif des Pharaons. Mais c'était surtout une idole locale, proprement thébaine, celle que les Thébains avaient invoquée en 1700 lorsqu'ils avaient marché contre les Hycsos. Vainqueurs, ils lui avaient attribué tout l'honneur de la victoire et substitué son culte à celui des anciens dieux. Aménophis IV, à son tour, avait prétendu innover et ériger au lieu d'Amon, un dieu universel, qui pût être adoré aussi bien par les Syriens, les Libyens et les Éthiopiens que par les hommes du Nil. En même temps, ce Pharaon, qui se croyait prophète, prêchait la paix universelle, le renoncement général aux guerres. Conformément à son évangile, il négligeait totalement son armée et les mesures de défense des plus élémentaires. La mort le surprit, dans ses invocations et dans ses prêches, comme l'ennemi envahissait de tous les côtés son empire.

A son fils Tout-Ank-Amon, éphèbe débile et presque encore un enfant, il appartint de réagir. Pour remonter le moral du peuple, il fallut d'abord rétablir le culte d'Amon, le dieu auquel l'Égypte

attribuait les victoires des Touthmès et des trois premiers Aménophis. On reforma ensuite l'armée et l'on monta aux frontières une garde vigilante. La politique étrangère de l'empire était déjà très complexe : elle consistait à mater par la force les voisins les plus immédiats, Syriens, Nubiens, etc., et à conclure des alliances sanctionnées par des mariages avec les voisins plus éloignés, Chaldéens, Assyriens, Hittites, etc. A l'intérieur, les choses n'étaient pas moins difficiles. La révolution de 2360 avait en partie nivelé la société ; les paysans avaient acquis la terre. Les emplois de scribes, c'est-à-dire de fonctionnaires, étaient ouverts à tous, sans distinction de naissance et par la seule voie du concours. L'Égypte connaissait donc, une sorte de mandarinat. Le rôle et le nombre de ces mandarins était considérable, car avant les autres grands empires d'Orient et l'empire romain, la monarchie pharaonique inaugura le socialisme d'État ; elle assuma la lourde charge de nourrir tout le peuple. Il fallait donc, d'une part, remplir constamment les magasins, dénombrer, recenser, répartir, etc. ; de l'autre, surveiller la production, régir les immenses ateliers où étaient parqués les artisans, courber au labeur les files innombrables des esclaves.

La vie sociale, sous ce prince chérubin que fut Tout-Ank-Amon, G.-R. Tabouis nous la décrit avec beaucoup de pittoresque et de charme. C'était une vie toute sensuelle et déjà extrêmement raffinée. « L'amour régnait en maître », dit notre auteur ; entendez l'amour purement physique. L'exode des Hébreux, les lois sévères de Moïse nous en disent long sur les vices du pays qu'ils quittaient. Les documents égyptiens confirment la Bible, et l'histoire de la femme de Putiphar se retrouve presque textuelle dans un papyrus du British Museum. En vain les prêtres, devant les étrangers surtout, faisaient-ils étalage d'une certaine verbologie spiritualiste. Il paraît y avoir eu loin du précepte à l'action. La religion comportait, du reste, comme dans tout l'Orient, la prostitution sacrée. Les pallacides, ou prêtresses d'Amon, toutes choisies dans la classe noble, n'étaient, en réalité, que des courtisanes. Le dieu Thos ithyphallique vénéré par Sésostris n'était qu'un ancêtre de Priape. Dans un pays où, plus que tout autre semble avoir régné le culte des morts, on ne paraît pas avoir cru sérieusement à la survie, ni à l'immortalité de l'âme. Les chants des almées qui, dans les repas funéraires, succédaient aux hurlements des pleureuses, exprimaient sans doute la pensée de tous : « Fais un jour heureux, la vie n'a qu'un moment. » C'est déjà le *Carpe diem* d'Horace : « Fais un jour heureux », répète un chanteur aveugle, sorte d'Homère africain, « les corps ne naissent que pour passer depuis le temps des dieux. Le soleil se lève le matin et se

couche le soir ; les hommes engendrent, les femmes enfantent et les générations se chassent l'une l'autre sans rien retenir de ce qu'elles ont possédé. Oubliant tous les maux, ne songe qu'au plaisir. N'use pas ton cœur dans le chagrin, jusqu'à ce que vienne pour toi ce jour où l'on implore, sans que le dieu impassible écoute, un nouveau délai de vie. Fais donc un jour heureux et jouis-en de ton mieux. Certes, il n'y a pas d'homme qui puisse emporter avec lui son bien dans la mort ; certes, personne qui soit parti et qui soit revenu. » Langage qui est précisément celui des impies, dans le livre judéo-alexandrin de la *Sagesse :* « Il est court et triste, le temps de notre vie, et quand vient la fin d'un homme, il n'y a point de remède. On ne connaît personne qui soit revenu du séjour des morts... Notre vie est le passage d'une ombre : sa fin est sans retour ; le sceau est apposé, et nul ne revient. Venez donc, jouissons des biens présents, usons des créatures avec l'ardeur de la jeunesse. »

Une morale si foncièrement matérialiste entraînait les conséquences que l'on peut entrevoir. Cette soif universelle de jouissances cause un concert lamentable de plaintes. Le peuple de Thèbes, toujours insatisfait, s'agite sans cesse, demande des augmentations de salaires. Ces salaires, il les touche en nature, le premier de chaque mois, mais jamais ils ne lui suffisent. Vers la fin du mois, il crie misère. Les ouvriers menacent de faire grève. Nul n'est content de son sort. Le paysan gémit : « Ne tourne jamais la tête vers les travaux des champs, voici que les vers ont enlevé la moitié du grain et que l'hippopotame a mangé le reste ! » — « Donne quand même les grains, » dit l'envoyé du Pharaon, et le laboureur est frappé, jeté dans une fosse où il patauge, la tête en bas. L'artisan, de son côté, se lamente : « L'ouvrier en métal cuit à la gueule de son four. Le maçon est exposé à tous les vents, tandis que le mal le guette ; ses bras s'usent au travail, ses provisions sont pêle-mêle avec les ordures. Le barbier se rompt les bras pour remplir son ventre. Le tisserand dans les maisons est plus mal qu'une femme : accroupi, les genoux dans l'estomac, il ne respire pas. Le blanchisseur, sur le quai, est le voisin des crocodiles. Le teinturier pue le frai de poisson, ses yeux sont battus de fatigue... »

Le plaisir pour tous est, loin des fureurs du soleil et des fatigues du labeur, dans les « maisons de bière », où les servantes versent le vin de Bonto, le vin de l'étoile d'Horus, maître du ciel, le vin d'Éthiopie, et surtout de la bière : bière de fer, bière mousseuse, bière aromatisée. Les riches ont leurs harems, les pauvres ont, chose étrange, les joies sinistres des cimetières. Car — et ce détail non plus, ne cadre guère avec le respect de la mort que l'on a trop généreuse-

ment prêté aux Égyptiens — les immenses nécropoles comme celles de Thèbes, où vivait tout un peuple de prêtres, d'artisans, et aussi de pleureuses, de chanteuses, de danseuses, se changeaient, la nuit venue, en un immense mauvais lieu. A ce peuple, qui geint au travail et se rue au plaisir, il faut une justice prompte et rude, des châtiments aussi précis que les crimes : la bastonnade, la pendaison, la castration, le pal.

Le service militaire est, naturellement, un objet d'horreur. L'Égyptien ne voit dans le métier de soldat qu'une vie de misère généralement suivie de la mort. Aussi tout le monde fuit-il la conscription. Tout-Ank-Amon doit sévir contre l'antimilitarisme. Les recrues n'entrent à la caserne que sous la courbache des chaouchs, pendant qu'au dehors les femmes se roulent dans la poussière : « Elles savent que l'armée ne rend jamais les hommes qu'elle emmène aux lointaines frontières de Syrie ou d'Éthiopie. » A la longue, les rois sont bien obligés de tenir compte de cette invincible répugnance. Ils n'engagent plus guère que des mercenaires barbares. Les magnifiques nègres de Nubie fournissent l'infanterie lourde des piquiers ; seuls, les archers, arme savante, comptent encore parmi eux quelques Égyptiens. La cavalerie, représentée par les chars (le cheval, probablement venu de Syrie, apparaît sous la dix-huitième dynastie, vers 1500) est recrutée parmi les princes et les nobles. Cette mollesse, ce dégoût du métier des armes, cet abandon de l'armée aux étrangers, finira par faire de l'Égypte, comme de l'Orient tout entier, la proie désignée de n'importe quelle nation forte et guerrière. Au cours du premier millénaire avant Jésus-Christ c'est une étrange succession d'empires qui s'écroulent presque aussi vite qu'ils se fondent. D'abord les Hittites, ce peuple ignoré des historiens grecs et romains, qui s'intercale entre les Ioniens d'Asie Mineure et les Assyro-Babyloniens, et conquiert sur les Égyptiens toute la Syrie. Puis les Assyriens, que détrôneront un instant les Babyloniens, avec Nabuchodonosor. Enfin les Mèdes et les Perses réunis sous le sceptre de Cyrus. En 525, Cambyse, fils du conquérant, soumettra toute l'Égypte, qui ne fera que changer de maître avec Alexandre.

L'égoïsme, la soif unique du bien-être, engendrant l'universelle lâcheté, ont donc eu raison de l'indépendance égyptienne. Un grand peuple, dont l'intelligence était vive et les dons artistiques merveilleux, s'est fait lui-même l'artisan de sa déchéance. Entre le troisième et le premier millénaire avant le Christ, l'Égypte avait produit des chefs-d'œuvre. Pour nous borner au temps qui nous intéresse, la statue de granit gris de Tout-Ank-Amon, l'étonnant buste en calcaire peint de la princesse asiatique Mefertiti, femme de son père

Aménophis IV, avec son visage allongé et fin, son cou gracile, ses yeux immenses agrandis au khol, ses narines frémissantes, sa bouche large et arquée ; la tête de bronze d'une des filles d'Aménophis IV, qui fut peut-être l'épouse de Tout-Ank-Amon, avec son crâne d'hydrocéphale, ses yeux en amande, ses lèvres lippues, sont des merveilles de vigueur, de science et de vérité. Les anciens Grecs disaient tenir de l'Égypte la religion et les lois. Ils en tenaient plus encore l'art. La colonnade grecque est la fille de la colonnade égyptienne. Quant à la sculpture hellénique, on est même surpris qu'elle ait autant tardé à suivre les modèles memphites et thébains — car entre la belle époque de la vallée du Nil et celle de la Grèce, s'étend un vide de six à sept siècles — lacune qui s'explique sans doute par le soin que mettaient les Pharaons à interdire le passage de leurs artistes à l'étranger. L'art était alors un secret que l'on s'efforçait de garder pour soi. D'ailleurs, l'imitation, même lointaine, a été imparfaite : si les Grecs sont incomparables pour la beauté du corps, l'Égypte l'emporte encore sur eux pour la tête, qui, chez les Grecs, demeure inexpressive et conventionnelle.

On sait qu'à un autre point de vue, l'Égypte a également marqué un peuple original qui, s'il n'en est pas directement issu, l'a très longtemps habitée, le peuple juif. Les Hébreux conserveront jusqu'au bout certaines coutumes égyptiennes, telles que la circoncision. En prenant exactement le contre-pied de la religion égyptienne, en spiritualisant où celle-ci matérialise, la religion juive évoquera encore l'ancienne patrie. Il est merveilleux, si l'on y songe, et si l'on repousse la révélation, que dans le même milieu et sous le même ciel, deux dogmes si parfaitement contraires aient vu le jour, l'un exaltant la sensualité, l'autre la domptant.

Ainsi, de toutes manières, l'influence de l'Égypte a été profonde : en art, directement, elle a enfanté la Grèce ; en théologie, en législation, en morale, elle a suscité ce contraste fulgurant : la Bible.

Paul Ballaguy.

LES BEAUX-ARTS

STENDHAL ET ROUSSEAU MUSICIENS

Personne mieux qu'Henry Prunières, l'homme de France qui connaît le plus parfaitement la musique italienne, n'était en mesure de publier la *Vie de Rossini* dans l'édition des Œuvres complètes de Stendhal, entreprise par Honoré Champion. La préface, l'avant-propos et les annotations qui accompagnent ces deux volumes sont des modèles d'exégèse historique intelligente et sensible.

Le critique met en lumière l'attitude de Stendhal qui, épris de Mozart, de Cimarosa et de Paesiello, fut porté à ne voir d'abord en Rossini qu'un piquant amuseur. Peu à peu, cependant, son inclination pour la musique rossinienne se précise et, s'il conserve pour Mozart l'amour-passion, il éprouve pour le *Cygne de Pesaro* ce qu'il eût appelé lui-même l'amour-goût. On peut croire aussi que, doué comme il était d'un merveilleux esprit de contradiction, il ait réagi avec d'autant plus de vivacité contre les critiques absurdes dont étaient l'objet à Paris l'*Italienne à Alger* ou *Tancrède*. Enfin, les défauts de Rossini ressemblent tellement à ceux de Stendhal qu'il put avoir obscurément conscience de cette affinité. Henry Prunières relève fort à propos cette phrase que l'on trouve dans la *Vie d'Henri Brulard*. « J'écris ceci et j'ai toujours tout écrit comme Rossini écrit la musique ; j'y pense, écrivant chaque matin ce qui se trouve devant moi dans le *libretto.* » Stendhal reproche à Rossini d'écrire un opéra comme une lettre. Mais la *Vie de Rossini* ou *Rome, Naples et Florence* ne sont-ils pas, précisément de longues lettres à bâtons rompus? Il est

donc bien légitime de conclure que si Beyle éprouvait pour les œuvres de Rossini un singulier sentiment fait d'admiration et d'hostilité, de sympathie et de répulsion, c'est qu'elles ressemblaient trop aux siennes et que « Rossini est beaucoup moins le Voltaire que le Stendhal de la musique ». Poussant encore plus subtilement l'analyse, l'habile critique montre très bien que, — mis à part d'un côté *le Rouge et le Noir*, de l'autre *Guillaume Tell*, — il n'est rien qui ressemble plus au style des premiers ouvrages de Stendhal « avec leurs trouvailles d'expression, leurs délicatesses de pensée et d'analyse, leurs fines observations disséminées, perdues dans une inextricable confusion de phrases lâchées et d'idées rabâchées, que ces premiers opéras de Rossini dans lesquels un petit nombre de morceaux, véritable régal pour l'oreille et pour l'esprit, se trouvent réunis tant bien que mal les uns aux autres par les plus plates transitions, par les plus banales formules. »

En Italie, grâce à ses relations nombreuses, Beyle était parvenu à connaître fort bien Rossini et quand, en 1821, il retrouva sa musique au Théâtre Louvois, le salon de Mme Pasta lui permit de compléter ses informations. Dès le début de l'année suivante, il publiait dans *The Paris Monthly Review* un article qui fit grand bruit et provoqua une vive réplique de la Righetti, interprète de Rosine dans *le Barbier*. Dans le même temps, Stendhal travaillait à sa *Vie de Rossini*. Le succès de l'article l'engageait à publier d'abord en anglais ce nouvel ouvrage qui parut, en janvier 1824, à Londres, chez l'éditeur Hookham, sous le titre de *Memoirs of Rossini by the Author of the lives of Haydn and Mozart*. L'ouvrage anglais comportait 327 pages en gros caractères, au lieu des 635 pages de texte en caractères moyens de l'édition française qui parut au printemps de 1824 chez Auguste Boulland. Henry Prunières est ainsi conduit à penser que les *Memoirs of Rossini* représentent le premier jet de la *Vie de Rossini*, revu et corrigé par un traducteur soucieux de ne pas laisser le sujet disparaître sous l'amoncellement des digressions et des détails accessoires. Mais ce sont justement ces détails et ces digressions qui donnent à la version française cette exubérance de vie qui assura au livre un succès plus vif et plus étendu que n'en eurent les romans de Stendhal : dans le courant de l'automne, le *Journal de Paris* demandait à Stendhal de tenir la rubrique du Théâtre Italien.

De septembre 1824 à juin 1827, Stendhal donna donc des chroniques musicales régulières à ce journal où il défendit contre les partisans de l'opéra français la musique italienne et l'opéra-bouffe. Quelques-unes de ces chroniques avaient été recueillies par Colomb en 1867 dans les *Mélanges d'art et de littérature*, sous le titre *Notes*

d'un dilettante. Henry Prunières a eu la patience et la chance de retrouver toutes les chroniques manquantes et de les publier sous le titre déjà choisi par Colomb à la suite de la *Vie de Rossini*, réalisant ainsi le vœu de Stendhal qui, encouragé par le succès de son volume, écrivait le 17 décembre 1824 à de Mareste : « J'ai l'idée de réunir les articles sur l'opera-buffa insérés dans le *Journal de Paris.* »

C'est là une utile contribution à l'histoire de l'opéra italien en France. Plus encore que dans la *Vie de Rossini*, on voit, au cours de ces chroniques, Stendhal se faire le champion de la musique italienne et de Mme Pasta, dans le salon de laquelle il recueillait des échos. Enfin, la découverte de ces chroniques a permis d'établir avec certitude que Stendhal, en dépit de lettres datées de Naples ou de Rome, n'a quitté Paris de septembre 1824 à juin 1827 que pour un bref voyage en Angleterre en 1826, et qu'il n'a pas mis le pied en Italie pendant cette période.

La *Correspondance générale de J.-J. Rousseau*, collationnée sur les originaux, annotée et commentée par Théophile Dufour, actuellement en cours de publication chez Armand Colin, n'est pas moins intéressante pour le musicologue. On sait que Rousseau, comme il l'a dit dans les *Confessions*, apprit « insensiblement la musique en l'enseignant ». Une lettre adressée de Neuchâtel, en 1731 à son père Isaac, donne d'utiles précisions sur ce point. « Enfin, mon cher père, il faut vous l'avouer, je suis à Neuchâtel dans une misère où mon imprudence a donné lieu ; comme je n'avais point de talent que la musique qui pût me tirer d'affaire, je sens que je ferais bien de la mettre en usage si je le pouvais, et voyant bien que je n'en savais pas encore assez pour l'exercer dans des pays catholiques, je m'arrêtai à Lausanne où j'ai enseigné pendant quelques mois. »

En juin 1732 il est à Besançon d'où il mande à Mme de Warens que, dès le lendemain de son arrivée, il est allé faire sa révérence à l'abbé Blanchard qui postulait pour l'emploi de « premier maître de quartier de la musique de chambre du Roi ». L'abbé lui a donné sa parole que si le projet réussissait, il lui procurerait un appointement dans la chapelle ou dans la chambre du Roi. « Ce sont là des postes brillants et lucratifs qu'on ne peut assez ménager : aussi, l'ai-je très fortement remercié, avec assurance que je n'épargnerai rien pour m'avancer de plus en plus dans la composition pour laquelle il m'a trouvé un talent merveilleux. » Le même soir, Rousseau lui rend à souper avec deux ou trois officiers du régiment du Roi qu'il a rencontrés au concert ; l'abbé Blanchard le prie de chanter un récit

de basse-taille et un duo de *Pyrame et Thisbé* avec Duroncel, de l'ancien Opéra de Lyon. Ces messieurs ont la complaisance de l'applaudir. L'orgueil de Rousseau est flatté, et voici ce qu'il décide :

« J'ai donc résolu de retourner dans quelques jours à Chambéry, où je m'amuserai à enseigner pendant le terme de deux années, ce qui m'aidera toujours à me fortifier, ne voulant pas m'arrêter ici ni passer pour un simple musicien, ce qui me ferait quelque jour un tort considérable. Ayez la bonté de m'écrire, madame, si j'y serai reçu avec plaisir et si l'on m'y donnera des écoliers. Je me suis fourni de quantité de papiers et de pièces nouvelles d'un goût charmant et qui, sûrement, ne sont pas connues à Chambéry ; mais je vous avoue que je ne me soucie guère de partir que je ne sache si l'on se réjouira de m'avoir : j'ai trop de délicatesse pour y aller autrement. Ce serait un trésor, et en même temps un miracle, de voir un musicien en Savoie ; je n'ose... me flatter d'être de ce nombre ; mais en ce cas, je me vante toujours de produire en autrui ce que je ne sais pas moi-même. D'ailleurs tous ceux qui se serviront de mes principes auront lieu de s'en louer, et vous en particulier, madame, si vous voulez bien encore prendre la peine de les pratiquer quelquefois. »

Une lettre de 1735, adressée de Chambéry à Isaac Rousseau à Lyon montre Jean-Jacques, que son père exhorte à lui communiquer ses vues « au sujet d'un établissement », décidé à trouver cet établissement de sa fortune en premier lieu dans l'enseignement de la musique. « La musique, avoue-t-il, est de tous les talents qu'il peut avoir non pas peut-être, à la vérité, celui qui lui fait le plus d'honneur, mais du moins le plus sûr « quand on a la facilité ». Comme on ne trouve pas toujours, pour un emploi de secrétaire chez quelque grand seigneur, l'entrée de maisons considérables, « pendant qu'on cherche et qu'on se donne des mouvements, il faut vivre, et la musique peut toujours servir d'expectative. »

Plus tard, dans une lettre du 11 décembre 1745, adressée à Voltaire à propos de l'arrangement de *la Princesse de Navarre*, Rousseau fera le modeste : « Pour avoir fait la musique d'un opéra, je me trouve, je ne sais comment, métamorphosé en musicien. » A quoi Voltaire répondra quatre jours après : « Vous réunissez, monsieur, deux talents qui ont toujours été séparés jusqu'à présent. Voilà déjà deux bonnes raisons pour moi de vous estimer et de chercher à vous aimer. » Mais Rousseau n'avait vraiment nul besoin de cette flatterie pour aller jusqu'à prononcer le mot de « gloire », dans une lettre à Mme de Warens du 13 février 1753, avant même que *le Devin du village* ne fût représenté à l'Opéra...

André Cœuroy

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. LAURENT EYNAC

C'est un fait que, dès qu'on parla d'un ministère de l'Air, M. Laurent Eynac fut, en quelque sorte, désigné par un vœu universel. Et ce n'est pas un mérite ordinaire que d'avoir pu donner cette impression d'être l'homme nécessaire, au moment où l'homme nécessaire apparaissait comme indispensable. Les constructeurs, les pilotes et les usagers réclamaient M. Laurent Eynac. Et les milieux parlementaires voyaient d'un œil favorable son retour au pouvoir. A la place de M. Laurent Eynac, je serais inquiet de tant d'unanimité. Et peut-être sa jeune et précoce expérience sut-elle démêler, dans les éloges et les acclamations, la part de la sincérité, et l'autre.

Mais enfin, M. Laurent Eynac a fait ses preuves. Il a été pendant cinq ans déjà à la tête de l'aéronautique. Il a eu affaire à bien des gens, il s'est trouvé en présence de bien des intérêts divers, et il est parvenu avec un grand bonheur à arbitrer tous ces intérêts et à satisfaire tous ces gens. Il va trouver la tâche plus rude, assurément. En dépit d'une commission d'enquête qui, d'ailleurs, n'a pas fourni de conclusions, l'aéronautique française souffre de maux divers. Beaucoup de Français espèrent que la seule présence de M. Laurent Eynac sera un remède à tous ces maux : c'est peut-être cette espérance extrême, cette confiance presque absolue qui inquiète le plus le jeune et nouveau ministre. Dans ce pays où l'autre a éteint, paraît-il, les étoiles, on aime le miracle, on croit au miracle, et une histoire faite, en effet, de miracles, est là pour encourager cette foi. On attend beaucoup trop de certains hommes. On attend d'eux, surtout, le plus souvent, une réussite éclatante et rapide. Peut-être M. Laurent Eynac a-t-il été tout simplement héroïque, en acceptant, dans ces conditions, de ressusciter notre aviation. Héroïque parce que cet homme fin et souriant a démêlé fort bien le caractère de

la mystique qui l'entoure, et la manière dont, prophète, il peut satisfaire à cette mystique.

Lorsque tout va mal, en France, le peuple a soif, soudain, de dictature. D'une dictature qui, comme toutes les dictatures, ne va point sans démagogie. Or, M. Laurent Eynac n'a rien d'un dictateur. Peut-être parce qu'il n'a rien d'un démagogue. La preuve, c'est qu'il accepte l'aéronautique dans des conditions qu'aucun autre n'eût acceptées. Il faut, répétait le public, il faut un chef. Il faut briser les cloisons étanches. Il faut concentrer tous les pouvoirs dans une main de fer. Et ces fameux gestes symboliques étaient évoqués à l'appui, ces fameux gestes symboliques inséparables de la mystique populaire. Et nous entendions revenir les formules usitées en pareil cas : la main de fer, le fer rouge dans la plaie, l'énergie qui brise les obstacles, les exemples salutaires. Eh bien, il faut en prendre son parti : M. Laurent Eynac, qui n'est point démagogue, bien qu'il soit populaire, n'est point l'homme des formules, ni des gestes symboliques. La difficulté essentielle à la constitution d'un ministère de l'Air, qui doit être vraiment un ministère de l'Air, consistait dans la résistance opposée par les services techniques de la Guerre et de la Marine à lâcher quoi que ce fût de leurs attributions entre les mains d'un administrateur civil, et, pour dire le mot, commercial. L'heure était peut-être favorable, et un homme qui eût eu l'âme vraiment dictatoriale eût sans doute profité des circonstances pour exiger cette révolution et cette concentration des pouvoirs. M. Laurent Eynac n'en a rien fait, et il a publié expressément qu'il n'en avait rien fait, qu'il n'en ferait rien. Il a donné ainsi un prodigieux exemple d'expérience et de finesse. Et ainsi se trahit la supériorité évidente du véritable homme politique sur le technicien pur et simple. M. Laurent Eynac — je crois le bien connaître — est un homme politique. Et comme, nous non plus, nous ne sommes point des démagogues, on peut croire que, dans notre bouche, ce qualificatif est un éloge.

Ouvrons ici une parenthèse nécessaire, avant de revenir à M. Laurent Eynac assis en face de sa tâche. Nous avons parlé du consentement universel qui avait consacré sa nomination. Dans les milieux purement politiques, ce consentement n'est pas surprenant. M. Laurent Eynac appartient à la gauche radicale, et les hommes de gauche ne pouvaient espérer mieux. On entend bien que le nom de M. J.-L. Dumesnil n'avait été mis en avant que pour la forme, et ceux qui pensaient attirer M. Poincaré dans un piège ignoraient, et ignorent peut-être encore que, comme manœuvrier parlementaire, M. Poincaré est leur maître à tous. Le seul homme qui, politiquement — politiquement, cette fois, dans le plus mauvais sens du mot, — pouvait barrer la route de l'aéronautique à M. Eynac, était M. Tardieu, ce qui eût permis (mais n'était-ce pas là de la cuisine?)

d'appeler M. Le Trocquer aux Travaux publics, et de satisfaire à la fois les aspirations de M. Le Trocquer et celles de la gauche radicale. Mais M. Tardieu est un philosophe possibiliste en même temps qu'un homme de gouvernement, et s'il lui arrive de se tromper politiquement, ce n'est jamais pour avoir des complications inutiles. Donc M. Laurent Eynac, du point de vue de l'intérieur, était l'homme forcément désigné. D'autant qu'il ne se mettait pas en avant et ne faisait jamais parler de lui. Il ne croit pas à la réclame ni aux vertus de l'ambition qui s'exprime et se publie. De même il n'encombre pas la tribune. Mais que la nécessité l'y appelle, il l'occupe brièvement, avec maîtrise.

Quant à l'opinion générale, elle réclamait M. Laurent Eynac pour des raisons qui ne sont pas exactement, comme il arrive toujours, celles qui font la valeur de M. Laurent Eynac. Elle voyait en M. Laurent Eynac un technicien et un homme qui n'a jamais fait de politique. M. Laurent Eynac a fait de la politique. Il est issu de la jeunesse laïque. Dans un département difficile, ou les blancs et les bleus sont dressés les uns contre les autres, il est bleu, et il est combatif parce qu'il est forcé de l'être. Bien sûr, il est tout cela avec son tempérament, qui l'éloigne des inutiles violences et des injures. Il n'a aucunement l'esprit de vengeance ni de persécution. Mais ceci n'exclut pas la fermeté de sa conviction, d'autant plus ferme qu'elle est plus calme. Est-ce le moment d'indiquer que M. Eynac n'est pas très grand, qu'il a la silhouette replète, le sourire charmant, le geste cordial? Sa grande force — et c'est celle-là qui le servira surtout demain, comme elle l'a servi hier, — c'est une philosophie sereine et un sens du relatif très rare chez les jeunes hommes. Et sa tranquillité souriante a toujours surmonté les obstacles; on sait qu'il fut élu en 1914 député de la circonscription du Puy, circonscription de majorité conservatrice, où il se fit, par ses qualités propres et les sympathies personnelles qu'il y conquit, une forte situation. Combattu vigoureusement en 1919 sur sa gauche et sur sa droite, il fut réélu alors seul de sa liste. En 1924, il fit triompher, à la majorité absolue, une liste radicale qui bénéficia de sa situation personnelle et dont il était certainement, et de beaucoup, l'élément le plus modéré. Il eut cette destinée unique, ministre du Bloc national, de demeurer au pouvoir dans le ministère du Cartel. Et c'est ici que l'argument technique prit sa valeur. Les hommes pondérés et sages conçurent une haute estime pour ce parlementaire si bien équilibré, et M. Laurent Eynac, encore très jeune, se souciait fort de l'opinion et de l'estime des hommes pondérés et sages. Avions-nous raison de dire que la mystique et lui n'ont rien à démêler ensemble?

L'opinion sportive, qui compte en France, lui sait gré d'être monté en avion. C'est un homme qui connaît son affaire... M. Eynac n'est point démagogue, mais il ne repousse pas du pied les menus profits

d'une démagogie qu'il n'a pas créée. Il n'a certainement pas le préjugé technique. Un aviateur n'est pas forcément le meilleur ministre de l'aviation. Je crains un commerçant au ministère du Commerce : il n'est pas bon de n'avoir affaire qu'à des orfèvres. Il y a eu des ministres de la Guerre qui ont porté les étoiles, comme le général Goiran, et qui n'ont point gravé leur nom sur l'airain. Millerand et Freycinet ne leur furent pas inférieurs, rue Saint-Dominique, et le général Nollet n'a point fait oublier M. Maginot. Lorsque la croyance au technicien commença de s'imposer, on nous fit don de M. Loucheur, qui se révéla aussitôt le politicien le plus absolument politicien de tous les politiciens. Colbert n'a peut-être jamais fait le cabotage de Rochefort à La Rochelle, et il été un grand ministre de la Marine. S'il vivait, il serait certainement un grand ministre de l'aviation, et ne se hasarderait peut-être point dans une traversée. Mais enfin, M. Laurent Eynac bénéficie du préjugé populaire et cela n'est point mauvais. Ici encore c'est affaire de mesure. Il faut, en régime d'opinion, sacrifier à certains préjugés. Mais je veux dire que les qualités de M. Laurent Eynac sont pourtant meilleures que celles qui lui ont valu cette explosion d'unanime confiance. Au reste ces qualités-là, peut-être le public français — pourquoi calomnier le peuple de France? — les devine-t-il confusément. C'est l'intelligence, la patience, le sens des possibilités. M. Laurent Eynac n'ignore pas ce que peut la force des choses, et l'action obstinée de la raison. Si son expérience, sa méthode, son esprit d'initiative prudente mais ferme, lui permettent de rétablir ses services de commande, d'achat et de constructions, il sera, en fait, le maître de l'aéronautique. Il ne croit pas à la vertu toute-puissante des décrets et des textes. Il aime mieux croire au fait parce que le fait est créé par la bonne volonté énergique, appliquée et patiente. Et voilà encore une fois sa qualité maîtresse, d'autant plus précieuse qu'elle est innée chez lui. Et puis, il a encore une autre qualité. C'est peut-être celle que devine d'instinct, en lui, la sympathie de la foule. Mais cette qualité-là, il faut l'exprimer sans commentaire, peut-être parce qu'elle est fondamentale dans le sujet qui nous occupe : M. Laurent Eynac n'est pas un homme d'affaire. Il a été au pouvoir cinq ans, et n'a jamais été soupçonné.

★★★

Le Théâtre : *Réouverture.*

Une saison qui recommence. Déjà beaucoup de pièces nouvelles. Déjà plusieurs qui ont un intérêt, pour une raison ou pour une autre.

Par exemple *le Chemin de Buenos-Ayres.* C'est une pièce sur la traite des blanches, en particulier des Françaises, dans la République

Argentine. Joli sujet s'il en fut. Un journaliste, M. Albert Londres, en avait tiré une « enquête ». Deux habiles faiseurs de pièces, MM. Hanswyek et Wattine, en ont crânement tiré une pièce, qu'on offre chaque soir au public, l'honnête public payant de l'Ambigu-Comique et de l'ancien « boulevard du crime ».

Il ne manque pas à son nom, ce boulevard. C'est toujours le crime qu'on y voit. Mais le crime fourré, silencieux, régularisé, comme un commerce, administré sans risques, pour un peu on dirait bureaucratisé. Et présenté par les auteurs dramatiques avec une tranquillité d'âme qui n'est même pas cynique. On bat monnaie sans l'ombre d'une arrière-pensée. Doit-on le dire? Faut-il avouer à l'étranger que le théâtre, ou plus exactement le commerce théâtral, en est chez nous à ce point, installé dans l'immoral avec cette candeur? Que servirait de le cacher? On le verrait, et l'on nous accuserait par-dessus le marché d'hypocrisie, si nous pensions, comme l'autruche, supprimer la difficulté en nous mettant la tête sous l'aile. Nous aimons mieux dire qu'il y a un théâtre à Paris où l'on montre chaque soir des filles dans un mauvais lieu, et que le public y vient, bon jeu, bon argent. La pièce est bien faite, on y a versé dans les plus harmonieuses proportions le pittoresque, le sentimental, le vice, l'horrible, et le comique qu'on obtient toujours facilement en cultivant l'antiphrase. Il suffit que deux souteneurs débattent leurs intérêts en parlant de leur honneur professionnel pour obtenir le rire. A vrai dire, cette pièce est trop habilement calculée pour qu'on puisse l'inculper de polissonnerie. Elle se garde bien de tomber dans l'égrillard comme un vaudeville de M. Gandéra. Elle est simplement installée avec tranquillité dans la pornographie, au sens étymologique du mot, c'est-à-dire dans la peinture des mœurs des courtisanes. Il faut bien signaler qu'on en est là, sans phrases, et que le fait n'a suscité aucune réaction ni dans un sens ni dans l'autre. On n'a crié ni à l'audace et à la liberté victorieuses, ni à la morale outragée ou à la société en péril. On a considéré l'evénement comme naturel. On n'a rien dit.

Neuf, de M. Lucien Mayrargues, est une pièce manquée sur un très bon sujet. Une femme a ruiné son mari, sans y songer, par légèreté. Celui-ci veut l'avertir qu'il est aux abois, il n'ose pas. Comme Titus pour prévenir Bérénice, il utilise un confident. Première trouvaille, la jeune étourdie ne croit pas à la catastrophe qu'on lui annonce parce qu'elle n'a pas envie d'y croire ; elle pense que le confident a pris cette voie détournée, de complicité avec le mari, pour lui faire de la morale, elle met à la porte le commissionnaire et elle querelle le mari. Celui-ci n'a de ressource que d'aller au cercle jouer au hasard ce qui lui reste. La fortune lui sourit, il regagne une petite fortune. A ce moment la jeune femme, qui a tout de même vaguement réfléchi, commence à se demander si par hasard la nouvelle n'est pas vraie. Elle cherche, divers faits la renseignent : c'était vrai, son mari

n'avait plus d'argent. Mais justement, à présent, il en a. Que signifie? Où l'a-t-il pris? Alors, pour lui donner une leçon, peut-être un peu aussi pour se venger, il exploite à fond une méprise qui lui a fait prendre le change, et il lui fait croire qu'il a volé pour elle.

Premier temps, elle est enchantée. Il a fait cela, pour elle ! Ce n'est qu'à la réflexion que l'énormité d'un pareil acte lui apparaît. Cette jeune personne a toujours besoin de réfléchir, et son premier mouvement n'est jamais le bon. Pour que son mari puisse rembourser, voilà-t-il pas qu'elle a l'idée de duper un très gros riche qui la courtise. Elle lui extorque fort proprement une somme considérable en lui faisant une promesse qu'elle ne tient pas. Son mari l'apprend juste au moment où elle apprend de son côté qu'il a menti et qu'il n'a pas volé pour elle. Deux fois dépitée, elle se venge à son tour en lui faisant croire qu'elle n'a que trop tenu la promesse fatale. Et quand tout s'explique à la fin et qu'ils se réconcilient, ils se vengent en tombant d'un commun accord sur le confident qui a eu l'imprudence de se mêler des affaires d'autrui, comme celui qui voulait empêcher la femme de Sganarelle d'être battue.

Tout est juste en ce thème. Par malheur, tout est gâté par l'exécution qui est de loin inférieure à l'invention. C'est dommage : *Neuf* eût pu être la première bonne pièce de la saison.

Terminus en aura certainement été la première exécrable. Encore une qui vérifie la déplorable faiblesse du jugement chez M. Gaston Baty. Une fois de plus il a trouvé un prétexte de mise en scène dans cette histoire d'un devin chinois qui prophétise à deux hommes qu'ils doivent mourir la nuit même, le premier à dix heures, et le second à minuit. Un hasard fait que le premier meurt en effet, ce qui permet au second de débiter une littérature exécrable sur l'inconvénient de mourir, et ultérieurement sur le plaisir de vivre quand, après minuit, il s'aperçoit qu'il n'est point mort. Signe inexcusable du mauvais jugement chez M. Baty : non seulement il choisit de mauvaises pièces, mais son choix est frappé de contradiction. C'est lui qui déclare que le texte ne doit être, littéralement, qu'un prétexte, c'est lui qui a déclaré la guerre à l'ennemi qu'il a nommé le seigneur le Mot, et c'est lui qui va nous chercher la plus exécrable, prolixe et inutile littérature. Témoin celle de ce M. Soumagne, auteur du premier coup de rasoir de la saison.

Si nous étions examinateurs et que nous eussions à coter la pièce de M. Lafaurie que vient de représenter le théâtre *Fémina*, nous lui donnerions exactement la moyenne. On ne peut en dire du mal. Ce n'est ni mal fait, ni mal écrit, ni malhonnête, ni mal intentionné, ni ennuyeux. Mais ce n'est ni très palpitant, ni très original, ni très bien joué. Un historien illustre et quinquagénaire aime sa jeune secrétaire, il le lui dit, il l'épouse. Elle se met à aimer une jeune canaille,

à qui elle ne céderait point. Mais il l'apprend et, pour qu'elle se croie libre, il feint de l'avoir trompée. De dépit, elle file avec la jeune canaille, jusqu'au jour où elle apprend le sacrifice de son mari, et que c'est lui encore qui les fait vivre, elle et son amant, en cachette. Alors, elle revient à ce mari qui l'a évidemment bien mérité : la moyenne.

Lucien Dubech.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

A Genève. La question de l'occupation de la Rhénanie. — *La session de l'Assemblée de la Société des Nations, dont l'ouverture a lieu, à Genève, le 2 septembre, permet à l'Allemagne de poser ouvertement la question de l'occupation de la Rhénanie.*

Le chancelier du Reich, Hermann Muller, dans une entrevue particulière qu'il a avec M. Briand, le 5 septembre, réclame l'évacuation totale de la Rhénanie, et sans compensations.

A la tribune de l'Assemblée, le 7 septembre, il va encore plus loin. Il accuse la France d'hypocrisie. Il qualifie sa politique de « politique à double face ».

M. Briand, en réponse, émet quelques doutes sur l'état d'esprit qui règne en Allemagne. L'armée allemande, dit-il, est « très particulière ». Et il ajoute : « Disons la vérité. L'Allemagne n'a pas tout à fait désarmé » (10 *septembre*).

En dépit des nuages signalés par M. Briand, la demande de l'Allemagne est soumise à l'examen des représentants des États signataires du pacte rhénan.

Les optants hongrois et le conflit polono-lithuanien. — *Ces deux questions irritantes reviennent, une fois de plus, devant le Conseil de la S. D. N.*

Pas plus que précédemment, on n'arrive à leur donner une solution.

France. — *M. Bokanowski, ministre du Commerce et de l'Aéronautique, est tué, dans un accident d'avion, avec quatre passagers, à l'aérodrome de la Croix de Metz, près de Verdun* (2 *septembre*).

M. Henry Chéron est nommé ministre du Commerce, M. Laurent-Eynac ministre de l'Air (14 *septembre*).

Albanie. — *L'Assemblée constituante de Tirana proclame Ahmed Zogou roi d'Albanie* (1er *septembre*).

A. M.

Le Gérant : Georges Moreau.

Paris. — Typographie Plon, 8, rue Garancière. — 1928. 37080.